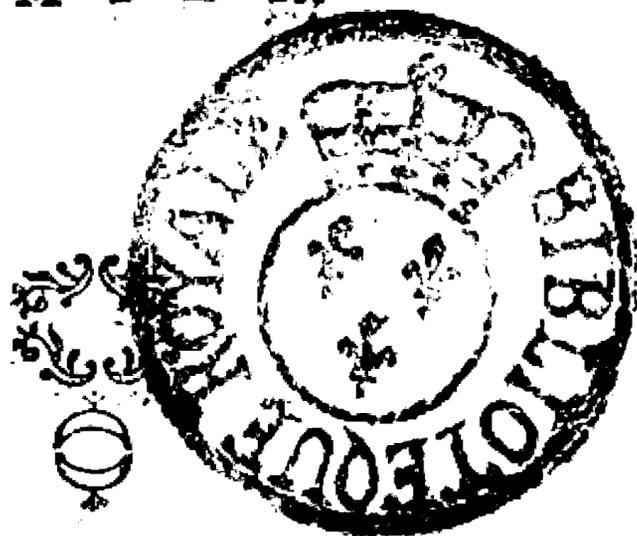


LA
CONTAGION
SACRÉE,
OU
HISTOIRE NATURELLE
DE LA
SUPERSTITION.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Prima mali labes.

TOME PREMIER.



LONDRES

MDCCLXVIII.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage, l'un des plus profonds & des plus forts qui ayent été publiés sur la Religion, parut en Angleterre en 1709. sans nom d'Auteur, en un volume *in* 8°. On crut cependant y reconnoître la touche & les principes de Mr. JEAN TRENCHARD, homme très-distingué dans le parti des Whigs, par ses lumieres, par sa probité, & sur-tout par son zèle pour la Liberté. Il publia plusieurs Ecrits conjointement avec le célèbre THOMAS GORDON, parmi les quels les plus connus sont les *Lettres de Caton* en 4 volumes, & l'*Indépendent Whig.* en deux volumes *in* 12°. L'on y trouve, au moins une partie des idées contenues dans le présent ouvrage, où l'Auteur s'est montré

A V E R T I S S E M E N T.

plus à découvert. Au reste tous ses écrits respirent également l'amour du bien public & la haine la plus forte contre la Tyrannie Religieuse & Politique. Ce Citoyen Philosophe, moins estimable par sa naissance & ses richesses que par ses talens & ses vertus, fut membre du Parlement pour la Ville de Taunton, & en cette qualité servit utilement son Pays. Il mourut en 1723, âgé de 55 ans. *V. le Supplément du Dictionnaire de Bayle, Article TRENCHARD,*

*A Mylord Vicomte de * * **

M Y L O R D,

IL y a quelques mois qu'ayant l'honneur d'être avec vous à W. * * *. vous me demandâtes quelle pouvoit être la cause de l'antipathie que tant de personnes éclairées de notre pays montrent aujourd'hui pour la Religion. Vous étiez, disiez-vous, surpris de leur voir tant d'acharnement à détruire un systéme, qui, peu fait pour en imposer aux gens d'esprit, avoit au moins l'avantage d'être propre à contenir la multitude, & de régler les passions du peuple grossier. Je me contentai pour lors de vous répondre en général que, pour peu qu'on y fît attention, il étoit aisé de se convaincre que la Religion devoit être regardée comme la vraie *boëte de Pandore*, d'où sont sortis tous les maux dont l'espece humaine est affligée, & que, bien loin de servir à contenir le peuple, elle n'étoit par sa nature propre qu'à l'enivrer d'un fanatisme bien plus dangereux que tous les vices auxquels il pouvoit d'ailleurs se livrer. Vous parutes surpris de ma proposition ;

en conséquence je m'engageai à vous la démontrer. C'est, Mylord, pour remplir mes engagements, que je vous envoie le traité ci-joint, dans lequel, après avoir remonté à la source de la Superstition, j'ai tracé le tableau de ses funestes effets sur l'esprit & sur le cœur des hommes, & ses fâcheuses influences sur la Société. J'espère que cette légère esquisse, que j'ai faite avec franchise, suffira pour justifier à vos yeux le zèle de ceux qui se déclarent hautement contre des chimères évidemment nuisibles à tout le genre humain. J'aurois, sans doute, pu donner beaucoup plus d'étendue à cet ouvrage en rapportant un grand nombre de faits tendans à prouver mes opinions; mais une personne aussi versée que vous dans l'histoire n'a pas besoin que l'on entre dans des détails fastidieux; j'ose donc me flatter que ce que j'ai dit suffira pour vous détromper des préjugés favorables à l'erreur, dont jamais il ne peut résulter d'avantages solides & durables pour les nations. Vous reconnoîtrez donc, Mylord, que c'est la Religion, devenue en tout pays l'objet le plus important, qui est la vraie cause de l'ignorance, de l'esclavage, des extravagances & de la corruption des hommes. Si notre Isle fortunée jouit de la liberté & de quelques avantages

dont d'autres contrées sont privées, elle
 les doit aux efforts de nos ancêtres, qui
 ont, au moins en partie, diminué le pou-
 voir & l'influence de la superstition sur
 nous. Cependant contents de remédier à
 ses excès les plus crians, ils n'ont point
 porté la coignée jusqu'à la racine de cet
 arbre fatal, qui toujours repoussera des re-
 jettons & des fruits dangereux. Quoique
 la *Réformation* nous ait délivrés du joug
 odieux du Papisme, quoique par la *Révo-
 lution* les auteurs de la Tyrannie Romaine
 semblent avoir été bannis à jamais de
 notre pays ; des exemples récents vous
 prouvent, Mylord, que la Grande-Bre-
 tagne n'a point encore assez fait pour son
 bonheur : le levain superstitieux subsiste
 toujours parmi nous ; ses effets seront en
 tout tems les mêmes ; il portera dans les
 esprits une fermentation fâcheuse dont il
 est impossible de prévoir les terribles consé-
 quences. La superstition est un feu caché
 sous la cendre, dont le Clergé se servira,
 quand il voudra, pour embraser le peuple
 crédule, toujours prêt à se laisser guider
 en aveugle par ceux qui feront retentir le
 nom de la Divinité dans ses oreilles. Tant
 que des Prêtres feront en droit de dire
qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes,

que la Religion est plus importante que la vie, que la nature doit céder aux oracles prétendus du Ciel, que la raison ne doit point être écoutée quand il s'agit des intérêts du Très-Haut, ces Prêtres feront à portée de troubler l'Etat, & se serviront du peuple comme de l'instrument le plus propre à faire valoir leurs fourberies, leurs prétentions ambitieuses, leur avarice, leurs passions féditieuses.

De tous les artifices que les auteurs de la superstition moderne ont employés pour se rendre chers aux hommes, il n'en est point qui leur ait mieux réussi que de l'allier, & pour ainsi dire, de l'incorporer avec la morale; par là ils ont trouvé des adhérens & des défenseurs dans ceux-mêmes qui d'ailleurs sentoient tout le ridicule de leurs systèmes chimériques. Bien des gens, Mylord, reconnoissent l'absurdité de la Religion, mais il en est très-peu qui en sentent les dangers, & qui l'ayent suffisamment examinée pour sçavoir à quel point ses principes mêmes sont destructeurs de toute morale & pernicieux à toute société. Cependant pour peu que l'on veuille réfléchir à ces principes, on trouvera que, fondés sur des impostures & sur des rêveries, ils ne peuvent qu'égarer l'imagination, allumer la déraison & faire agir les

peuples en insensés: on verra que, bien loin de resserrer les liens de la société, ils ne sont propres qu'à les dissoudre: on restera persuadé que pour quelques avantages incertains, particuliers & momentanés que la Religion procure, elle produit des calamités durables & des maux infinis. En un mot tout prouvera qu'il ne peut jamais résulter aucun bien réel du mensonge, & que c'est avec grande raison que notre illustre Chancelier Bacon a dit que *de toutes les erreurs la plus dangereuse, c'est l'erreur divinifiée.*

Non, Mylord, des Dieux despotiques avilissent toujours les âmes, les disposeront à la servitude, favoriseront la tyrannie; les Prêtres de ces Dieux acquerront le droit d'abrutir les peuples & feront par leur essence les ennemis nés de toute liberté. La violence sera toujours nécessaire à l'imposition; pour régner elle a besoin de l'aveuglement, de l'ignorance, de la soumission, & de l'esclavage; des âmes nobles & généreuses sont peu propres à plier sous le joug sacerdotal. Dès que l'homme ose penser, l'empire du Prêtre est détruit.

Ces réflexions vous convaincront, Mylord, de l'importance de ruiner de plus en plus les principes mêmes de toute supersti-

x P R E F A C E.

tion. Il ne faut point temporiser avec le mensonge; ceux qui trompent les hommes sont toujours leurs plus cruels ennemis; pour servir le genre humain, il faut les attaquer avec vigueur & les peindre sous les couleurs qui leur conviennent. Je m'estimerai fort heureux si, convaincu de cette vérité, vous approuvez mon zèle, & si vous reconnoissez qu'il faut enfin chercher à la morale, à la politique, à la félicité des nations & des individus, des fondemens plus solides & plus vrais que ceux que leur ont fourni jusqu'à présent des mensonges révé-
rés, dont depuis tant de siècles les mortels n'ont retiré que des malheurs sans nombre.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Mylord,

V. T. H. & très-dévoué
Serviteur * *

à Londres le 10. Janvier 1709.

HISTOIRE

T A B L E
D E S
C H A P I T R E S

Contenus dans cet Ouvrage.

T O M E P R E M I E R.

C H A P I T R E I.

*Origine de la Superstition ; la terreur en fut
toujours la base. Page 1*

C H A P I T R E II.

*Des différentes Religions ; il ne peut y en
avoir de véritable. Des Révélations. 23*

C H A P I T R E III.

*Toutes les Religions nous donnent des idées
également contradictoires & sinistres de la
Divinité. De l'Idolâtrie. Du Polythéis-
me, & du MONOTHÉISME, ou du dogme
de l'unité de Dieu. 38*

C H A P I T R E IV.

Du Sacerdoce. 60

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE V.

De la Théocratie ou du gouvernement Sacerdotal. 77

CHAPITRE VI.

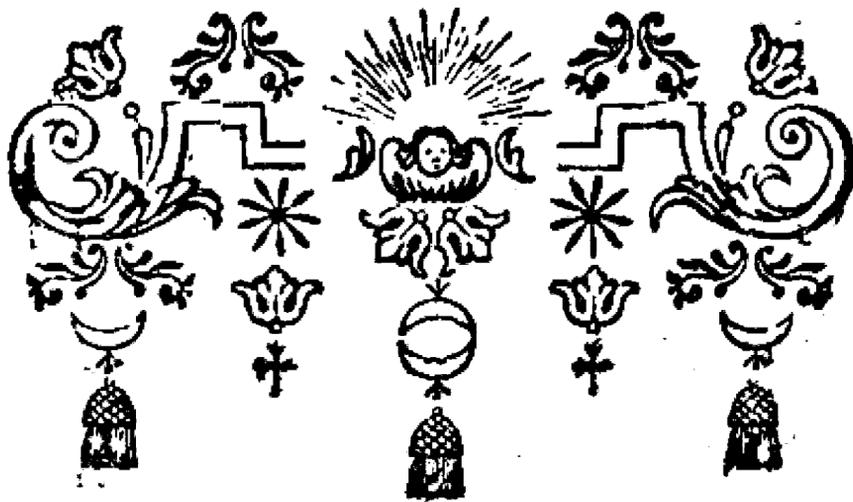
Alliance de la Tyrannie & de la Superstition. III

CHAPITRE VII.

De la corruption des mœurs & des préjugés introduits par le Despotisme & la Superstition. 134

CHAPITRE VIII.

Des guerres de Religion & Persécutions. 154



AVER.

HISTOIRE

NATURELLE

DE LA

SUPERSTITION,

OU

Tableau des effets que les opinions Religieuses ont produits sur la terre.

CHAPITRE I.

Origine de la Superstition; la terreur en fut toujours la base.

Primus in orbe Deos fecit timor.

L'HOMME n'est superstitieux que parce qu'il est craintif; il ne craint que parce qu'il est ignorant.

Faute de connoître les forces de la nature il la suppose soumise à des Puissances invisibles, dont il croit dépendre, & qu'il s'imagine ou irritées contre lui ou favora-

A

bles à son espece. En conséquence il se figure des rapports entre ces Puissances & lui; il se croit tantôt l'objet de leur colere & tantôt l'objet de leur tendresse ou de leur pitié; son imagination travaille pour découvrir les moyens de les rendre propices ou de détourner leur fureur; mais comme elle ne peut jamais lui montrer dans ces Dieux que des hommes exagérés, les rapports qu'il suppose entre ces êtres invisibles & lui-même font toujours humains, & la conduite qu'il tient à leur égard est toujours empruntée de celle que tiennent les hommes, lorsqu'ils ont à traiter avec quelqu'être de leur espece dont ils craignent la puissance ou dont ils veulent mériter la faveur. Ces rapports & ces moyens une fois trouvés, l'homme se comporte envers son Dieu comme l'inférieur envers le supérieur, comme le sujet envers son souverain, comme le fils envers son pere, comme l'esclave envers son maître, comme le foible envers celui dont il craint le caprice ou le pouvoir. D'après ces notions il se fait des regles, il se trace un plan de conduite, accommodé aux idées agréables ou terribles que son imagination, guidée par son tempérament & ses circonstances propres, lui donne de l'être invisible du-

quel il croit dépendre. Ainsi son culte, c'est-à-dire le système de sa conduite relativement à Dieu, est nécessairement conforme aux notions qu'il s'en est faites, de même que ce Dieu lui-même a été formé sur sa façon propre de sentir. Lorsque l'homme a souffert de grands maux, il se peint un Dieu terrible devant lequel il tremble, & son culte devient fervile & peu sensé : lorsqu'il croit en avoir reçu des bienfaits, ou lorsqu'il s'imagine être en droit d'en attendre, il voit son Dieu sous des traits plus radoucis, & son culte devient moins abject & moins déraisonnable. En un mot s'il craint son Dieu, il est capable de toutes sortes d'extravagances pour l'appaiser, parce qu'il le suppose vicieux, méchant, mal intentionné ; il a plus de confiance en lui & lui rend des hommages moins abjects d'après les vertus & les bonnes qualités qu'il lui attribue ou qu'il desire trouver en lui, & d'après les faveurs qu'il croit en avoir reçus ou qu'il en attend pour la suite.

Tous les Cultes ou Systèmes Religieux de la terre sont fondés sur un Dieu qui s'irrite & qui s'appaise. Les hommes sont exposés à éprouver des calamités, & dans d'autres circonstances ils se trouvent dans

une situation plus heureuse qu'ils attribuent également à cet Etre; ainsi son idée frappe diversement leurs imaginations; tantôt elle les effraye, les afflige & les jette dans le désespoir; tantôt elle excite en eux l'admiration, la confiance & la reconnoissance; en conséquence les cultes qu'ils rendirent à cet Etre se ressentirent des différentes passions ou manieres dont ils furent affectés: Dieu, d'après les effets de la nature, parut tantôt terrible & tantôt aimable; tantôt il fut l'objet des craintes & tantôt celui des espérances & de l'amour; tantôt il fut un tyran redoutable pour ses esclaves, & tantôt il fut un pere tendre qui chérissoit ses enfans. Comme la nature n'agit point d'une façon uniforme dans les effets que nous éprouvons de sa part, nul Dieu ne put avoir une conduite uniforme ou qui ne se démentît jamais; le Dieu le plus méchant, le plus susceptible de colere, eut quelques bons momens; le Dieu le plus rempli de bonté eut nécessairement des momens d'humeur dont les hommes se crurent les objets.

C'est dans cette conduite changeante & peu soutenue de la Divinité, ou plutôt dans les variations de la nature, que nous devons chercher les causes & des moyens si opposés, & souvent si bizarres & si

contradictoires, que nous voyons employés dans les cultes divers, & souvent dans la même Religion; nous trouvons les mortels tantôt occupés à rendre des actions de grâces, se livrant à la joie, témoignant leur gaieté par des fêtes riantes; tantôt, & plus souvent encore, nous les voyons plongés dans la tristesse, n'osant lever leurs yeux vers le ciel, occupés d'expiations, de sacrifices, de cérémonies qui annoncent la consternation la plus profonde & des efforts pour apaiser le courroux de la Divinité. C'est ainsi que toutes les Religions du monde ne font qu'un mélange périodique & continu de pratiques qui nous décelent les idées vacillantes que les hommes se font faites des objets de leur culte.

C'est encore à la même cause que l'on doit assigner la diversité des opinions que les différens individus des mêmes sociétés, quoique sectateurs du même culte, se font & se feront toujours sur le Dieu qu'ils s'accordent à servir: les uns ne voyent que le Dieu terrible, les autres ne voyent que le Dieu bienfaisant; les uns tremblent devant lui, les autres s'efforcent de l'aimer; les uns se défient de lui, les autres ont en lui la confiance la

plus entiere. En un mot chacun dans ses idées suit son propre tempérament, ses préjugés, ses passions, ses circonstances, & tire des inductions avantageuses ou nuisibles pour lui-même ou pour les autres du système qu'il s'est fait sur son Dieu. L'un transi de frayeur gémit aux pieds de ses autels pour implorer sa pitié, l'autre lui montre une tendresse affectueuse & le remercie de ses bontés; l'un se persuade que ce Dieu se plaît à tourmenter les humains & à les voir dans les larmes; en conséquence il s'afflige, il s'inquiette, il renonce aux plaisirs; l'autre, moins pusillanime, se persuade qu'un Dieu bon ne peut désapprouver qu'on use de ses bienfaits: l'un croit son Dieu colere & toujours prêt à frapper, l'autre le voit plus indulgent & prêt à pardonner; l'un plongé dans la mélancolie, le chagrin & les infirmités, s'occupe sans relâche de son Dieu défolant; l'autre, plus gai, plus dissipé, plus distrait par des affaires, n'y songe que rarement & cesse bientôt d'y penser: que dis-je! dans le courant de sa vie, & même dans le courant de sa journée, le même homme n'a point constamment la même idée de son Dieu; sa notion varie dans la santé, & dans la maladie, dans la prospérité & dans l'adversité, dans la sécurité & dans le pé-

ril, dans l'enfance, dans la jeunesse ou dans l'âge des passions, dans l'âge mûr, dans la vieillesse. Cette notion varie encore selon les états; les personnes les plus exposées aux entreprises périlleuses sont communément les plus sujettes à la superstition. Le mal fait toujours sur l'homme des impressions bien plus fortes que le bien; ainsi le Dieu méchant l'occupe bien plus que le Dieu bon. Voilà pourquoi l'on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les Religions du monde. En effet nous voyons par-tout la Religion disposer les mortels à la mélancolie, les rendre sérieux, les porter à fuir la joie & les plaisirs, & souvent leur faire embrasser le genre de vie le plus désagréable & le plus opposé à leur nature. Dans tous les climats de la terre nous appercevrons des preuves de cette vérité; nous trouverons que le nom de Dieu rappelle par-tout à la tristesse ceux qui s'en occupent sérieusement, renouvelle sans cesse en eux le sentiment de la frayeur, & nourrit dans leurs ames des dispositions sombres & chagrinantes.

Cela ne doit point nous surprendre; ce sont des calamités qui ont par-tout fait songer aux Divinités & imaginer des

moyens de les appaiser. L'homme est superstitieux parcequ'il est ignorant & timide: il n'est point de mortel qui n'éprouve des peines: il n'est point de nation qui n'ait essuyé des revers, des défastres, des infortunes; on les prit toujours pour des marques de la colere du Ciel faute d'en connoître les causes naturelles. (a) Accoutumés à regarder les Dieux comme les auteurs de toutes choses, ce fut à eux que les peuples s'adresserent pour faire cesser les maux qui les affligeoient. Ils se soumirent indistinctement & sans examen à tous les moyens qu'on leur présenta soit pour les rendre favorables soit pour écarter leur courroux: l'homme stupide & troublé est dans une incapacité totale de rien examiner. Ne soyons donc point étonnés si nous voyons par-tout la race humaine trembler sous des Dieux cruels, frissonner à leur idée, & pour les désarmer se soumettre à mille inventions dont le bon sens est indigné.

En effet sur quelque portion de notre globe que nous portions les yeux, nous voyons les peuples infectés de supersti-

(a) Nous voyons que chez les Grecs tous les Philosophes qui ont essayé d'expliquer les phénomènes de la nature, comme les tonnerres, les tempêtes, les calamités &c. par des causes physiques, ont été traités d'impies, & haïs par le peuple, qui croyoit que ces choses sont des signes de la colere des Dieux.

tions , conséquences de leurs craintes & de l'ignorance où ils sont des vraies causes de leurs maux. Leur imagination troublée leur fit adopter sans réflexion les cultes qu'on leur annonça comme les moyens les plus sûrs d'appaiser les Dieux , auxquels la fourberie imputa toujours les malheurs du genre humain. Tout homme qui souffre , qui tremble & qui ignore , est disposé à la crédulité ; privé de ressources en lui-même il donne sa confiance à quiconque lui paroît plus instruit & moins effrayé que lui ; il le regarde comme un être privilégié , favorisé du ciel , capable de le consoler & de remédier à ses peines. (b).

Au milieu des nations consternées , souffrantes & dénuées d'expérience il se trouva des ambitieux , des enthousiastes ou des fourbes , qui profitant de l'ignorance allar-

(b) Il est aisé de voir que le peuple Hébreu , si méprisé & si maltraité par les Egyptiens , dut être fort disposé à écouter Moïse qui lui promit de le délivrer , & qui dans cet espoir lui fit exécuter & croire tout ce qu'il voulut. Il paroît que les Israélites étoient ou des Lépreux , des Éléphantiaques , des Forçats , ou des hommes vils , semblables à ceux qui composent encore aujourd'hui la dernière Tribu ou Caste chez les Indiens , & qui sont en horreur aux autres. La Religion Chrétienne fut pareillement embrassée dans son origine par la plus vile populace , qui crut que Jésus alloit la délivrer & la mettre en honneur.

mée de leurs concitoyens, firent tourner à leur profit leurs calamités, leurs craintes & leur stupidité, s'attirèrent leur confiance, parvinrent à les subjuguier, & leur firent adopter leurs Dieux, leurs opinions & leurs cultes. Un mortel plus intrépide, plus éclairé, plus rusé, ou d'une imagination plus vive, prend un ascendant nécessaire sur celui qui est plus foible, plus timide & plus simple que lui; l'espoir de trouver des ressources & d'adoucir la rigueur de son sort attache le malheureux à son guide, il s'adresse à lui comme l'on a recours au premier Charlatan dans les maladies désespérées. Celui qui souffre ou qui tremble croit tout, consent à tout, pourvu qu'on lui promette de soulager ses peines, qu'on fixe ses incertitudes, & qu'on lui fournisse des moyens de se soustraire aux malheurs qui l'affligent ou qu'il craint. Voilà pourquoi tout homme qui pâtit ou qui est dans l'inquiétude, est toujours disposé à se livrer à la superstition; c'est sur-tout au sein des calamités publiques que les peuples écoutent la voix des imposteurs qui leur promettent des remèdes; c'est lorsque les nations sont consternées que les Inspirés, les Prophètes & les Ministres des Dieux deviennent tout

puissans; ils triomphent toutes les fois que les hommes sont infirmes, affligés, mécontents & chagrins. Les maladies & les revers livrent chaque mortel à ceux qui lui parlent au nom de la Divinité; c'est près du lit d'un moribond que la Religion est fure de remporter des victoires complètes sur la raison humaine.

Rien n'est donc plus naturel que de voir l'imposture triompher de la crédulité; l'expérience, l'adresse & le génie donnent à quelques hommes un pouvoir sans bornes sur des nations ignorantes, consternées & plongées dans la misère. Le Vulgaire semblable à un troupeau timide, se rassembla près d'eux, reçut leurs conseils & leurs leçons avec avidité, soucrivit sans examen à ce qu'ils voulurent lui commander, ajouta foi aux merveilles qu'ils débitèrent, en un mot reconnut en tout leur supériorité: ceux-ci d'ailleurs s'attirèrent communément la confiance des peuples soit par des promesses flatteuses, soit par des bienfaits réels; ils étonnerent leurs esprits par des œuvres qu'ils ne purent comprendre, & souvent les enchaînerent par la reconnoissance. Tous ceux qui donnerent des Dieux, des loix & des cultes aux hommes, s'annoncerent communément par des découvertes utiles & merveilleuses pour des

ignorans ; ils s'insinuerent dans leur confiance avant de leur commander ; ils leur firent espérer la cessation de leurs maux ; mais pour conserver leur empire , ils jugerent qu'il étoit important de ne jamais bannir leurs inquiétudes ; ils les tinrent toujours flottans & suspendus entre l'espérance & la crainte ; ils prirent bien garde de ne point trop les rassurer ; au contraire ils eurent soin de renouveler fréquemment leurs allarmes , afin d'en demeurer les maîtres ; par là les Législateurs assûrèrent leur pouvoir , ils le rendirent plus sacré en montrant à leurs disciples un Dieu terrible toujours prêt à punir ceux qui refuseroient de plier sous leurs propres volontés : la cause du Législateur fut toujours celle du Dieu dont il fut l'interprête & l'Envoyé.

Ainsi des imposteurs , identifiés avec la Divinité , exercèrent le pouvoir le plus absolu ; ils devinrent des despotes & régnerent par la terreur ; les Dieux servirent à justifier les excès & les crimes de leur tyrannie ; l'on fit des tyrans de ces Dieux mêmes ; l'on ordonna le crime & la déraison en leur nom , & les menaces du ciel vinrent à l'appui des passions de ceux qui annoncerent ses décrets aux mortels ; on fit entendre à ceux-ci que la nature en-

tiere, armée par des Dieux jaloux, étoit conjurée contre eux ; que ces Dieux puissans, semblables aux Rois de la terre, veilloient sans cesse sur la conduite de leurs sujets, & se tenoient toujours prêts à punir avec fureur les moindres défobéissances ou les murmures contre les décrets annoncés de leur part. On prétendit que ces Dieux travestis en Rois ou en Tyrans étoient comme eux avides, bizarres, intéressés, envieux des biens de leurs sujets & de leur félicité : on supposa qu'ils exigeoient des tributs, des présens, des subsides, demandoient qu'on leur rendît des honneurs, qu'on leur adressât des vœux, & ne souffroient point que l'on négligeât le cérémonial & l'étiquette dont leur orgueil étoit flatté. Les interpretes de ces Rois invisibles furent seuls au fait de ces choses dont ils eurent soin de faire de très-profonds mysteres ; par-là ils devinrent les arbitres de la conduite qu'on devoit tenir à leur égard ; eux seuls savoient les intentions de la Divinité, la voyoient face à face, jouissoient de sa conversation familiere, recevoient directement d'elle-même ses ordres & la méthode qu'il falloit suivre pour mériter ses graces ou pour appaiser son courroux.

Prévenus que Dieu est un Monarque

puissant, intéressé, jaloux de son pouvoir & prompt à s'irriter, les hommes se comporterent toujours à son égard comme envers les souverains de la terre; cet Etre fut toujours traité en homme; mais cet homme fut un homme privilégié: sa puissance le mit au dessus des regles ordinaires, il ne connut de loi que son caprice, il fut un vrai Sultan d'Asie, & ses Ministres des Visirs, aussi despotiques que lui. En effet nous voyons que toutes les Religions du monde n'ont peuplé l'Olympe que de Dieux pervers, qui remplirent la terre de leurs déréglemens, qui se firent un jeu de la destruction des humains, qui gouvernerent l'univers d'après leurs fantaisies insensées. Accoutumées à croire que la licence doit être le partage du pouvoir, les nations crurent qu'à plus forte raison tout étoit légitime dans les Souverains célestes qu'elles adoroient. Elles ne virent donc dans leurs Dieux que des Maîtres licencieux à qui tout fut permis, qui se jouoient impunément du bonheur de leurs fujets, & dont ceux-ci ne pouvoient sans crime ou sans danger critiquer la conduite. Ces funestes idées empruntées de l'affreux despotisme, rendirent tous les cultes serviles, abjects, déraisonnables, & firent des Dieux les Etres les plus contraires à la

morale, les plus déraisonnables, les plus destructeurs de toute vertu.

La Divinité ainsi changée en un Souverain injuste & capricieux reçut les hommages des peuples, qui cherchèrent à la flatter par des bassesses, à la gagner par des présens, à la corrompre par des offrandes, à la fléchir par des prières. Comme les Rois, ainsi que les autres hommes, n'agissent que par intérêt, comme le desir de s'approprier les biens & les fruits du travail des autres est communément le grand mobile de ceux qui gouvernent, on pensa que le Roi du monde devoit exiger des tributs, envioit les possessions de ses foibles créatures, étoit jaloux de leurs prospérités, regrettoit même les avantages qu'il leur avoit procurés, en un mot avoit le caractère d'un Monarque fantasque qui retiroit d'une main ce qu'il donnoit de l'autre. Toutes les Religions, en conséquence de ces notions bizarres, ont représenté leurs Dieux divers comme avides, intéressés, gourmands, sensibles aux mets choisis & à la fumée des viandes (c).

(c) On reproche aux Dieux du Paganisme leur gourmandise & leur avidité, cependant le Dieu des Juifs est bien plus occupé que tous les autres des repas qu'on doit lui faire; il insiste très-longuement & avec prolixité sur les sacrifices qui lui sont les plus agréables, & sur la ma-

Ainsi pour contenter les goûts de la Divinité, pour calmer son envie, pour alimenter sa paresse, pour assouvir son avarice, pour appaiser sa faim, chacun lui fit le sacrifice d'une portion de ses biens ou de sa félicité, & la régala des mets & des parfums qu'il jugea les plus propres à flatter son palais ou son odorat.

Les traits effrayans sous lesquels les fondateurs des différentes Religions du monde peignirent leurs Divinités, durent nécessairement rendre les hommes sanguinaires ; des Dieux méchans & cruels ne durent point avoir des sujets humains & pacifiques. Les nations accoutumées à ne voir dans leurs Dieux que des monstres altérés de sang, ne tarderent point à croire que c'étoit par le sang qu'il falloit les appaiser ; elles penserent que c'étoit les servir suivant leur goût que de leur immoler des hommes, d'exterminer des peuples pour leur plaire, de tourmenter, de persécuter, de détruire en leur nom. Ainsi le sang humain coula sur tous les autels ; les sacrifices les plus barbares, les plus ré-

vol-
niere d'apprêter les mets qu'il veut que son peuple lui serve. Enfin il recommande aux Israélites *de ne jamais se présenter devant lui les mains vuides.* V. Exode chap. XXIII. vs. 15. usage qui s'observa de tout tems à la cour des Despotes de l'Orient.

voltans, les plus douloureux furent censés les plus agréables pour des Dieux antropophages; des peuples se firent un devoir de rassasier la Divinité par des milliers de victimes humaines; d'autres l'appaisèrent par le sang de leurs Rois mêmes; des meres, enfin, des meres! arrachant des enfans de leur sein, les donnerent en repas à leur Dieu. A force de méditer un Dieu terrible & de raffiner sur les notions de sa cruauté, des nations éclairées sont parvenues jusqu'à cet excès de folie, de croire que le Dieu de l'univers avoit exigé la mort de son propre fils & que ce ne fut qu'à cette condition qu'il consentit à pardonner au genre humain; il ne fallut pas moins que la mort d'un Dieu pour appaiser sa colere! ce fut-là sans contredit le dernier pas de l'extravagance théologique; il est difficile d'imaginer qu'elle puisse aller au delà.

Telles furent les suites des idées fâcheuses que les nations se formerent de leurs Divinités. Leurs Législateurs les ayant représentées sous les traits de la folie & de la méchanceté, les hommes se conduisirent à leur égard comme des esclaves égarés, qui pour complaire à leurs maîtres tâchent de deviner & de servir

leurs fantaisies, adoptent aveuglément leurs passions, & se font un mérite de se rendre les complices de leurs dérèglements. Voilà comme en partant du principe que Dieu étoit souvent irrité contre le genre humain & la cause de ses maux, les nations se soumirent à des pratiques aussi abominables que bizarres, & peu-à-peu se persuaderent que des cérémonies insensées pouvoient être méritoires, que la barbarie religieuse & la folie sacrée tenoient lieu de raison, de bon sens, de vertu. En conséquence les caprices & les passions des Dieux furent secondés par le délire, leur culte devint souvent d'une atrocité capable de révolter les cœurs les plus endurcis. L'aspect de la terreur fut celui sous lequel les mortels, plus sensibles à leurs maux qu'aux biens qu'ils éprouvoient, envisagerent communément leur Monarque céleste; ce fut aussi, comme on a vu, sous cette face que les Législateurs eurent soin de le présenter, ils sentirent qu'un Dieu terrible étoit bien plus convenable à leurs intérêts, bien plus propre à rendre les peuples souples, qu'un Dieu bon & facile dont on se seroit trop aisément permis de violer les décrets; si l'on attribua de la bonté à ce Dieu, elle fut prudemment contrebalancée par une sévérité toujours

inquiétante & capable de fixer l'attention. C'est ainsi que les Dieux, après avoir été enfantés par la crainte, furent encore rendus plus effrayans par la fourberie des Législateurs, qui se sentirent intéressés à nourrir & à perpétuer la terreur dans les cœurs des hommes ; le fruit de cette affreuse politique ne fut point de les rendre meilleurs, de les attacher à la vertu, de leur faire observer les loix de la nature ; ce fut de les rendre plus soumis à leurs guides qu'à la raison, de les avilir à leurs propres yeux, d'étouffer en eux toute énergie, tout courage, tout sentiment de leur dignité. C'est en écrasant les hommes à force de terreurs, c'est en leur remettant sans cesse sous les yeux des objets propres à les inquiéter, c'est en troublant leur entendement ; c'est en irritant leur curiosité sans jamais la satisfaire ; c'est en parlant à leur imagination & en faisant taire leur raison, qu'on peut en faire des esclaves & les retenir éternellement sous le joug.

On nous dira peut-être, qu'en présentant un Dieu terrible aux hommes, des Législateurs éclairés crurent avoir trouvé le plus puissant des motifs pour les engager à vivre entre eux d'une manière raisonnable : mais pour rendre les mortels

raisonnables, il ne faut point les tromper; il ne faut point les forcer de renoncer à la raison, il ne faut point leur dire qu'il existe des préceptes plus importans ou plus saints que ceux de la nature: il faut leur montrer la vérité, leur faire sentir les rapports qui les lient les uns aux autres; il faut leur donner une éducation & des loix qui les invitent, les habituent & les obligent à vivre d'une façon vraiment conforme à la nature. Le moyen le plus sûr d'égarer les hommes & de les rendre méchans, c'est de les rendre stupides, c'est de leur cacher ou de leur déguiser la vérité, de leur interdire l'usage de la raison & de leur ordonner ensuite le crime au nom du Ciel.

Ce fut la route que prirent tous ceux qui apportèrent des Dieux, des Religions & des Loix aux Nations. Loin de les éclairer & de former leur esprit, loin de leur enseigner la vraie morale, loin de leur apprendre les voies de la nature, ils ne leur parlerent que par des énigmes & des allégories; ils leur présentèrent des mystères; ils ne les entretenirent que de fables; ils redoublèrent autant qu'il fut en eux leurs incertitudes, leurs embarras & leurs craintes, & se firent sur-tout un devoir de ne jamais développer leur raison.

Par cet indigne abus de la confiance des peuples, ceux-ci n'eurent qu'un esprit de servitude ; jettés dans une perplexité continuelle & dépourvus de moyens de s'en tirer, ils furent toujours à la merci de leurs guides, qui sans principes de morale, étrangers à la vertu, assurés de l'impunité, furent avides, inhumains & menteurs, rendirent au nom du ciel les nations complices de leurs excès & les instrumens de leurs passions.

L'ignorance & la crainte sont les deux sources fécondes des égaremens du genre humain. Il n'est donc point surprenant que des Divinités enfantées au sein des allarmes & des malheurs, & rendues plus hideuses encore par l'imposture & la politique, aient porté les hommes peu-à-peu aux plus affeux délires. Si la terreur, présidant à la formation des Dieux, empêcha les hommes de raisonner, si l'ignorance des forces de la nature ne leur permit pas de reconnoître ses effets nécessaires dans les révolutions & les défastres dont ils furent effrayés, il fallut nécessairement que les moyens qu'ils imaginèrent pour détourner ces maux & pour appaiser les Puissances auxquelles ils les attribuerent, fussent aussi bizarres & déraisonnables que

les Dieux qu'ils s'étoient formés. Chacun suivit en cela les caprices de son imagination ou de celle de ses guides ; plus les Divinités furent extravagantes & méchantes, plus les cultes dont on crut les honorer furent cruels & extravagans. Le raisonnement n'eut point de fil pour se guider toutes les fois qu'il fut question des êtres à la formation desquels la raison n'avoit point eu de part. En conséquence la nature & le bon sens furent outragés dans presque tous les cultes que l'on rendit aux Puissances invisibles auxquelles on crut la nature subordonnée. Si le malheur, la foiblesse, l'inexpérience disposent, comme on a vu, l'homme à la crédulité, l'autorité, la confiance, l'habitude & l'inertie l'attachent à des opinions & à des usages qu'il n'a jamais pu, ni osé examiner ; ainsi sans s'en appercevoir il se remplit de préjugés : accoutumé à ne jamais consulter sa raison, il devient le jouet de sa propre démence ou de celle des autres, & l'on ne peut prévoir jusqu'où l'aveuglement & la déraison le porteront. Les conséquences d'une erreur que l'on regarde comme importante & sacrée doivent être aussi variées qu'étendues.

C H A P I T R E II.

Des différentes Religions ; il ne peut y en avoir de véritable. Des Révélations.

DES Dieux modifiés par des imaginations diverses ont dû suivre les caprices de ceux qui les ont annoncés, & les façons de les servir ne purent être que des suites de ces mêmes caprices. Si chaque individu est forcé de se faire un Dieu à part, d'après sa propre organisation & ses propres circonstances, s'il n'est pas deux êtres de l'espece humaine qui ayent précisément les mêmes idées de leur Dieu, il n'est pas surprenant que les inductions qu'ils en tirent soient infiniment diversifiées ; & l'on peut affirmer qu'il n'est pas deux hommes dans le monde qui ayent précisément la même Religion. Tous les Dieux des nations ont des points généraux de ressemblance ; toutes les Religions s'accordent à plusieurs égards ; mais le Dieu & la Religion d'un même pays sont envisagés diversement par chaque individu ; chacun d'accord pour les

admettre en gros, les modifie dans le détail à sa manière, & s'en fait des idées particulières ou propres à lui tout seul.

Il ne peut donc point y avoir de Religion qui convienne à tous les hommes. Comme ceux-ci varient pour le tempérament, pour les idées, pour les circonstances physiques & morales qui les modifient, ils ne peuvent ni adorer le même Dieu ni convenir du culte qu'il faut lui rendre, ni des notions que l'on doit s'en former: le Dieu d'un lâche ne peut être le même que celui d'un homme intrépide & courageux; le Dieu d'un esclave du Despotisme ne peut être le même que celui d'un Citoyen libre & qui connoît ses droits; le Dieu d'un climat fertile & heureux ne peut être celui d'un climat disgracié; le Dieu d'un homme robuste & sain ne peut être celui d'un mortel chétif & rempli d'infirmités. Par une conséquence nécessaire, la Religion doit suivre les idées que l'on s'est faites de sa Divinité; & comme les hommes n'auront jamais de mesure commune pour décider des objets qui n'ont que leurs fantaisies pour base, nous sommes forcés de conclure que nulle Religion ne peut être vraie, & que jamais le genre humain ne

pourra s'accorder dans les mêmes notions sur des objets purement imaginaires que chaque homme est obligé de voir diversement : il n'y a que la folie la plus tyrannique qui puisse entreprendre de décider quel est l'homme ou la nation qui ont le mieux rêvé, & dont les rêveries doivent servir de regle pour les autres.

Pour qu'une Religion fût vraie il faudroit qu'elle eût pour objet le culte d'un vrai Dieu. Mais parmi cette foule de Dieux divers que les nations adorent comment distinguer le véritable ? Sera-ce le plus puissant ? par-tout on leur attribue le même pouvoir. Sera-ce le plus rempli de bonté, de sagesse, d'intelligence ? par-tout nous voyons les nations gémir sous le poids de leurs maux tant physiques que moraux. Sera-ce le Dieu le plus raisonnable ? hélas ! nous voyons par-tout les Dieux ne parler que le langage du délire. Sera-ce celui dont la Religion rend les hommes les plus heureux ? nous voyons que par-tout la Religion est la source primitive de leur asservissement, de leurs préjugés religieux & politiques, de leurs querelles sanglantes, de leurs haines invétérées, de leurs tourmens intérieurs, de leurs chagrins les plus cuisans. Sera-ce le

Dieu dont la morale est la plus pure , la plus conforme à la nature de l'homme ? nous voyons que par-tout la nature , la raison , la morale sont subordonnées aux caprices d'un Dieu changeant ou de ceux qui le font parler , & que ceux-ci substituent des devoirs ridicules & même des crimes réels aux loix immuables de la nature , aux devoirs de la raison , aux intérêts de la Société. Enfin fera-ce le Dieu qui rend les hommes meilleurs ? nous voyons par-tout que les mortels oublient leur Religion & leur Dieu pour suivre les passions que leurs tempéramens , leur éducation , leurs gouvernemens , leurs usages , leurs préjugés , leurs opinions & l'exemple leur rendent nécessaires. Ainsi nulle Religion ne peut fixer les idées des hommes ; nulle Religion ne peut être utile à leur bonheur.

On nous dira peut-être que toutes les Religions du monde s'accordent à faire adorer des Dieux méchants , mais que l'on pourroit remédier aux inconvéniens qui résultent de ces notions fausses , en supposant un Dieu parfaitement bon. Je réponds que cette supposition est totalement impossible ; dès qu'on suppose Dieu l'auteur de toutes choses , on se trouve obligé de lui attribuer également les biens &

les maux dont ce monde est le théâtre: si l'on s'obstine à ne lui attribuer que le bien, en voyant les maux auxquels l'innocence & la vertu même sont exposées ici-bas, on se trouvera forcé de convenir ou que ce Dieu si bon ne peut les empêcher, ou que ce Dieu si parfait y consent, ou que ce Dieu si sage les permet; idées qui sont également contraires à la toute-puissance & aux perfections divines: si un Dieu bon est le maître de la nature, les désordres tant physiques que moraux que nous trouvons dans le monde démentiront à tout moment la bonté qu'on lui attribue. Il est donc impossible de proposer aux hommes un Dieu qui puisse être constamment le modèle de leur conduite & l'objet de leur amour sincère.

La Religion est, nous dit-on, le système des devoirs de l'homme envers son Dieu; cela posé, ces devoirs doivent donc être fondés sur les rapports substantiels entre ce Dieu & lui; mais avant de pouvoir découvrir ces rapports, il faudroit connoître la nature de ce Dieu; être assuré de ses attributs essentiels & de ses qualités; être instruit de ses volontés; s'être dûment convaincu si ses ordres sont réellement émanés de lui, ou s'ils n'ont point été supposés ou altérés par ceux qui

nous parlent en son nom. D'un autre côté quels rapports véritables peut-il y avoir entre Dieu & les hommes ? Ne nous répète-t-on pas sans cesse que Dieu ne doit rien à l'homme ; qu'il est le maître de lui donner ou de lui refuser ses grâces ; qu'il est en droit de le punir d'avoir manqué des grâces qu'il n'a point voulu lui donner ; qu'il peut avec justice le damner pour des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre ? Quels rapports peut-il donc y avoir entre les hommes & un despote tout puissant qui ne consulte que sa fantaisie ?

Cependant toute Religion suppose non seulement des rapports entre Dieu & les hommes, mais encore quelque révélation, une manifestation de la Divinité, une promulgation de ses lois ; mais parmi ces révélations faites à tous les peuples de la terre en faveur de laquelle se déterminer ? Sera-ce pour celle qui nous donne l'idée la plus claire de la Divinité ? toutes se font un principe d'étouffer la raison, d'interdire l'examen, de nous proposer des mystères, de jeter notre esprit dans de profondes ténèbres ; toutes nous montrent un Dieu incompréhensible, des mystères impénétrables, des oracles inintelligibles, des lois

opposées aux lumières du bon sens ; toutes nous ramènent à l'autorité des hommes ; mais pour s'en rapporter à l'autorité , il faut avoir des motifs de confiance en ceux qui se disent plus instruits que nous des volontés de la Divinité qu'ils nous annoncent ; & pour peu qu'on réfléchisse on est forcé de reconnoître que nul être fini ne peut se former une idée d'un Dieu que l'on dit infini , & que par conséquent tous les hommes n'ont jamais eu & n'auront jamais aucune notion réelle de l'Être qu'ils se croient obligés d'adorer ou d'honorer de leur culte. De tout cela l'on est obligé de conclure qu'il n'existe point de vraie Religion sur la terre , que les hommes n'ont que des superstitions , c'est-à-dire des Systèmes de conduite ridicules , arbitraires , insensés , & des opinions destituées de fondemens.

Il n'est point de révélation qui soit propre à faire disparoître l'ignorance & les incertitudes où les hommes seront toujours sur le compte de la Divinité ; il n'en est pas qui , bien loin de jeter plus de jour sur cet Être , ne plonge l'esprit humain dans des ténèbres plus épaisses , & n'anéantisse son Dieu par les contradictions palpables qu'elle débite en son nom. En effet on nous dit que la révélation est une

preuve de la bonté d'un Dieu, qui, dans sa miséricorde, a daigné se manifester à des hommes choisis par préférence à d'autres, afin de leur faire connoître ses volontés suprêmes & les moyens de mériter ses faveurs. Mais cela même ne prouve-t-il pas que le Dieu qui se révèle n'est ni bon ni équitable? Si tous les hommes ont besoin de connoître la Divinité & de se conformer à ses vues, la révélation d'un Dieu bon auroit dû être universelle; une révélation particulière annonce un Dieu favorable à un peuple particulier, mais injuste & cruel pour tous les autres, qu'il veut laisser dans leur aveuglement: ainsi toute révélation exclusive anéantit évidemment la bonté & la justice du pere commun des mortels.

Toute révélation ne répugne pas moins à la sagesse divine qu'à la nature de l'homme; quand même cette révélation pourroit être un moyen de connoître la Divinité & ses loix, ce moyen ne seroit que momentané & trompeur. Tout ce qui passe entre les mains des hommes est sujet à s'altérer par les différens récits, par la vicissitude des langues, par l'amour du merveilleux, par le penchant à mentir, à exagérer, par la diversité des façons de voir, d'entendre, de comprendre, de pen-

fer ; par la variété presque infinie des esprits , des inrérêts , des préjugés. Ainsi pour qu'une révélation fût stable il faudroit que la nature de l'homme fût changée ; mais en supposant l'homme tel qu'il est , il faut nécessairement que toute révélation devienne à la longue un vrai tissu de fables & de rêveries , diversement modifiées par les esprits divers qui l'annoncent , qui l'interprètent & qui la reçoivent. Quelles difficultés ne trouvons-nous pas à constater les faits qui se passent journellement dans les sociétés où nous vivons ? Ne voyons-nous pas que ce qui arrive dans un quartier d'une ville , en passant de bouche en bouche , s'altère & devient souvent un amas de contradictions & de mensonges avant de parvenir jusqu'à nous ? Combien est-il d'hommes qui sachent rendre fidèlement ce qu'ils ont vu , ce qu'ils ont entendu raconter ? comment veut-on qu'une révélation conserve quelque permanence à travers les siècles , les nations , les peuples ignorans , les Prêtres enthousiastes ou menteurs , les intérêts changeans ? Ainsi quand il y auroit eu en effet jadis une révélation véritable , cette révélation se corromproit , s'altéreroit infailliblement , & deviendroit peu-à-peu un tissu de faussetés , au milieu desquelles il seroit impossible de démêler

la vérité primitive ; elle ne feroit par conséquent qu'un moyen absurde , ridicule , incompatible avec la nature de l'homme & avec les projets immuables d'une Divinité toute-puissante.

En effet si Dieu s'est révélé dans le tems il a cessé dès-lors d'être immuable , il a voulu dans un tems ce qu'il n'a point voulu dans un autre ; il a privé les hommes de ce qui leur étoit indispensablement nécessaire pour le leur accorder dans la suite ; il n'a pu tout d'un coup leur donner les connoissances & les lumieres dont ils avoient besoin , ou s'il l'a pu il ne l'a point voulu , ce qui feroit injurieux soit à sa puissance , soit à sa justice , soit à sa bonté. (d)

D'un autre côté une révélation variable & sujette à s'altérer ne feroit pas compatible avec les attributs de la Divinité.

Quand

(d) Les Théologiens nous disent que la révélation Judaïque fut donnée pour rétablir parmi les hommes la *Religion naturelle* , que l'idolâtrie avoit par-tout entièrement effacée ; mais la révélation Judaïque , quoique divine , fut imparfaite , & remplacée par la révélation Chrétienne , annoncée par Jésus-Christ , qui est venu suppléer aux défauts que Dieu avoit mis ou laissés dans sa révélation antérieure. En bonne foi , ces notions sont-elles conformes à celles que l'on doit avoir d'un Dieu infiniment parfait ? S'il est tout-puissant que ne rendoit-il tout d'un coup les Juifs charnels & grossiers susceptibles de la révélation *plus parfaite* qu'il leur donna depuis ?

Quand Dieu lui-même se tiendrait suspendu au haut de l'atmosphère, d'où il annoncerait continuellement ses loix & ses volontés aux différens peuples de la terre qui passeroient sous ses pieds; quand même il les annoncerait dans les différens idiômes de ces peuples, à moins de changer l'essence même de l'homme, il ne parviendrait pas à les amener à quelque uniformité de croyance; les hommes demeurant ce qu'ils sont, entendraient, concevraient, expliqueraient ses oracles diversement; sa révélation continuelle ne feroit qu'une occasion continuelle de disputes entre eux, & peut-être qu'à chaque révolution du globe Dieu les trouveroit s'entrégorgeant pour savoir dans quel sens il faut entendre ses ordonnances du jour précédent. D'où il suit qu'une révélation momentanée feroit une absurdité, & qu'une révélation continue feroit un grand malheur pour notre espèce, en la laissant disposée comme elle l'est. Le Tout-Puissant auroit donc mieux fait de refondre l'homme afin de lui rendre une révélation utile, que de se donner la peine de l'instruire continuellement & par lui-même.

Toutes les révélations qui existent sur la terre ont été faites par l'entremise des

hommes ; la Divinité en tout pays s'est servie de l'organe de quelque mortel pour faire connoître ses volontés suprêmes. Mais pourquoi faire passer par la bouche d'un mortel faillible & menteur ce qu'elle pouvoit inspirer directement aux cœurs des créatures qu'elle vouloit éclairer ? A quoi bon tous ces miracles prétendus , faits pour appuyer les discours d'un homme , tandis qu'il n'étoit besoin que d'un acte de la volonté divine pour changer la nature humaine & convaincre toute la terre de ce qu'elle avoit besoin de faire & de savoir ? Un Dieu présent par-tout & par conséquent présent à toutes les ames , ne pouvoit-il pas s'entretenir avec elles directement ? Pourquoi ayant un moyen si excellent & si sûr de faire connoître sa volonté , en prend-il un si mauvais , si suspect , si sujet à l'erreur ? Pourquoi pouvant agir en Dieu , agit-il en homme ? Pourquoi ne préfère-t-il pas des moyens infaillibles à des moyens douteux ?

C'est un être bien étrange que le Dieu théologique ; il est revêtu de toutes sortes de qualités divines , c'est-à-dire incompréhensibles pour l'homme ; & cependant il agit toujours en homme ! Mais encore d'après les révélations qu'on lui attribue dans toutes les parties de la terre se conduit-il en homme infiniment sage , infini-

ment bon , infiniment juste , infiniment puissant , infiniment prévoyant & constant ? non , sans doute ; il parle pour n'être point entendu ; il choisit un petit nombre d'hommes & réproouve tous les autres : il agit en Sultan qui ne doit rien à personne.

Cependant sa toute-puissance n'empêche pas tous ses projets d'échouer : l'homme est en pouvoir de l'offenser , de troubler l'ordre qui lui plaît , de lui déobéir , de se révolter contre lui. Enfin malgré son immutabilité ce Dieu est continuellement occupé à faire & à défaire son propre ouvrage ; l'homme l'oblige à chaque instant de changer de mesures ; la race humaine , qu'il a créée pour sa gloire , ne le glorifie point , elle ne fait que l'irriter & l'appaiser , provoquer sa fureur par des ouvrages continuels afin de la calmer par des prières & des bassesses continuelles ; en un mot Dieu devient le plus changeant & le plus malheureux des êtres , par la fatale liberté qu'il laisse à ses créatures de contrarier ses vues ; jamais le Tout-Puisant ne parvient à leur inspirer ni les opinions ni les dispositions qu'il desire ; il lui est plus facile de bouleverser les éléments , de suspendre la marche de la nature , de faire des miracles , que de changer le cœur

de l'homme, qu'il tient pourtant dans ses mains.

Les loix contenues dans toutes les révélations connues & promulguées au nom de la Divinité font-elles dignes d'un homme sage? Elles font par-tout puériles, infensées; elles annoncent un Dieu fantasque, occupé de pratiques extravagantes, de cérémonies ridicules; elles montrent un Dieu avide de présens & d'offrandes; elles nous présentent un Dieu glorieux sensible aux bassesses, aux humiliations, aux flatteries de ses favoris, & n'accordant rien à ses amis, s'ils ne le lui arrachent à force de prières & d'importunités.

Ces révélations nous proposent-elles un Dieu bien moral ou propre à servir de modele aux hommes? Elles nous le montrent comme un séducteur, qui tend des pièges; comme un juge inique, qui punit les fautes qu'il a invité ou permis de commettre; comme un exterminateur des peuples; comme se vengeant de l'ignorance nécessaire des mortels, & les châtiant d'avoir manqué des lumières & des forces qu'il n'a point voulu leur donner; comme l'ennemi de la raison humaine; comme le plus déraisonnable des tyrans: & par un renversement fatal de toutes les idées de morale l'on se croit obligé de louer en Dieu ce qu'on dé-

teste dans l'homme , & de blâmer dans l'homme ce qu'on honore en son Dieu.

Toutes les Religions du monde nous parlent d'un Dieu qu'elles prétendent connoître, qu'elles assurent être le seul véritable, le seul digne d'être aimé & adoré; mais aussi-tôt que la raison veut examiner les titres & les prétentions exclusives de ce Dieu, elle ne trouve par-tout qu'une égale folie; par-tout elle voit les contradictions les plus frappantes, les inconférences les plus marquées, la conduite la plus défordonnée. Elle voit en tout pays la Religion établie dans des tems d'ignorance & de barbarie: elle trouve que la Religion des enfans n'est que l'effet de la sottise des peres. Elle voit l'enthousiasme, l'autorité, l'imposture aidée de la tyrannie fermant par-tout la bouche à la vérité, à l'expérience, au bon sens. En un mot lorsqu'exempts de préjugés nous voulons contempler ces Religions qui absorbent l'attention des peuples & de ceux qui les gouvernent, nous reconnoissons dans tous les Dieux le pinceau de la crainte, de la démence, de la fourberie; nous ne trouvons qu'obscurité & mysteres dans les dogmes qu'on leur attribue, nous ne voyons que délire dans les cultes qu'on leur rend,

nous ne voyons que délire dans les inductions qu'on en tire , & tout conspire à nous prouver que la Religion, loin d'être l'instrument de la félicité des hommes , est la source empoisonnée d'où sont découlés tous leurs maux.

C H A P I T R E III.

Toutes les Religions nous donnent des idées également contradictoires & sinistres de la Divinité. De l'Idolâtrie. Du Polythéisme, & du MONOTHÉISME, ou du dogme de l'unité de Dieu.

CH A Q U E peuple eut ses Législateurs & ses Missionnaires , & chaque Législateur ou Missionnaire apporta un Dieu, un Culte, une Religion créés & modifiés d'après son propre cerveau, d'après les préjugés dont il avoit été lui-même imbu, d'après ses propres intérêts, d'après les sentimens qu'il voulut inspirer à ceux dont il s'étoit attiré la confiance & les respects. Enthoufiaste ou fourbe, & souvent l'un &

l'autre à la fois , dans les peintures qu'il fit de la Divinité , dans les fables qu'il en raconta , dans les ordres qu'il annonça de sa part , dans les moyens qu'il indiqua pour lui plaire , il ne consulta que son imagination , que ses propres rêveries , que ses intérêts , que les opinions fausses déjà reçues par ceux qu'il vouloit persuader. Il y eut donc autant de Divinités & de Religions qu'il y eut de Législateurs & d'Inspirés ; les Dieux n'eurent jamais que le caractère & n'eurent pour règle de conduite que les vues des personnages qui les annoncerent aux peuples. Un Législateur ambitieux , fourbe , cruel dut offrir aux esclaves ou aux voleurs qui le choisirent pour chef un Dieu de son affreux caractère (e). Un Législateur bilieux , sombre , capricieux & colere fit de son Dieu un être aussi désagréable que lui-même. Un Guerrier , un Conquérant représenterent l'Etre suprême comme un Monarque vaillant qui n'estimoit que le courage. Un Impositeur voluptueux fit de son Dieu l'ami

(e) Quiconque lira la Bible même reconnoitra dans le peuple Juif une nation de voleurs , de brigands , de bandits que Moÿse parvint à soulever contre leur souverain , & à qui , à force de cruautés , il donna un Dieu aussi féroce & aussi méchant que lui , & très-analogue à leur façon de penser.

de la volupté & des plaisirs des sens. Un Inspiré dont les mœurs furent austères & farouches fit de son Dieu l'ennemi des plaisirs. Il fallut aussi consulter les dispositions des peuples & leurs façons de penser. Les Orientaux accoutumés à l'esclavage & soumis de tout tems à des Despotés sévères, inaccessibles, impitoyables, qui punissoient la moindre défobéissance avec la dernière rigueur, eurent des Dieux aussi absolus que leurs Rois. Ils furent esclaves de leurs Prêtres & de leurs Souverains, qui les infectèrent à l'envi de superstitions & de préjugés avilissans. Les peuples de l'Occident & du Septentrion, plus belliqueux, plus robustes, plus sains, eurent des Dieux guerriers, vu que la guerre étoit leur élément.

En un mot dans toutes les superstitions qui se répandirent sur la terre, les Dieux, ainsi que leurs cultes, n'eurent pour base que le caractère des hommes qui les firent parler; ils furent dans l'origine accommodés aux dispositions particulières & aux circonstances physiques & morales des peuples à qui on les annonçoit. Ces dispositions sont dues aux tempéramens, aux climats, aux alimens, au genre de vie, aux besoins, aux gouvernemens, aux mœurs, aux préjugés des différens habitans

de notre globe ; & comme ces dispositions furent rarement les mêmes , les Dieux & les cultes furent nécessairement variés. Cependant , comme on l'a déjà fait observer , il y eut entre eux des ressemblances générales ; par-tout les Dieux furent des Rois , par-tout ils furent à craindre , par-tout la Religion fut abjecte & rampante ; les peuples les plus ignorans & les plus malheureux furent les plus superstitieux : mais en fait de superstitions , les plus folles & les plus étudiées doivent l'emporter sur les autres. C'est ainsi que l'Egypte , la Syrie , la Judée , la Phénicie , l'Indostan , peuvent être regardés comme les grands ateliers des Dieux & des Religions. Ce fut de ces contrées que l'on vit sortir des essaims de Missionnaires qui porterent au loin leurs Divinités , leurs rites , leurs Mysteres & leurs Fables. C'est dans l'Egypte sur-tout que prirent naissance les folies astrologiques , la magie , les enchantemens , l'art des prestiges , la divination , la prophétie , les songes , & enfin la Métaphysique ou la science des Esprits & les profondeurs de la Théologie. Un pays mal sain , & tel que l'Egypte , dont les habitans étoient sujets à un grand nombre de maladies cruelles , devoit être naturel-

lement disposé à la superstition ; d'ailleurs un climat chaud a dû parmi leurs Prêtres oisifs faire éclore des spéculateurs sans nombre, des forciers, des visionnaires, des Devins, des Prophètes, des Inspirés & des rêveurs, dont les folies en imposèrent à un peuple malheureux & par son tempérament porté à la mélancolie. En conséquence nous voyons que l'Egypte fut le pays le plus extravagant, le plus religieux, le plus dominé par les Prêtres ; ceux-ci ont de proche en proche infecté l'univers de leurs rêveries & de leurs superstitions. (f)

Telles ont été & telles seront toujours

(f) Toute l'Histoire ancienne prouve évidemment que l'Egypte fut le berceau de toutes les Religions. L'*Adonai* des Hébreux ou le *Jehovah* dont l'empire s'étend aujourd'hui si loin, est visiblement le même Dieu que l'*Adonis* des Syriens & des Phéniciens, que l'*Atys* des Phrygiens. Tous ces Dieux ont été formés sur le modèle de l'*Osiris* Egyptien, qui dans l'origine étoit un emblème de la nature mourante pendant l'hyver & renaissante au printemps. Voilà la véritable raison de la conformité qui se trouve entre les Mythologies anciennes & modernes. C'est en Egypte qu'Orphée avoit puisé sa Théologie ; les *Telchines*, les *Dactyli Idæi*, les *Curetes* &c. doivent être regardés comme des Missionnaires qui porterent dans la Grece des Dieux, des cultes, des Mythologies & des Théologies ; ils furent reçus avec empressement par les Grecs encore sauvages & qui n'étoient point réunis en sociétés. Les Juifs ont visiblement puisé leur Religion & leurs cérémonies chez les Egyptiens. Ils n'étoient que des Egyptiens *Protestans*. Les Chrétiens ne sont que des Juifs *Schismatiques*, qui ont avidement adopté la Métaphysique & la Théologie Egyptienne, réchauffée par Platon, & subtilisée depuis par une foule de profonds Théologiens.

dans les peuples les dispositions qui feront naître & qui feront adopter les superstitions & les idées théologiques. Cependant ces notions merveilleuses n'ayant jamais pour base que l'imagination, les rêveries de quelques hommes ainsi que l'ignorance, la crédulité, le peu de lumières de ceux qui les reçoivent, ne peuvent être invariables. Semblables aux fruits des arbres que l'on transplante, les Religions prennent, pour ainsi dire, le goût du terroir; les Dieux primitifs changent de face, & les systèmes religieux sont forcés de s'accommoder aux circonstances & aux idées des peuples, qui varient avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs principes politiques, & les opinions de leurs guides. C'est ainsi que le Dieu des Egyptiens prend une nouvelle forme entre les mains du Législateur des Hébreux; c'est ainsi que ce même Dieu prend un aspect nouveau chez les Chrétiens, & leur demande un culte tout différent de celui qui lui plaisoit autrefois; le même Dieu & le même système religieux prennent des nuances différentes chez les différentes nations. L'Anglois ne le voit point aujourd'hui des mêmes yeux qu'autrefois; il n'en a plus des idées aussi atroces que ses peres, ou que ses voisins qui continuent à gémir sous la verge de leurs Prê-

tres. En un mot les volontés immuables du Dieu suprême de l'univers sont modifiées, sont forcées de se prêter aux changemens & aux progrès des esprits, aux révolutions des hommes : leurs Doctrines, leurs cultes, leurs liturgies, leurs opinions religieuses sont perpétuellement altérés par leurs circonstances présentes, toujours plus fortes que leurs spéculations merveilleuses : leurs Prêtres, qui jamais ne sont longtems d'accord entre eux, ont eux-mêmes contribué à changer leurs systèmes religieux. Voilà comment, pour ainsi dire, les Dieux ont changé de physionomie : les hommes ne peuvent longtems penser d'une façon uniforme sur des opinions qui n'ont jamais l'expérience & la raison pour base ; leurs chimères sont forcées de se diversifier. Ne soyons donc point surpris si la Religion enfantée par l'enthousiasme, soumise aux passions & aux intérêts des mortels, fut changeante comme eux ; il n'y a que les ouvrages de la raison qui soient capables de résister à leurs caprices ; il n'y a que la vérité qui demeure éternellement la même.

Malgré tous ces changemens survenus dans les idées religieuses ; malgré la dissonance des opinions des hommes, toutes les superstitions furent, comme on a vu, en tout tems d'accord à voir dans leurs

Dieux des êtres fâcheux faciles à irriter, propres à inquiéter : la Divinité fut toujours ennemie de la tranquillité de l'homme, ses Ministres la peignirent toujours sévère. La Religion fut l'Empire des ténèbres & des orages; on n'y marcha jamais qu'à la lueur des éclairs; ses sujets furent aveugles, & ses décrets furent exécutés, quelque difficiles & déraisonnables qu'ils parussent, quelque contraires qu'ils fussent à la nature, à la raison, au bon sens, au repos du genre humain; les nations enivrées n'osèrent point examiner les ordres de leurs Dieux; elles se crurent forcées d'obéir; elles se flatterent de les rendre propices, même en outrageant la nature, en violant ses loix les plus sacrées, en anéantissant leur propre félicité.

„ Je suis, dit Jehovah, un Dieu ja-
„ loux, vindicatif, impitoyable. Hé-
„ breux! je ne vous ai tirés des fers que
„ pour servir ma jalouse fureur; j'aban-
„ donne à votre rage la personne & les
„ biens de l'impie Cananéen. Dépouil-
„ lez, exterminatez des nations qui m'irri-
„ tent par leur culte; périsse tout mortel
„ qui ne me connoît point; que l'enfant
„ à la mamelle, que la femme éplorée,
„ que le vieillard débile, que la brute
„ elle-même soient impitoyablement égor-

„ gés. Ne craignez rien , je marche à
„ votre tête , je dirige vos coups , j'ap-
„ plaudis & je récompense votre inhumana-
„ nité ; je suis le Dieu des armées. C'est
„ moi qui crée le juste & l'injuste ; la vie
„ & la mort font à moi ; toute la terre est
„ mon domaine , obéissez & tremblez ,
„ car je suis le Seigneur ; je venge la
„ défobéissance des peres sur leurs en-
„ fans innocens.”

„ Ecoutez , s'écrie Moloch , Tyriens
„ & Carthaginois ! Je suis un Dieu san-
„ guinaire ; faites nâger mes autels dans
„ le sang. Pour me rendre favorable ,
„ que la flamme dévore vos enfans , que
„ la mere endurecie me présente d'un œil
„ sec son fils palpitant ; mon oreille est
„ charmée des cris de l'innocence ; mon
„ odorat est flatté de la fumée des chairs
„ brûlées ; c'est en étouffant la nature
„ que l'on réussit à me plaire.”

„ Romains ! combattez avec fureur ,
„ (leur disent des Dieux injustes , qui leur
„ abandonnent la terre pour la ravager)
„ que le guerrier se dévoue & périsse avec
„ courage : que la férocité soit pour vous la
„ premiere des vertus ; vos Dieux approu-
„ vent la rapine & le meurtre ; accom-
„ plissez leurs oracles cruels : que vos bras
„ victorieux fassent du monde entier le

„ séjour du carnage : que le genre humain
„ soit égorgé sur l'autel de la patrie : que
„ la nature lui soit immolée sans pitié.”

„ Mexicains ! (dit un Dieu sauvage)
„ volez à la conquête ; attaquez vos paissi-
„ bles voisins ; faisissez des captifs pour les
„ égorger devant moi : que leurs cœurs
„ fumans me soient offerts. Je suis affa-
„ mé de chair humaine ; songez à me ras-
„ sasier, ou craignez mon courroux.”

„ Mortels , engendrés dans la colere !
„ (dit le Dieu des Chrétiens) prosternez
„ vos fronts dans la poussiere ; immo-
„ lez votre raison ; sacrifiez - moi vos pen-
„ chans les plus doux ; fuyez les plaisirs
„ de la vie ; détachez - vous de vous-mê-
„ mes & des objets que la nature vous
„ rend chers ; haïssez un monde pervers ,
„ je suis jaloux de votre cœur ; rendez-
„ vous misérables , que l'amertume & la
„ tristesse empoisonnent vos jours ; je ne
„ vous ai donné l'être que pour me répaî-
„ tre de vos douleurs ; ce monde n'est
„ qu'un passage où je prétens vous éprou-
„ ver ; souffrez , priez , gémissiez , affli-
„ gez - vous dans cette vallée de larmes ;
„ j'aime à voir couler vos pleurs ; j'en-
„ tends avec plaisir les accens plaintifs de
„ vos gémissemens ; vos hurlemens suspen-

„ dront peut-être mon tonnerre. Quel
 „ bonheur pour vous de me connoître !
 „ sachez que je réserve des tourmens éter-
 „ nels à quiconque ignorera mes volontés
 „ énigmatiques ; la raison m'est en hor-
 „ reur, je vous en défends l'usage, vivez
 „ dans les allarmes ; nourrissez-vous de
 „ frayeurs, méditez mes jugemens ; le
 „ tems ne mettra point de bornes à ma
 „ vengeance aussi cruelle que durable.”

Tel fut à-peu-près le langage que toutes les superstitions firent tenir aux Dieux ; elles eurent pour maxime invariable d'étourdir le jugement des hommes, de les accabler par la crainte & de les empêcher de raisonner. Quand l'homme est bien troublé, on n'a plus besoin de preuves pour lui persuader de croire ou d'agir comme on voudra.

Quoi qu'il en soit, ceux qui inventerent des Dieux & des cultes pour les nations, ne firent d'abord que personnifier la nature & ses fonctions & la cacher sous le voile du mystère & de l'allégorie. Ce ne fut pas assez de la peindre à l'aide de la poésie, il fallut encore parler aux sens du peuple, & lui montrer des objets matériels qui fixassent ses regards & qui lui représentassent les Puissances invisibles qu'on lui disoit
 d'ado-

d'adorer. Les Dieux prirent donc des formes, & l'emblème ou figure qu'une nation convint d'honorer fut son Dieu: de-là toutes les figures bizarres que nous voyons devenir les objets des différens cultes des peuples; nous y retrouvons néanmoins toujours la nature ou ses diverses opérations; le tems, les saisons, les révolutions périodiques des astres, la terre, la fertilité, la génération, &c. Voilà les élémens primitifs dont on forma ces Dieux qui furent & qui seront toujours redoutables pour le genre humain, obstiné à donner de la vie, de l'intelligence, des projets à tout ce qui fait de l'impression sur lui ou à toutes les causes qu'il ne peut concevoir.

Ainsi les hommes assignerent toujours des qualités humaines aux forces, aux Agens secrets dont ils ignorent la façon d'agir; il n'est donc point difficile de deviner pourquoi ceux qui leur annoncerent des Dieux les représenterent le plus communément sous une forme humaine. C'est ainsi que la matière Ethérée, changée en *Jupiter*, fut représentée sous la forme d'un monarque armé de la foudre & porté par l'aigle qui plane au haut des airs. C'est ainsi que le tems, déguisé en *Saturne*, prit la forme d'un vieillard inexorable, dont la

D

faux n'épargne rien ; c'est ainsi que la génération , métamorphosée en *Vénus* , devint une femme aimable , ornée de tous les attributs de la beauté &c.

Mais le vulgaire ne sçut jamais , ou du moins oublia bientôt l'objet qu'on lui représentoit sous ces emblèmes ou images ; il crut que la Divinité même , ou quelque vertu secrète émanée d'elle , résidoit dans la matiere grossiere ou dans la figure qu'on lui montrait ; il adora toujours le bois , la pierre , le marbre , l'airain ; ses vœux s'adresserent à ces figures emblématiques , sans que son esprit remontât jusqu'aux objets que ces figures représentoient. Ainsi naquit *l'idolâtrie*. Le plus grand nombre des hommes fut & sera toujours idolâtre. Si quelques penseurs plus exercés ne virent dans les figures qu'on leur montrait que les emblèmes des Dieux , le peuple y vit les Dieux mêmes ; si dans des Religions plus raffinées quelques spéculateurs sont parvenus à spiritualiser la Divinité , le peuple la vit toujours , la respecta & l'adora dans les signes ou symboles sous lesquels on la lui présenta ; parmi nous les hommes qui se donnent pour les plus grands ennemis de l'idolâtrie adorent de cœur & d'esprit le pain sacré sous le symbole duquel le Dieu de l'univers est lui-même caché.

Ceux qui auroient pu détromper le vulgaire, en lui rappelant que les symboles & les formes qu'il voyoit n'étoient point des Dieux, n'avoient aucune vertu, mais n'étoient destinés qu'à représenter d'une façon sensible des causes invisibles, des agens naturels, ou l'oublierent eux-mêmes ou se garderent bien de lui découvrir la vérité; ils furent toujours intéressés à le tromper, à redoubler ses erreurs, à lui persuader qu'ils étoient les possesseurs, les ministres & les interpretes, non d'une statue inanimée ou d'une forme de convention, mais de la Divinité même, d'un être puissant & redoutable, d'une force qui devoit en imposer. L'intérêt des Ministres des Dieux est toujours de redoubler l'aveuglement & la surprise des hommes, afin de se rendre plus importans à leurs yeux. (g).

Les vues bornées du vulgaire ne lui permettant gueres d'embrasser un grand ensemble, il ne put se figurer dans l'origine qu'un

(g) C'est sans doute à cette politique qu'est due la fureur avec laquelle les Prêtres de l'Eglise Romaine réprimerent dans les commencemens ceux qui osèrent examiner le dogme de la *présence réelle* de la Divinité dans le pain consacré ou dans l'*Eucharistie*. L'intérêt du sacerdoce le décidera toujours pour l'opinion la plus favorable à ses intérêts. Dans les pays où l'*Eucharistie* n'est qu'un Emblème l'Eglise a bien moins de pouvoir que dans ceux où ce pain est Dieu lui-même.

seul Dieu eût le pouvoir de gouverner toutes choses ; pour entrer dans ses idées, on fut obligé de multiplier les Dieux & leurs emblèmes ou figures ; l'air : la terre, les mers, le feu, les astres, les tems, les saisons furent divinifiés, personnifiés, représentés : la paix & la guerre, la santé & la maladie, l'ivresse, la volupté, ainsi que les remors & la tristesse dépendirent de Divinités particulières, ou furent regardés comme des effets naturels ; enfin chaque ville, chaque famille, chaque homme eurent des Dieux particuliers, des *Lares*, des *Pénates*, des Anges tutélaires, des Patrons, des Saints.

Cependant quelques Législateurs ordonnèrent de n'adorer qu'un seul Dieu, & même de peur que les peuples n'adorassent son image en sa place, ils défendirent de le représenter sous aucun symbole ou figure. Quelques-uns d'entre eux eurent des peines infinies à forcer leurs sectateurs de n'adresser leurs hommages qu'à un être métaphysique & caché, qui n'en fut que plus propre à faire inutilement travailler leurs cerveaux. Ce ne fut qu'avec des peines infinies & par des massacres réitérés, que le chef des Hébreux détourna son peuple du culte des Dieux d'Egypte ; les anna-

les sacrées de ce peuple matériel & grossier nous le montrent toujours disposé à retomber dans l'idolâtrie. Néanmoins la raison humaine ne gagna rien à n'avoir qu'un Dieu unique & dépourvu de figure; cet être vague n'en fut que plus propre à mettre l'esprit des hommes à la torture: les adorateurs de ce phantôme invisible s'en formerent des idées bizarres, discordantes, sujettes à des disputes éternelles; les peuples ne virent jamais en lui qu'un Souverain jaloux, orgueilleux, animé des mêmes passions que les Tyrans de la terre. Ceux qui n'admirent qu'un seul Dieu, tirèrent de son unité même une conséquence très-dangereuse; ils voulurent qu'il régnât tout seul, ils combattirent pour étendre son empire, & persuadés que leur Dieu étoit le seul Roi légitime, ils regarderent les autres Dieux comme des usurpateurs, & traitèrent leurs adorateurs en rebelles que l'on devoit exterminer. Les Polythéistes furent bien plus accommodans; ils pensèrent que chaque Dieu avoit son district, & que sans l'offenser on pouvoit tolérer & même admettre d'autres Dieux ses égaux. Le dogme de l'unité de Dieu fit de cet être un Souverain ombrageux, ennemi naturel

de tous ceux qui vouloient partager son trône avec lui. Le Polythéisme au contraire supposa que les Dieux des nations formoient une *Aristocratie* ou République de souverains, qui, sans nuire à leur bonne intelligence, partageoient entre eux le gouvernement du monde, sans qu'aucun d'eux prétendît empiéter sur le département de son voisin. Lorsque les partisans de ces Dieux différens se firent la guerre, cette guerre fut politique & jamais religieuse; le Dieu de la nation subjuguée recevoit la loi de celui de la nation victorieuse, & souvent recevoit les hommages du peuple vainqueur. Les Polythéistes furent communément moins zélés & plus tolérans que les adorateurs d'un seul Dieu. Le zèle n'est jamais autre chose dans l'homme que la passion de seconder l'ambition & l'orgueil d'un Dieu qui veut régner sans partage; l'intolérance, la haine & la persécution sont des suites bien plus nécessaires dans un système religieux qui n'admet qu'un seul Dieu, que dans celui qui en admet plusieurs. (b).

(b) Les Mages, les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans, en un mot tous les *Unitaires* furent toujours haineux, intolérans, animés du desir de faire des Profélytes. Ce fut en conséquence de sa Religion que Cambyse détruisit les temples d'Egypte & tua le bœuf Apis; l'ivresse alors avoit ranimé son zèle. Les Romains, qui étoient Po-

Soit que la Religion n'eût pour objet qu'un seul Dieu, soit qu'elle en admît plusieurs, ce Dieu ou ces Dieux furent toujours traités en Rois. Le respect qu'on eut pour ces Princes invisibles ou pour les emblèmes ou figures qui les représentoient, fit qu'on les séquestra de la société; on bâtit à ces Souverains cachés des Palais que l'on appella des *Temples*; on les y plaça sur des Trônes, dans des appartemens secrets, dont le vulgaire n'osa point approcher, & que l'on nomma *Sanctuaires*; on leur dressa des tables ou des *Autels*; on leur forma des cours composées de Ministres, d'Officiers & de Serviteurs, que l'on nomma des *Prêtres*; enfin l'on ne cessa de combler de présens ces Souverains, ainsi que ceux qui leur furent attachés & que l'on crut honorés de leur confiance.

Par une suite des idées terribles que l'on avoit données sur la Divinité, & pour nourrir dans les cœurs des peuples la crainte, le respect, la soumission, l'igno-

lythéistes, sacrifioient aux Dieux des pays où ils passoient ou qu'ils avoient subjugués; ils se feroient fait un scrupule de les insulter; il n'y eut que dans les tems où l'avarice l'emporta sur la superstition, que quelques-uns d'entre eux se permirent de piller des temples.

rance & la crédulité , on plaça communément les Dieux ou leurs images dans des endroits capables d'exciter & d'entretenir ces dispositions dans les ames. Ce fut dans de sombres cavernes , dans le fond des forêts , dans des lieux redoutables par leur obscurité que l'on conduisit les mortels pour adorer les Dieux & pour recevoir leurs oracles. La superstition , dont l'inquiétude , la terreur & la mélancolie sont les vrais alimens , doit éviter le grand jour ; les Dieux ne doivent point se familiariser avec les hommes ; ils ne doivent leur parler qu'obscurément & dans des lieux qui les disposent à trembler ; ce n'est que dans les ténèbres qu'il faut adorer des êtres que l'on ne peut concevoir & dont il n'est point permis d'approfondir ni l'essence ni les décrets (*i*).

(*i*) Nos Eglises Gothiques sont très-propres à nourrir la superstition. Un Auteur Italien a dit avec grande raison „ que l'horreur sainte qu'inspire une caverne sacrée , une „ obscurité religieuse , un jour peu distingué de la nuit , „ sont des choses très-propres à exciter le respect dans „ celui qui adore , & à augmenter la majesté *nébuleuse* „ de l'objet que l'on ne voit qu'à demi.” Les oracles se rendoient communément dans des lieux sombres & propres à exciter la terreur. *Voyez Agostino Mascardi discorsi morali part. I.*

Lucain a dit des habitans de Marseille :

*Numina sic metuunt : tantum terroribus addit
Quos timeant non nosse Deos.*

PHAPSAL. LIB. III.

Les hommes une fois parvenus à fixer sur la terre le séjour des objets de leurs craintes & de leurs espérances, voulurent recueillir les fruits de leurs démarches intéressées; possesseurs de la Divinité, c'est-à-dire de la Puissance à qui tout est soumis, ils se crurent à portée de se procurer toutes les choses qu'ils pouvoient desirer, d'écartier toutes celles qui leur nuisoient, de fixer leurs incertitudes & même de connoître l'avenir par le secours des Intelligences qui tenoient dans leurs mains les destinées des mortels. Les Courtisans & les Ministres des Dieux ne tarderent point à les contenter; on les consulta sur tout, on supposa que des hommes qui jouissoient de la présence & de la familiarité du Souverain caché, devoient être instruits de ses volontés, & que confidens de ses projets, ils ne pouvoient ignorer ses desseins pour l'avenir. Ainsi les Prêtres furent par-tout les interpretes des Dieux, ils annoncerent leurs oracles, ils prédirent l'avenir, & devenus participans de leur toute-puissance ils opérerent des merveilles dont l'esprit du vulgaire fut surpris & confondu. Les Nations prosternées reçurent en tremblant leurs arrêts; elles se soumirent sans murmure, elles adopterent sans examen les

voies qu'on leur prescrivit pour rendre le ciel propice ; des œuvres, que l'on crut surnaturelles parcequ'on ignora la façon dont elles étoient opérées, acheverent de convaincre de la légitimité des ordres qu'on annonçoit & passerent pour la sanction de la Divinité. C'est ainsi que l'on vit naître une foule d'arts mystérieux, fondés sur le commerce intime des Prêtres avec les Dieux, qui sont connus sous les noms d'*Astrologie*, de *Magie*, de *Théurgie*, d'*Enchantemens*, d'*Evocations*, de *Miracles*, de *Divination* ; ils furent exercés par tous les Prêtres du monde, & ces merveilles en imposèrent toujours à la crédulité des peuples ; leur ignorance, leurs craintes, l'amour du merveilleux & la curiosité les disposeront éternellement à écouter & admirer les imposteurs qui les trompent, & à trouver divin tout ce qu'ils ne pourront concevoir.

Le vulgaire, toujours rempli de l'idée que son Monarque céleste est un être redoutable, n'osa point s'en approcher, il craignit de le voir de ses propres yeux : semblable à un esclave qui craint de rencontrer les regards irrités d'un maître colère & capricieux, il chargea ses Ministres, qu'il supposa ses favoris, de le voir pour lui ; le Dieu, caché pour tout le mon-

de , ne se montra d'abord à ceux-ci que sur des montagnes embrasées , au milieu des éclairs & des tonnerres , dans des solitudes effrayantes , dans des forêts ténébreuses , dans des antres & des cavernes ; dans la suite il ne se fit voir qu'à ses Prêtres qui seuls purent entrer dans son sanctuaire ; ce fut de ces lieux , dont l'accès fut interdit aux profanes , que la Divinité prescrivit ses loix , annonça ses dogmes , régla les cérémonies de son culte , ordonna des rites , des expiations , des sacrifices , & sur-tout fixa le sort de ses Ministres chéris. Ce fut à grands coups de tonnerre que l'on inculqua aux hommes la manière de servir leur Dieu , & ce fut par le mystère qu'on les retint sous le joug.

Toutes les superstitions du monde se vantent d'avoir quelque Dieu pour fondateur ; toutes se fondent sur l'autorité divine , toutes interdisent l'usage de la raison lorsqu'il s'agit des preuves sur lesquelles elles s'appuient ; enfin toutes menacent des châtimens les plus terribles quiconque aura l'audace de douter des prétendues vérités qu'elles annoncent. En un mot les personnages qui ont prescrit des cultes se font par-tout arrogé le droit étrange de se forger des titres & de défendre aux hommes de les examiner. Pour peu que

la raison nous parle, nous ne verrons dans toutes les Religions que les ouvrages informes du fanatisme, de l'ambition, de l'avarice & de l'imposture de ceux qui se sont placés entre le genre humain & ses Dieux.

CHAPITRE IV.

Du Sacerdoce.

RIEN n'eût été plus avantageux pour les nations que les instructions de quelques citoyens honnêtes, qui ayant consacré leur tems à l'étude de la Nature, à méditer ses voies, à faire des expériences, à s'enrichir de sciences réelles & de connoissances utiles, les eussent ensuite communiquées avec franchise à ceux que leur travail empêchoit de s'occuper des mêmes objets. Si, au lieu de se repaître de chimères extravagantes & dangereuses, un certain nombre d'hommes se fût occupé de la morale, des rapports qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine, des devoirs qui en sont les suites, les Gouvernemens la

Morale, la Législation, la Physique se feroient perfectionnés, & la somme des maux du genre humain eût au moins diminué sur la terre. La Physique & une Morale fondée sur la nature sont les seuls objets dignes de l'attention des hommes ; l'une leur apprend à multiplier les biens dont ils jouissent, à repousser ou du moins à soulager les maux qui les affligent ou les menacent ; l'autre leur enseigne la vertu, & leur prouve qu'elle est le seul soutien des empires, des sociétés, des familles, & la source unique de la félicité publique & particulière. Mais quand les hommes furent une fois parvenus à se persuader qu'ils avoient un intérêt plus fort que celui de se rendre heureux dans leur existence actuelle ; quand ils ne regardèrent plus ce monde que comme un passage qui devoit les conduire à une autre existence bien plus importante que celle dont ils jouissent maintenant, quand des phantômes furent devenus les seuls objets de tous leurs soins, la réalité fut négligée, & l'on se fit un crime de détourner un instant les yeux de dessus les pompeuses chimères sur lesquelles on fondeoit ses espérances & ses craintes. Dès que les Dieux furent regardés comme arbitres du sort des mortels, ceux-ci s'imaginèrent avoir tout fait pour leur bonheur

en suivant les voies qu'on leur avoit indiquées comme propres à rendre ces Puissances favorables ou à détourner leur colère. Ainsi leurs Ministres devinrent les seuls instructeurs des peuples ; ils n'occupèrent leurs esprits que des êtres invisibles dont ils étoient les interpretes , ils ne leur donnerent que les connoissances obscures qu'eux-mêmes s'étoient formées , & les nations enivrées de superstition & de craintes , ne firent aucun pas vers la félicité. Lorsqu'elles se trouverent heureuses , on leur dit que leur bonheur étoit un bienfait du ciel , qu'il falloit l'en remercier. Furent-elles infortunées ? on leur dit que leurs maux étoient des châtimens visibles des Dieux , dont il falloit en tremblant adorer les jugemens ; lorsqu'elles voulurent écarter les obstacles qui s'opposoient à leur bien-être , on leur persuada que c'étoit résister aux volontés du Très-Haut ; des citoyens curieux voulurent-ils s'occuper de sciences utiles , on les traita de connoissances frivoles & méprisables , peu nécessaires à des mortels , qui ne doivent avoir que l'autre vie devant les yeux. Enfin des nations heureuses voulurent-elles étendre la sphere de leurs plaisirs ? on leur dit que tout ce qui pouvoit leur plaire exciteroit la fureur de leur Dieu , qui les con-

damnoit en ce monde aux larmes & aux soupirs.

C'est ainsi que la Religion, jalouse de tout ce qui pouvoit détourner l'attention des hommes, voulut les occuper seule; elle s'empara exclusivement de l'éducation; elle influa sur la législation; la politique lui fut subordonnée; la morale fut réglée par ses caprices; la paix des sociétés fut sans cesse troublée par les dissensions nécessaires qu'elle fit naître; la raison & l'expérience furent bannies à perpétuité; la vraie science reçut des entraves ou fut proscrire avec dédain, & les nations privées de lumières, d'énergie, d'activité, furent tenues dans l'ignorance & dans un engourdissement, dont elles ne se tirèrent que pour se battre & soutenir les futiles décisions de leurs guides religieux. En un mot la superstition, uniquement occupée de ses phantômes, ne présenta jamais aux hommes des objets faits pour les intéresser; ses instructions ne formerent que des esclaves ignorans, craintifs, inquiets, qui n'eurent de l'activité que pour se nuire, & qui furent prêts à fouler aux pieds les devoirs les plus saints toutes les fois qu'on leur fit entendre que le ciel le vouloit ainsi.

Tels font les fruits que les natians ont recueillis des instructions de leurs Docteurs sacrés ; ceux-ci toujours ennemis nés de la vérité , de la raison humaine , de la science , furent aveugles eux-mêmes , & prétendirent guider des hommes encore plus aveugles qu'eux , & qu'ils prirent à tâche d'aveugler de plus en plus. Si l'intérêt des hommes , la raison , le bon sens eussent été consultés , les arts se feroient perfectionnés , les travaux auroient été rendus plus faciles , & les nations actives eussent été à portée d'augmenter la somme de leur bien-être ; si l'on eût médité la politique , on auroit bientôt senti que le gouvernement pour être utile doit être juste , & que les sociétés ne peuvent être heureuses , si elles ne jouissent de la liberté , de la sûreté , de la paix ; si l'on eût consulté la raison , l'on eût trouvé que sans mœurs & sans vertu les nations ne peuvent subsister , & que la Religion , les gouvernemens & les loix feront toujours inutiles pour contenir les passions des hommes , quand l'éducation , l'habitude , l'opinion , la tyrannie religieuse & politique s'efforceront continuellement de les corrompre , d'égarer les esprits & d'enchaîner les corps.

C'est

C'est à ceux qui ont médité ces grands objets qu'il appartient d'instruire les peuples; eux seuls méritent le nom de Sages; & ce sont les Sages qui devroient être les seuls Prêtres des nations. Au lieu de former des superstitieux, des lâches, des fanatiques, leurs instructions formeroient des Citoyens généreux, industrieux, éclairés, raisonnables. Par là peu-à-peu l'éducation répandroit des lumières, des connoissances, des vertus solides; une jeunesse ainsi formée, formeroit à son tour une postérité vertueuse, éclairée, libre. Chaque Pere de famille transmettroit à ses enfans les principes, les sentimens, les vertus qu'il auroit acquis lui-même; il développeroit leur raison, il leur montreroit leurs intérêts les plus réels, il leur feroit de bonne heure contracter l'habitude de se rendre utiles, il leur feroit sentir le prix de l'honneur véritable, il leur inspireroit le desir de mériter la bienveillance de ceux dont l'estime & les secours leur seront un jour si nécessaires; il leur prouveroit qu'ils sont intéressés à servir la patrie, à s'attacher à la grande famille dont l'association les a faits membres, à se conformer à des loix qui ont pour but le bien de tous; en un mot il leur apprendroit à

E

chérir les noms sacrés de vertu & de Patrie.

Au milieu de citoyens imbus de ces maximes, un gouvernement équitable, à l'aide des récompenses & des peines, donneroit de nouvelles forces aux instructions domestiques & paternelles; ainsi la législation viendroit à l'appui de l'éducation; elle contribueroit à fortifier les préceptes de la morale; elle encourageroit les talens, elle rendroit la vertu nécessaire; & le Souverain, intéressé lui-même à faire le bien, feroit le Prêtre de la raison, le vrai guide de son peuple, le centre de tous les mouvemens de la sphere sociale.

Il n'en fut point ainsi chez des peuples que tout concourut à remplir de terreurs & de superstitions; ceux qui les instruisirent dans la Religion abbatirent leur courage; ils ne leur apprirent qu'à trembler devant leurs Dieux, à les apaiser par des présens, à les traiter comme des Rois dont la puissance étoit à craindre. Imbues de ces idées, les nations, après avoir formé des Cours à leurs Monarques célestes, se persuaderent, comme on a vu, que semblables aux Souverains de la terre, les Dieux du ciel montroient de la prédilection pour ceux qui les servoient & les approchoient de plus près: ainsi l'on s'imagina que les

Ministres & les Courtisans des Dieux, les Officiens de leurs palais, les personnes de leur cortège devoient être des hommes privilégiés, bien plus agréables à leurs yeux que le reste des mortels, & qui par leur crédit pouvoient tout obtenir de leurs maîtres.

Dans l'origine des sociétés les Législateurs en furent les premiers Prêtres ; ce furent donc eux qui leur apportèrent des Divinités, des Religions, des Mythologies, & toujours ils demeurèrent en possession d'annoncer & d'interpréter les volontés de leurs Dieux. Le sacerdoce appartint de droit à ces ambitieux bienfaiteurs ou rusés qui, après avoir mérité la confiance des peuples, s'emparèrent de leur instruction. Ils furent aidés dans leurs fonctions par des personnes éprouvées & choisies, sur lesquelles ils se reposèrent des détails du Ministère sacré, & qui partagerent avec eux les respects des nations. Ainsi les Prêtres formèrent entre eux un ordre *hiérarchique*, & participèrent à l'éclat de la Majesté Divine, en raison des offices plus ou moins distingués qu'ils exercèrent auprès de la personne des Dieux ; ils constituerent dans chaque Nation une classe distinguée, qui ne fut point confondue avec le vulgaire, dont la familiarité

eût diminué la vénération. Des hommes uniquement destinés à servir les Dieux furent regardés comme *Sacrés & Divins* ; ils ne furent point placés sur la même ligne que les autres, qui, dégradés à leurs propres yeux, se crurent des *profanes*. Les Prêtres uniquement occupés de leurs soins importans se renfermerent avec leurs Dieux dans leurs temples, ils vécurent dans la retraite, ils se rendirent inaccessibles au vulgaire, & leurs sanctuaires devinrent impénétrables : ce que l'on voit tous les jours perd bientôt le pouvoir d'en imposer. (k)

Anéanti devant son Dieu, objet constant de ses dédains, le peuple ne se jugea plus digne de présenter lui-même ses offrandes & ses hommages à ce Monarque redouté, qu'il voyoit renfermé avec ses Prêtres dans le fond d'un sanctuaire, il se crut obligé de recourir à l'intercession de

(k) Le Grand-Prêtre des Juifs n'entroit qu'une fois l'année dans le Saint des Saints. Il s'y présentoit tout seul, & non sans une crainte vraie ou simulée d'en mourir. Quelle doit être l'idée que le peuple d'Israël pouvoit avoir de son Dieu si redoutable pour le Pontife lui-même ! Chez les Payens il y avoit des temples qui ne s'ouvroient pareillement qu'une seule fois dans l'année. En matière de Religion les hommes furent toujours traités comme des enfans ; *tremblez devant mon Sanctuaire*, dit Jehovah. V. LÉVITIC. CH. 19. *Quiconque approchera du Tabernacle du Seigneur sera frappé de mort.* NOMBRES CHAP. XVIII vs. 31. *Votre Dieu est un feu dévorant.* V. DEUTERON. CHAP. V. vs. 24. &c.

ses favoris; ceux-ci furent seuls en droit de lui parler, de lui présenter les dons du vulgaire, de prier & de sacrifier pour lui, & d'expier ses fautes. Seuls dépositaires des loix qu'ils avoient reçues des Dieux-mêmes, ils furent seuls en droit de les interpréter. Ceux qui avoient le privilège exclusif de voir & d'entretenir la Divinité ou d'être inspirés par elle, étoient, sans doute, les seuls qui connussent ses véritables intentions & l'esprit de ses ordonnances. Des fonctions si nobles & si importantes firent partager aux Prêtres la vénération de l'Être invisible dont ils étoient les organes: médiateurs entre lui & les hommes, ils commanderent aux nations, leurs décrets ne rencontrèrent plus d'obstacles; qui eût en effet osé leur résister? Les Rois, soumis comme les derniers de leurs sujets à l'empire des Immortels, furent toujours forcés de plier sous le joug du sacerdoce; le choix d'un peuple superstitieux pourroit-il être douteux entre ses Maîtres célestes, ses guides sacrés & ses Souverains profanes dont la gloire est éclipcée par celle du Très-Haut? (1).

(1) *Nulla res efficacius multitudinem regit quam superstitio; alioqui impotens, seva, mutabilis, ubi vana religione capta est, melius vatibus quam ducibus paret.*

QUINT. CURT. LIB. IV. CAP. 10.

Les connoissances, les talens, la science donnent une supériorité nécessaire à ceux qui les possèdent. Ce fut souvent en apportant des découvertes utiles à des nations ignorantes & sauvages que les Législateurs méritèrent leur confiance, leur firent adopter leurs Dieux, leurs cultes & leurs loix, & parvinrent à les subjuguier. Lorsque les cultes furent une fois établis, & les Prêtres séquestrés du vulgaire, ceux-ci se bornèrent au soin des autels, & dégagés par la générosité des peuples de l'embarras de songer à leur propre subsistance, ils eurent le loisir de se livrer à la contemplation, ils méditèrent pour les autres, & découvrirent souvent des choses avantageuses à la société. Les uns étudièrent les vertus secrètes des plantes, les maladies du corps humain, les moyens de les guérir; d'autres observerent le cours des astres & prétendirent bientôt y lire les destinées des mortels; d'autres trouverent dans la nature des moyens d'étonner leurs concitoyens & d'en imposer à leur crédulité. Les Prêtres furent les premiers Médecins, les premiers Jurisconsultes, les premiers Législateurs, les premiers Juges, en un mot les premiers

Savans des sociétés naissantes (*m*) ; nous y voyons la Poësie, la Musique, la Médecine, l'Astrologie, la Magie, la Physique exercées par eux, & quelquefois même la Morale & la Philosophie; leur savoir les fit considérer de tout le monde. Le souverain se servit d'eux dans ses entreprises; le soldat les respecta au sein même du carnage. Chacun eut besoin de leurs secours; chacun trouva dans son Prêtre des ressources, & le crut un homme divin, parce qu'il ne connut pas les secrets de son art. Aussi le sacerdoce eut-il soin de ne point communiquer la science; en passant par ses mains les connoissances les plus simples contractèrent toujours un ton énigmatique & mystérieux qui en retarda visiblement les progrès; jamais les Prêtres ne consentirent à découvrir la vérité toute nue, elle fut toujours masquée par eux sous des allégories, exprimée par des hiéroglyphes, couverte des ombres du mystère, réservée à un petit nombre d'hommes éprouvés & défigurée pour les au-

(*m*) En Egypte les Prêtres étoient Juges; leur chef portoit au col un Saphire qu'on appelloit *Vérité*. *V. Ælian. var. Histor. Lib. XIV. Cap. 34.* Les Druides exerçoient les fonctions de Juges parmi les Celtes.

trés par l'alliage du mensonge & du merveilleux. (n).

Nous n'en ferons point étonnés quand nous réfléchirons que ce qui est simple, familier & connu, perd ses droits sur l'admiration des hommes, au lieu que le mystère irrite leur curiosité, le merveilleux fait travailler leur imagination & ils sont stupéfaits à la vue des choses qui surpassent leur entendement. Tout homme qui se dit possesseur d'un secret important, devient considérable aux yeux du vulgaire, acquiert de la supériorité, est regardé comme un être favorisé des cieux. C'est sur ces dispositions que furent toujours fondés les mystères ; les Prêtres par leur moyen se firent considérer, & ne communiquèrent leurs secrets qu'après s'être, par des

(n) L'allégorie consiste à énoncer une chose de manière à en faire entendre une autre. L'antiquité nous atteste que *l'allégorie* étoit une invention d'Egypte ainsi que les *hiéroglyphes* : les Prêtres, jaloux de leurs découvertes, les imaginèrent comme des moyens de les transmettre à leurs successeurs, sans les faire connoître au vulgaire. Tous les Prêtres furent toujours mystérieux ; parmi les Druides il étoit défendu de coucher leur doctrine sacrée par écrit, de peur qu'elle ne fût examinée. C'est par le même principe que les plus rusés des Prêtres Chrétiens ont voulu ôter des mains du peuple les livres sur lesquels leur croyance est fondée ; il est évident que rien n'est plus absurde que d'imaginer qu'un Dieu bon & sage, voulant faire connoître ses intentions aux hommes, puisse se servir d'allégories, c'est à dire, d'un langage inintelligible pour le plus grand nombre d'entre eux.

épreuves multipliées, assurés de la discrétion de ceux dont ils avoient irrité la curiosité. (o)

Comme les Dieux furent réputés les auteurs de tous les événemens qui arrivent dans ce monde, il fut naturel de consulter leurs ministres dans toutes les entreprises & de ne rien faire sans leur aveu; par-là les Prêtres devinrent les arbitres du sort des Etats, tantôt ils encouragerent les nations par des oracles favorables, tantôt ils les abbatirent par des prédictions & des présages sinistres. De-là cette foule d'Inspirés qui, sous les noms de *Devins*, de *Voyans*, de *Prophètes*, d'*Augures*, d'*Haruspices*, décidèrent de toutes les entreprises, rendirent souvent inutiles les projets les plus avantageux, furent toujours sûrs de commander à la stupidité des peuples & d'allumer dans leurs ames les passions les plus contraires aux intérêts de la société. (p)

(o) Strabon Liv. XVII. dit que Platon & Eudoxe, après un séjour de treize ans en Égypte, pendant lesquels ils ne cessèrent de faire leur cour aux Prêtres d'Héliopolis & de ramper devant eux, ne purent en rien obtenir que la découverte par laquelle on leur apprit que la vraie mesure de l'année étoit de six heures plus longue que celle qui étoit en usage chez les Grecs. Le ton mystérieux & fanatique de la Doctrine de Pythagore & de Platon est dû visiblement aux Prêtres Egyptiens, dont tous deux avoient pris des leçons.

(p) Euripide dit que *celui qui devine le mieux est le*

Les connoissances sublimes & variées des Prêtres les rendirent plus chers, plus précieux, plus respectables aux nations; les ressources continuelles qu'elles crurent trouver en eux, leur crédit auprès des Dieux, la supériorité nécessaire que l'expérience leur donna sur les autres citoyens, les fit regarder comme l'ordre le plus important de toute société. Le merveilleux vint encore à leur secours; plusieurs d'entre eux étudièrent la nature & mirent à profit ses phénomènes pour étonner, éblouir, intimider le vulgaire; celui-ci toujours ignorant, crut ces effets surnaturels, & son imagination prévenue vit sans cesse tout ce que ses Prêtres voulurent lui faire voir (q). De-là cette foule de prodiges,

meilleur Prophète. Les Prophètes des Hébreux étoient évidemment des Jongleurs, des Devins, des diseurs de bonne aventure, tels que ceux qu'on trouve dans tous les pays du monde, vivans de la simplicité des peuples.

(q) Tous les tours ou miracles, que la Bible attribue à Moïse & aux Sorciers de Pharaon, semblent prouver que les Prêtres d'Egypte possédoient un grand nombre de secrets de physique & de chymie que leur génie mystérieux a fait perdre depuis. Peut-être que Moïse, dont la face parut resplendissante aux Israélites, avoit connoissance du *phosphore* de Godefroy. Quels miracles les Prêtres du Paganisme n'auroient-ils pas pu opérer à l'aide de la poudre à canon, & du magnétisme; &c! Moïse avoit, sans doute, beau jeu avec les Israélites puisqu'il leur faisoit croire qu'une colonne de nuée les conduisoit, tandis que cette colonne n'étoit réellement qu'un brasier qu'il faisoit porter à la tête de l'armée, suivant l'usage des Orientaux.

de prestiges, de miracles que l'on regarda comme des signes indubitables de la volonté du ciel, qui s'expliquoit par le désordre ou la suspension que les Dieux à la voix de leurs Prêtres mettoient dans les loix de la nature. Ces merveilles prétendues assurèrent de plus en plus la puissance sacerdotale, confondirent la raison des peuples, & les disposerent à croire aveuglément tout ce qu'on voulut proposer à leur crédulité. En effet comment résister à des hommes auxquels la nature elle-même est forcée d'obéir? Comment douter de la vérité de leurs paroles, tandis que le ciel & la terre leur rendoient les plus éclatans témoignages? Comment refuser de soumettre sa raison à des personnages capables d'opérer des merveilles si propres à la confondre? C'est à force de prodiges que l'on peut venir à bout de dompter la raison; une œuvre surnaturelle, qui n'est jamais qu'un effet dont le peuple ne connoît point la vraie cause, sera toujours pour lui un argument plus fort que les raisonnemens les plus sensés; la raison ne parle souvent qu'à des hommes incapables de l'entendre & de suivre les preuves dont elle s'appuie; un miracle parle aux yeux des hommes les plus grossiers, & porte la conviction avec lui.

La plupart de ceux qui ont donné des Religions aux hommes ont donc prouvé leurs missions par des miracles ; mais toutes les Religions du monde datent des tems d'ignorance ; plus les peuples sont ignorans plus le merveilleux à de pouvoir sur eux, & plus on est en droit de récuser leur témoignage ; cependant dès que nous doutons de la vérité d'une Religion, on nous ferme la bouche en nous citant les merveilles que ses fondateurs ont opérées aux yeux d'une multitude, dont on reconnoît l'ignorance & la stupidité : on veut que des prestiges, dont une populace sans lumière fut témoin, servent encore de preuves à des hommes plus éclairés que la réflexion & l'expérience ont détrompés du merveilleux. Ce ne fut jamais que dans les tems de ténèbres que les Prêtres eurent le pouvoir de faire descendre du ciel les titres de leur grandeur, mais ces titres s'effacent, s'anéantissent, & peuvent difficilement se renouveler lorsque les nations sont parvenues à s'éclairer. Dans les sociétés instruites il ne se fait plus de miracles ; alors le facerdoce, faute de pouvoir en opérer de nouveaux, est réduit à faire usage des miracles anciens. (r)

(r) On voit par-là pourquoi les Prêtres ont toujours été ennemis de la science & des nouvelles découvertes. A

C H A P I T R E V.

*De la Théocratie ou du gouvernement
Sacerdotal.*

TELLES sont les armes avec lesquelles le facerdoce est parvenu à conquérir les nations, & à se placer sur le thrône de l'univers, à côté des Dieux devant

mesure que les hommes deviendront plus instruits, la puissance sacerdotale doit nécessairement diminuer; l'étude de la nature doit sur-tout déplaire aux Prêtres, elle est propre à renverser leurs systèmes métaphysiques, & à leur ôter à jamais le pouvoir de faire des miracles.

A l'égard de l'esprit mystérieux que l'on voit régner dans toutes les Religions tant anciennes que modernes, il est fondé, comme on a dit, sur ce que les hommes se font communément une haute idée de ce qu'ils ne comprennent pas; les choses qu'on leur cache font travailler leurs cerveaux. Synésius dit avec raison „ que le peuple méprise
„ toujours ce qui est facile à comprendre, & que par conséquent il faut que la Religion lui présente quelque chose de surprenant & de mystérieux pour frapper ses yeux
„ & pour exciter sa curiosité.” La Religion Romaine est bien plus populaire que la Religion Protestante, vu que la première est plus absurde & plus hérissée de Mystères, tandis que la seconde s'est rendue difficile sur quelques Dogmes insensés, quoiqu'elle en admette tant d'autres, aussi contraires au bon sens. Peut-être que l'obscurité, la bizarrerie, l'absurdité mystérieuse du Christianisme sont les causes de l'avidité avec laquelle il fut reçu. En matière de Religion la plus divine est la plus merveilleuse, la plus inconcevable est la meilleure.

lesquels il faisoit trembler les hommes. Les erreurs du genre humain se sont diversifiées ; des superstitions vieilles & tombées dans le mépris ont fait place à des folies nouvelles ; les Dieux eux-mêmes ont changé , mais quel que fût leur sort , les artifices , les ressources & le pouvoir de leurs Ministres furent toujours les mêmes ; les espérances & les craintes des peuples , leur ignorance & leur crédulité , leur passion pour le merveilleux rendirent les Prêtres en tout tems les maîtres & les guides des nations ; toujours ils commandèrent à leur imagination , ils enchaînerent leurs esprits , ils partagerent le pouvoir & la majesté des Dieux qui furent en régime.

Si , comme on a vu dans le chapitre précédent , les Législateurs des peuples en furent les premiers Prêtres ; par une suite nécessaire ils en devinrent souvent les premiers Souverains. Plus on s'enfoncera dans l'antiquité plus on y verra le sacerdoce & le pouvoir suprême exercés par les mêmes hommes. Rien en effet ne fut plus naturel que de se soumettre en tout & sans réserve à l'autorité de ces personnages respectables dont on avoit reçu tant de bienfaits , que l'on supposoit les favoris des Dieux , qui opéroient tant de merveilles , par le ministère desquels on recevoit les

volontés du ciel. Que de titres pour leur accorder la soumission la plus aveugle, la confiance la plus entière, la vénération la plus profonde! quel ascendant ne doivent pas donner à ceux qui les possèdent sur une multitude ignorante, la connoissance des secrets de la nature, le talent de la parole, l'art d'allumer l'imagination, le secret d'abattre l'ame & sur-tout le privilege de faire parler les Dieux! Rien ne peut, sans doute, égaler le pouvoir qu'une ame forte ou rusée, à l'aide de l'enthousiasme & des prodiges, sçait prendre sur des ames foibles, tremblantes, dénuées d'expérience & de la faculté de penser.

Ne soyons donc point surpris si nous trouvons presque par-tout des vestiges plus ou moins marqués du gouvernement sacerdotal; il dut être absolu & despotique parce que la volonté des Dieux doit être la règle des hommes & n'est point faite pour rencontrer des obstacles; il dut être illimité dans son pouvoir, parce que ce seroit un crime que d'oser faire un pacte ou des conventions avec un Dieu, que sa puissance suprême dispense de toute obligation, & qui ne peut s'affervir à aucuns devoirs. Les loix pénales durent être effrayantes, parce qu'il n'est point de plus grand crime que de défobéir à son Dieu

ou de se révolter contre lui ; ce gouvernement dut être violent & tyrannique parce que la terreur en fut la base ; il dut être insensé parce qu'il eut pour règle & pour modèle des êtres fantasques & déraisonnables, copiés d'après les plus méchants des hommes ; enfin l'impunité enhardissant sa licence, il dut tout se permettre & faire éclore les abus les plus crians.

Tant que le gouvernement sacerdotal n'eut point de concurrent, on lui donna le nom de *Théocratie* ou de gouvernement divin. Dieu fut censé gouverner par lui-même toutes les fois qu'il n'eut que ses Ministres pour représentans, des Prêtres pour Interpretes de ses volontés ; cependant à la longue des profanes ambitieux, respectant peu les droits du sacerdoce, font presque par-tout parvenus à lui ravir une portion de sa puissance divine. Ce fut, sans doute, l'abus que les représentans de la Divinité firent de leur pouvoir, ce furent l'indolence présomptueuse & les excès des Prêtres souverains, qui engagèrent les peuples & les soldats à consentir à ce partage de l'autorité souveraine. (s)

Le

(s) Les livres des Hébreux nous montrent un Législateur envoyé par un Dieu tout sacerdotal, uniquement occupé de ses Prêtres qui veut que son peuple choisi n'obéisse qu'à

Le facerdoce fit une faute irréparable pour avoir négligé de toujours réunir la force des armes à celle de l'opinion, ce qui auroit rendu son empire éternel.

Ainsi la tyrannie sacerdotale se détruisit elle-même en grande partie; des guerriers actifs, ambitieux, arracherent peu-à-peu le sceptre des mains trop foibles pour le soutenir, ou qui en avoient visiblement abusé; ils dépouillerent les Dieux & leurs Ministres d'un pouvoir trop étendu, ils laisserent à ceux-ci le soin de gouverner les esprits, & se chargerent eux-mêmes de l'administration politique; par-là il s'é-

des Prêtres. Ce ne fut qu'à la longue que les Hébreux, devenus guerriers, arracherent aux Prêtres leur pouvoir & forcerent le Dieu & son Prophète de leur donner un *Roi qui combattit à leur tête*. Le Dairi des Japonois fut longtems le Pontife & le Roi de ce pays; à la fin la puissance civile fut arrachée de ses mains par un Général ambitieux. La Théocratie subsista fort longtems chez les Mahométans, dont les *Califes*, ou successeurs de Mahomet, furent des despotes spirituels & temporels, jusqu'à ce que la puissance civile fut otée à des hommes trop indolens pour l'exercer. Dans l'Indostan la Caste des *Bramines* ou Prêtres de l'Indostan, se prétend supérieure à celle des *Rajas* ou Princes: il fut un tems où le sceptre étoit entre les mains de ces Prêtres. La Théocratie subsista longtems en Europe; le Pape au nom de son Dieu, dont il se dit le Vicaire, y exerça le pouvoir le plus absolu sur les Rois de sa secte. Son insolence & son avidité révolterent peu-à-peu les Souverains & dégoûterent quelques peuples de son joug; cependant l'on ne peut douter que les Gouvernemens Chrétiens ne soient encore par-tout honteusement soumis aux Prêtres.

F

tablit deux Législateurs & deux Puissances dans toutes les nations. Mais le sacerdoce conserva toujours le droit de parler au nom des Dieux & de faire chanceler les Rois mêmes sur leur trône ; sa puissance *spirituelle* , fondée sur l'opinion , fut toujours assez forte pour ébranler les Empires jusque dans leurs fondemens.

Les Prêtres néanmoins , peu contents du pouvoir qui leur étoit resté , cherchèrent toujours à remonter sur le trône dont une force profane les avoit chassés ; dans toutes les nations la puissance spirituelle fut la rivale & l'ennemie de la puissance temporelle : le prêtre n'oublia jamais que ses droits venoient du ciel ; jamais il ne fut véritablement soumis aux Souverains de la terre. Toutes les fois qu'il se sentit trop foible pour combattre l'autorité politique à visage découvert , il cabala sourdement contre elle , il regarda toujours les Rois profanes comme des usurpateurs , & il ne leur pardonna que lorsque ceux-ci se laisserent guider par lui , & lui permirent de régner sur eux-mêmes.

Les annales d'un grand nombre de peuples nous fournissent des exemples mémorables de l'ascendant que le sacerdoce sçut prendre sur les Rois. Diodore de Sicile nous apprend que les Prêtres de Méroë or-

donnoient à leur Monarque de se donner la mort, dès qu'il avoit eu le malheur de déplaire à la Divinité; le Souverain, sans répliquer, étoit obligé de se conformer à ce terrible arrêt. Nous voyons chez les Hébreux un conflit perpétuel entre les Rois d'un côté, & les Prêtres, les Inspirés, les Prophètes d'un autre; tout Prince qui ne fut point aveuglément dévoué aux Ministres du Très-Haut fut communément traversé dans toutes ses entreprises, & n'eut pour l'ordinaire qu'une fin tragique à espérer. Parmi les Chrétiens le sacerdoce donna dans tous les siècles des preuves fréquentes de son pouvoir; souvent les hommes de cet ordre ont jugé & déposé leurs Souverains. Aujourd'hui même encore dans les pays qui se flattent d'être les plus éclairés, le levain de la superstition est toujours assez fort pour embraser l'imagination des peuples fanatiques, disposés à vanger les outrages prétendus que la puissance souveraine ose faire à leur Dieu; ce Dieu fait cause commune avec ses Ministres; il est bien rare qu'il laisse impunies les injures qu'on leur fait ou le mépris de leurs ordres.

Tout favorisa le sacerdoce dans ses entreprises, ses prétentions, ses attentats;

les préjugés qui lui attachoient le vulgaire furent bien plus forts & plus enracinés que ceux qui les foumettoient à leurs souverains temporels. Il n'est gueres de contrées où l'intérêt des Prêtres n'ait fait couler à grands flots le sang des nations. Les peuples plongés dans l'ignorance eurent communément dans leurs guides spirituels une confiance opiniâtre, fatale à leur propre tranquillité. L'intérêt du Prêtre fut toujours l'intérêt de son Dieu, les droits du Prêtre furent les droits de ce Dieu, ses prétentions furent fondées sur l'autorité divine, ses opinions passerent en tout tems pour des oracles du ciel, ses crimes mêmes furent sacrés & les loix civiles n'eurent point le droit de les punir. Ainsi le ciel & la terre s'armerent de concert lorsqu'il fut question des intérêts du sacerdoce; les Rois eux-mêmes n'y touchèrent point impunément, ils furent obligés de se soumettre comme les autres à ses décisions; ils s'exposèrent à une perte certaine dès qu'ils voulurent y résister. Quels droits plus incontestables que ceux que la Divinité a formellement donnés? quelle force peut résister à l'épée du Seigneur?

Toutes les fois que des Souverains essayèrent de limiter le pouvoir de ces hommes indomptés, mépriserent leurs opinions

futiles, voulurent arrêter leurs excès & dompter leur opiniâtreté, en un mot crurent devoir les empêcher d'abuser de leur puissance, aussitôt mille clameurs s'élevèrent de toutes parts. La majesté de l'être suprême se trouvoit outragée, le culte étoit en danger, les fondemens du temple étoient ébranlés, les nations étoient menacées des plus affreux défastres. Les noms d'*impies*, de *sacrileges*, d'ennemis du ciel, d'usurpateurs, de tyrans, furent prodigués aux Monarques qui n'eurent point pour l'*Ordre sacré* la déférence qu'il exigeoit. *Vous allez tous périr! le ciel est irrité! les Dieux sont attaqués! le temple est profané! la puissance civile met la main à l'encensoir!* tels sont les cris de guerre du facerdoce; à ces mots effrayans, dans les tems d'ignorance & de vertige, le fanatique aiguïsa ses couteaux, les peuples se souleverent, ils suivirent sous leurs guides spirituels l'étendart de la révolte, & mille bras se présentèrent pour servir contre le trône la vengeance des ministres des autels. Le ciel fut toujours prêt à prendre parti pour ses ferviteurs irrités; tout Prince qui leur résista se révolta contre Dieu même, il devint dès lors indigne de vivre ou de régner.

Ne soyons point surpris de ces maximes si nuisibles au repos des États, ni des excès qui en furent les conséquences nécessaires; dès que les Dieux sont les maîtres des Rois ainsi que des sujets; dès que rien n'est plus important que leur culte; dès que la Religion est supposée d'institution divine; dès que les Prêtres sont les seuls dépositaires des volontés du Très-Haut, la puissance temporelle doit être en tout subordonnée à la puissance spirituelle; tout Prince qui lui résisteroit feroit un rebelle insensé, qui méconnoîtroit la source de sa propre autorité. Si le pouvoir des Rois n'est, comme tant de Souverains ont follement prétendu, qu'une émanation de celui du Très-Haut, si c'est à Dieu seul qu'ils reconnoissent devoir leur autorité, & si d'un autre côté les Prêtres sont les uniques interpretes des volontés de ce Dieu, il n'est point douteux que d'après ces principes un Monarque est déchu de son pouvoir dès que le ciel déclare sa volonté par la bouche de ses Ministres; si sur leurs ordres il refusoit de déposer le sceptre & la couronne, il ne seroit plus qu'un usurpateur; si c'est Dieu qui fait les Rois, Dieu doit avoir en tout tems le droit de les défaire.

D'où l'on voit que les Souverains en prétendant n'être redevables de leur pouvoir qu'à Dieu seul, & n'être comptables qu'à lui de leurs actions, se font mis dans une dépendance réelle du caprice des Prêtres, toujours seuls en droit de faire parler la Divinité ; mais lorsque celle-ci se fera une fois expliquée, lorsqu'elle aura rejeté ou proscrit le Souverain qui lui déplait, quel parti prendront les peuples ? Combattront-ils contre Dieu même ? S'exposeront-ils à sa colere éternelle ? Non, sans doute ; *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Les Rois ne font à craindre qu'en ce monde, la vengeance divine s'étend au delà même du trépas. D'après ces notions les peuples ne peuvent donc hésiter à se déclarer pour leurs Prêtres, & chaque fanatique religieux doit se persuader qu'il fait une action méritoire en détruisant le Prince que ses Prêtres lui désignent comme un rebelle, un tyran, un être proscrit par son Dieu même. Dans un pays superstitieux le sort des Rois doit être perpétuellement dans les mains du facerdoce ; si les peuples étoient conséquens, les Théologiens seroient toujours les seuls arbitres des Empires & de ceux qui les gouvernent ; ceux qui parlent au nom des Dieux

sont faits pour être les vrais maîtres des Nations & pour n'en point reconnoître ici-bas. (t).

En effet le pouvoir sacerdotal est partout établi sur les fondemens les plus solides ; il a pour lui les craintes & les espérances des hommes ; l'éducation, l'habitude, l'ignorance & la foiblesse viennent continuellement à son secours & affermissent son empire. Cébes nous représente l'imposture comme assise à l'entrée de la porte qui conduit à la vie, & faisant boire à tous ceux qui s'y présentent la coupe de l'erreur. Cette coupe c'est la superstition ; ses Ministres s'emparent des premières années de la jeunesse, l'éducation des citoyens est par-tout confiée aux interprètes des Dieux ; elle n'a pour objet que de les infecter de la contagion sacrée, de les prémunir contre les remèdes afin de

(t) Les Prêtres dans les nations modernes ne portent point les armes ; le Papisme (c'est-à-dire la secte la plus sacerdotale & la plus sanguinaire du Christianisme) a pour maxime que l'Eglise *abhorre le sang* ; il est vrai que les Prêtres ne le répandent gueres par eux-mêmes ; ils ont communément à leurs ordres des Princes & des Magistrats qui les dispensent de cette peine ; ceux-ci se trouvent trop heureux d'être les vils exécuteurs de leurs vengeances divines. Les Druides, chez les Gaulois & les Germains, exécutoient les criminels & les immoloient aux Dieux. Les Prêtres du Paganisme & du Judaïsme étoient de vrais bouchers, que leurs sacrifices dégoûtans devoient familiariser avec la cruauté.

les mettre pour la vie sous la dépendance de leurs Charlatans spirituels. Ainsi dès l'enfance l'homme s'accoutume à ne rien voir de si grand que son Prêtre ; les premiers soins des instituteurs de la jeunesse se bornent à lui inspirer un attachement fervile pour des chimères utiles au sacerdoce, une soumission profonde à ses ordres, une confiance aveugle dans ses décisions, un respect insensé pour ses Mystères, une aversion très-forte pour la raison. Ces Instituteurs sentent que c'est dans un âge tendre & dépourvu d'expérience qu'il faut semer les idées sur lesquelles l'importance du sacerdoce doit un jour se fonder. C'est ainsi que dans tous les pays les Prêtres se forment une pépinière d'esclaves, qui dans l'âge mûr seront prêts à embrasser leur cause, à seconder leurs passions & à produire les révolutions qu'ils se croiront intéressés à exciter. Par l'effet d'une politique insensée l'éducation n'est que l'art de faire des superstitieux, des fanatiques & de mauvais citoyens. (v)

(v) Nos deux Universités d'*Oxford* & de *Cambridge* jouissent, comme on sçait, de revenus immenses, qui vont, dit-on, à près de 200000 livres sterlings ; cependant personne n'ignore que ces deux Ecoles sont dans des principes très-opposés aux intérêts de notre nation & sont des pépinières de *Jacobites*, ou d'Esclaves.

La vénération des peuples pour les Ministres de la Divinité ne fut jamais stérile; ils ne tarderent point à combler de présents, de donations & de récompenses les favoris du ciel, aux instructions, aux intercessions & aux importans services desquels ils s'imaginèrent qu'étoit dûe la prospérité des Etats. Il ne faut donc point s'étonner des richesses qu'en tous lieux la superstition généreuse des Monarques & de leurs sujets accumula de siècles en siècles sur les Prêtres, dont les sacrifices, les prières, les méditations, que dis-je! dont l'inaction & l'oisiveté furent regardés comme les causes de la faveur du Très-Haut. On crut enrichir Dieu lui-même en comblant ses amis, & ses serviteurs, d'honneurs, de pouvoir, de bienfaits, & en les faisant nâger dans l'abondance. On ne vit rien de plus légitime que de les faire vivre dans une splendeur qui répondît à la dignité du maître qu'ils servoient. (w).

(w) La plupart des Monasteres que l'on trouve en Europe, ainsi que ceux qui subsistoient dans notre Isle avant la Réformation, ont été fondés dans des siècles d'ignorance & de superstition par des scélérats puissans, qui après avoir vécu comme des Tyrans & des bêtes féroces, croyoient racheter leurs péchés en dotant richement des Prêtres fainéans. Parmi nous, Offa, Prince Saxon très-méchant, s'est sur-tout distingué par les riches Donations qu'il a faites à l'Eglise. L'Empereur Constantin, qui fut un scélérat, fut le plus grand bienfaiteur du Clergé Chrétien; en récompense le Clergé le montre comme un Saint.

L'oïfiveté tranquille, abondante & honorée dont les bienfaits des Rois & des peuples firent jouir le facerdoce, lui procura le loisir de méditer; une vie dégagée de soins & de travaux dut être favorable à la rêverie: la Divinité fut, fans doute, le principal objet de celle des Prêtres qui lui devoient leur existence, la considération, les richesses dont ils jouissoient. Il fallut s'en occuper, afin de prescrire aux peuples ce qu'ils devoient faire & penser; mais comment s'accorder sur les choses qui regardent un objet si vague que la Religion & que tous les hommes font forcés de voir si diversément? Il n'y eut donc aucune harmonie entre les systêmes que firent éclore les contemplations sacerdotales; ils furent sujets à des contestations éternelles; on ne put jamais convenir de rien, & la force seule fut capable de terminer les querelles. Les Ministres de la superstition raisonnaient & disputèrent toujours entre eux sur le Dieu qu'ils annonçoient aux mortels, sur ses attributs, sur la façon d'entendre ses oracles, sur le culte qui lui plaisoit le plus, sur sa façon d'agir, &c; ces objets prirent dans les esprits des modifications peu uniformes; les Prêtres, uniquement d'accord sur la nécessité de proscrire la raison, ne purent convenir

d'aucun autre point, & leurs vaines hypothèses ne présenterent en tout tems qu'une mer de conjectures & d'incertitudes, dans laquelle l'esprit humain fut forcé de se perdre. La vanité, l'intérêt, l'entêtement sont les vraies sources des sectes, des hérésies & des divisions entre les Prêtres. Les brigands se battent communément quand il s'agit de partager le butin.

Ces inconvéniens eussent été peu fâcheux si les querelles du sacerdoce, réservées aux hommes de cet ordre, n'eussent point intéressé le repos des nations; mais rien de ce qui regarde le ciel ne doit être indifférent aux mortels; ainsi les Souverains & les sujets se crurent indispensablement obligés de prendre part aux disputes de leurs guides spirituels; ils se feroient fait un crime de rester les spectateurs indifférens de leurs combats; ils crurent qu'il s'agissoit de leur propre bonheur, tandis qu'il ne s'agissoit que de l'ambition des Prêtres, de leur vanité puérile, & de leurs offrandes. On supposa follement que le bien-être des Etats devoit nécessairement dépendre de leurs opinions. Des mots inintelligibles pour ceux-mêmes qui les avoient inventés, des explications arbitraires, des céré-

monies ridicules , suffirent en tout tems pour faire naître le trouble ; le sang des citoyens coula pour cimenter les systêmes bizarres de quelques fourbes ignorans qui jamais ne purent partager paisiblement entre eux les dépouilles des nations. Des Souverains dévots se crurent intéressés à faire valoir les opinions de leurs Prêtres & à se conformer à leurs vues , se prêterent lâchement aux passions , à l'orgueil & aux vengeances des plus indociles & des plus inutiles de leurs sujets ; ils leur immolerent de gaieté de cœur des hécatombes humaines ; ils devinrent les protecteurs de leurs folies , les champions de leurs querelles , les ministres de leurs passions , les persécuteurs , les bourreaux d'un grand nombre de citoyens utiles , vertueux & tranquiles , dont tout le crime consistoit à refuser de se soumettre aux décisions hautaines , aux cérémonies capricieuses , aux opinions étranges qu'un sacerdoce arrogant vouloit leur imposer. L'humanité est révoltée à la vue des vexations , des proscriptions & des massacres que l'ambition , l'orgueil & l'opiniâtreté des Prêtres a produits dans ce monde ; la raison est interdite & consternée en parcourant les annales de ces hommes révéérés qui , couverts de l'Egide de la Divinité ,

ont depuis des milliers d'années inquiété, persécuté, exterminé les malheureux habitans de la terre, & qui furent constamment les fléaux des Souverains & des sujets.

De siècle en siècle on vit sortir du sein de l'Ordre sacerdotal des spéculateurs extravagans, qui prétendirent avoir fait de nouvelles découvertes sur la Divinité & ses voyes; ils ne firent que diversifier les erreurs & les rêveries du genre humain, & les Nations payerent de leur sang les systèmes inconcevables qu'ils leur annonçoient comme les objets les plus intéressans pour elles. Les peuples ne furent jamais que des instrumens aveugles & vils de leurs Prêtres, qui les enivrèrent de leurs propres passions, de leurs délires ou de leurs impostures; ils se crurent trop heureux de périr pour une si belle cause; ils ne s'apperçurent jamais que ce qu'on leur donnoit pour des oracles de Dieu n'étoit véritablement que les folies de quelques mauvais citoyens, enthousiastes, opiniâtres, ambitieux & fourbes.

De toutes les voyes que le sacerdoce a suivies pour retenir les peuples sous le joug, il n'en fut point de plus efficace que l'ignorance, le mépris de la raison & cet abrutissement honteux où toujours il s'es-

força de les plonger & de les retenir. Si les Ministres des Dieux furent jamais d'accord sur quelque chose, ce fut dans le projet d'aveugler ceux qu'ils voulurent guider. Le premier de leurs principes fut toujours de décrier la raison, d'en interdire l'usage, de la soumettre à leur propre autorité. Il faut au facerdoce des esclaves qui ne voyent que par ses yeux. Si en cela il consulta ses propres intérêts, il fit au genre humain une playe profonde & incurable; celui-ci ayant une fois appris à se défier de la seule lumière que la nature lui ait donnée pour distinguer le vrai du faux, le bien du mal, l'utile de ce qui est nuisible, ne connut plus d'autre règle que l'intérêt de ses Prêtres, & se porta au crime avec ardeur toutes les fois qu'ils l'ordonnerent.

Cessons donc d'être surpris des obstacles que le facerdoce mit en tout tems aux progrès des connoissances humaines, de la haine invétérée qu'il voua à la Philosophie, & des persécutions qu'il suscita dans tous les siècles contre ceux qui voulurent instruire, éclairer, détromper leurs concitoyens, les arracher à la superstition pour les ramener à la raison. Les vrais amis du genre humain trouverent toujours dans les Prêtres des ennemis implacables, qui à force de clameurs ou de violences é-

toufferent les plaintes de la sagesse & de la liberté outragées. Leur amitié n'est réservée que pour les complices de leurs sinistres projets, ou pour des âmes abjectes qui auront pour leurs ordres une obéissance respectueuse, faite pour tenir lieu de talens & de vertus. (x). Tout homme qui pense, ou qui fait penser les autres, est l'ennemi naturel de tous ceux dont le pouvoir n'est fondé que sur l'absence totale de la réflexion. Les siècles les plus avantageux au sacerdoce furent ceux où les nations abruties & barbares ne virent que par les yeux de leurs Prêtres; ces tems heureux furent pour eux des siècles d'or; ce fut dans ces tems de ténèbres & de superstition que l'on vit des Pontifes hautains fouler aux pieds les têtes des Monarques avilis, leur ordonner insolument de descendre du Trône, soulever les

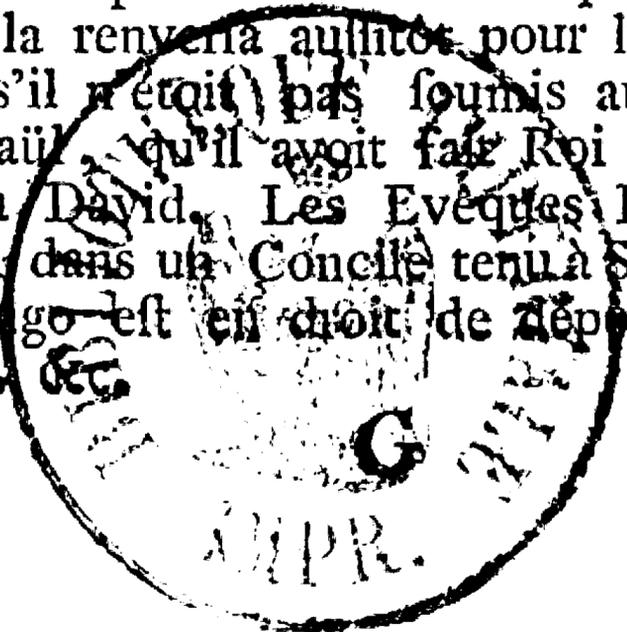
peu-

(x) Socrate mourut la victime des Prêtres; Aristote fut obligé de se condamner à un exil volontaire parce qu'Eurymédon Prêtre de Cérès l'accusa d'impiété. Descartes fut forcé de s'expatrier &c. Mahomet se vantoit d'être le *Prophète sans lettres*. Omar son successeur fit brûler la Bibliothèque d'Alexandrie. S. Grégoire Pape détruisit autant qu'il put tous les ouvrages des anciens. De tout tems la superstition & la politique ont déclaré une guerre éternelle à tous les auteurs & aux livres qui pouvoient éclairer les hommes. S. Paul nous met en garde contre la science qui, selon lui, n'est propre *qu'à enfler*, c'est-à-dire, à donner du ressort aux esprits.

peuples contre les Princes assez hardis pour leur défobéir, enfin attirer dans leurs trésors les richesses & la substance des peuples, réduits à l'indigence pour enrichir les favoris de leur Dieu. (y)

L'abus fut toujours le pouvoir, & la licence est la compagne fidele de l'impunité; le Prêtre, regardé par tout comme l'organe du ciel, ne fut jamais celui de la raison; l'orgueil, l'avarice, la vengeance, la fourberie dictèrent continuellement ses arrêts; quand le pouvoir sacerdotal fut une fois établi, la Divinité ne fut plus occupée que du soin d'étendre l'autorité de ses serviteurs, d'augmenter leur considération & leurs richesses, de menacer & de détruire tous ceux qui eurent la témérité de leur résister. Que dis-je! la bonté des Dieux s'occupa même de leurs plaisirs; en plusieurs pays la prostitution fut ordonnée en leur

(y) Alexandre III. Pape mit le pied sur la gorge de l'Empereur Frédéric Barberousse. Le même Pape fit fouetter le Roi d'Angleterre Henri II. Le Pape Célestin III. se fit mettre une couronne entre les pieds & la posa ainsi sur la tête de l'Empereur Henri VI. qui se tenoit à genoux devant lui; il la renvoya aussitôt pour lui apprendre ce qui lui arriveroit s'il n'étoit pas soumis au Saint Siege. Samuel déposa Saül, qu'il avoit fait Roi d'Israël, & donna sa couronne à David. Les Evêques François déposèrent Louis le Pieux dans un Concile tenu à Soissons. Le Grand-Prêtre de Congo est en droit de déposer le Souverain du Pays. &c. &c. &c.



nom ; les abominations les plus étranges furent couvertes du manteau de la Divinité ; les hommes ne raisonnent plus & se soumettent à tout dès qu'on leur impose le silence en son nom. (2).

En un mot si l'ambition des Rois dépouilla le sacerdoce des apparences de la souveraineté, il lui resta toujours un pouvoir assez grand pour en imposer aux Monarques eux-mêmes ; ceux-ci furent obligés de trembler devant des hommes assez puissans pour les précipiter du trône, pour armer les peuples contre eux, pour rendre leurs projets inutiles. Dans presque tous les pays de la terre les souverains pour régner eurent besoin de l'attache de la Religion ; les peuples ne virent communé-

(2) Chez les Babyloniens la Religion vouloit qu'une fois dans sa vie chaque femme allât se prostituer dans le temple d'Astarté. Les mystères des Payens n'ont été très-souvent que des scènes d'impudicités. Le Pontife de Calicut a le privilège de déflorer pour son Dieu la femme du Souverain. Chez les Nègres le serpent qu'ils adorent choisit parmi les filles du pays celles qu'il veut honorer de ses embrassemens. Par-tout où les Prêtres ont du pouvoir, leurs mœurs ne tardent pas à se corrompre. Chez les Juifs, les Prêtres enfans d'Héli *dormoient avec les femmes qui venoient invoquer le Seigneur à l'entrée du Tabernacle.* Les Prêtres Espagnols & Portugais vivent, comme on fait, dans la plus grande licence, sans que les maris jaloux osent trouver à redire aux débauches que ces guides spirituels commettent avec leurs femmes. Chez les Papistes la confession auriculaire fournit aux Prêtres mille moyens de corrompre les femmes.

ment dans leurs Princes temporels que des hommes profanes, peu faits pour leur commander, à moins que la Divinité n'eût par la voix de ses ministres annoncé qu'elle approuvoit leur choix; ceux-ci par des cérémonies donnerent leur sanction à la Royauté & rendirent les Rois plus respectables aux yeux des Nations. (aa)

Ces réflexions nous montrent la vraie source du pouvoir que l'Ordre sacerdotal fut toujours conserver, de l'aveu même des Souverains temporels. La force de l'opinion est plus grande que celle des Souverains les plus absolus: les Princes se croient obligés de plier le genou devant les Prêtres, de fermer les yeux sur leurs

(aa) La Cérémonie du sacre des Rois, regardée comme si nécessaire chez quelques Peuples, est une marque indubitable de leur dépendance du sacerdoce; elle annonce au peuple que la Divinité consent à son choix & le ratifie; cet usage, établi chez les Hébreux, subsiste encore parmi nous. Le Roi d'Ethiopie est obligé d'être agrégé au sacerdoce pour parvenir à la couronne. Le Sultan des Turcs reçoit du Muphti le droit de commander aux Musulmans; ce Prêtre lui ceint le cimenterre. Platon dit qu'en Egypte on choisissoit d'abord les Rois parmi les Prêtres; quand par la suite on faisoit choix d'un homme de guerre il étoit aussitôt agrégé à l'Ordre Sacerdotal. *V. Plutarch. de Iside & Osiride.* La même chose se pratiquoit en Perse; les Rois étoient initiés parmi les Mages. *V. Prideaux.* On assure que l'Empereur d'Allemagne a le droit de faire les fonctions de Diacre lorsqu'il assiste à la Messe célébrée par le Pape. Les Empereurs Romains prenoient le titre de Souverains Pontifes.

excès, de laisser leurs crimes impunis, & souvent même de leur donner un pouvoir fatal au reste de leurs Etats. En effet dès que les Ministres du ciel sont armés du pouvoir, ils ne tardent point à devenir les plus insupportables des Tyrans. Dans les contrées où régné la superstition le Prêtre est ombrageux & cruel ; son interet exige qu'il soit inhumain & impitoyable ; il s'arroge le droit de fouiller dans la pensée, parce que c'est là que son empire doit se fonder : ennemi de la liberté de penser il ne doit jamais la tolérer ; les discours les plus équivoques sont faits pour allarmer ses soupçons ; toujours en défiance il doit éteindre avec célérité le germe des lumieres qui pourroient éclairer ses impostures ; son intérêt veut qu'il détruise tout ce qui lui fait ombrage ; lui devenir suspect est déjà un crime assez grand pour mériter la mort, (bb) La pitié, la justice, l'indulgence se-

(bb) La Jurisprudence de l'*Inquisition* n'a pour objet que de trouver des coupables ; d'où l'on voit que la Jurisprudence differe des loix civiles, qui sont communément favorables à l'accusé. Elle n'est pas moins contraire à la justice naturelle qui veut qu'on laisse plutôt échapper un coupable que de punir un innocent. Le tribunal infernal de l'*Inquisition* fut inventé par le Pape & le Clergé Romain, mécontens du peu de zèle que les Princes séculiers mon-
troient contre les Ennemis de l'Eglise.

roient des qualités nuisibles aux intérêts de ces fourbes, dont l'existence, la considération & le pouvoir sont attachés à l'ignorance de leurs concitoyens; leur politique leur commande d'étouffer la sensibilité & le remors; il faut que les ministres d'un Dieu colere soient terribles comme lui: dès que le Prêtre est méprisé, son idole ne tarde point à l'être, & son temple est désert.

Telles sont les maximes que les ministres de la Divinité mettent en pratique dans les Etats, où la stupidité religieuse des peuples & où la politique fautive & barbare des Souverains laissent au facerdoce le droit de juger dans sa propre cause. La vie de chaque citoyen est à la merci de quelques Tyrans impitoyables, qui vigilans & environnés de délateurs, détruisent souvent sur des soupçons légers tous ceux qui leur sont suspects. Du consentement des Rois, des prétendus Peres des peuples, ces monstres disposent insolemment des biens, de la personne & du sang de leurs sujets qu'ils immolent à leur propre sûreté. C'est ainsi que nous voyons les ministres d'un Dieu, que l'on dit humain & rempli de bonté, régner par les prisons, les tortures & les flammes, & répandre dans les esprits une sombre

terreur, qui avilit les peuples, qui les rend inhumains, qui brise en eux tout desir de s'instruire. Mais qu'importe à la superstition que les peuples soient humains, industrieux ou fortunés, que les Etats soient florissans & peuplés, que les Royaumes passagers de la terre jouissent de l'abondance & de la considération, que les sciences, l'activité & la puissance leur donneroient? Les intérêts du ciel sont-ils faits pour céder à des vues si frivoles? Qu'importe au facerdoce que les peuples soient pauvres, affamés, ignorans pourvu qu'il soit lui-même opulent & respecté?

Le Prêtre & le Tyran ont la même politique & les mêmes intérêts; il ne faut à l'un & à l'autre que des sujets imbécilles & soumis; le bonheur, la liberté, la prospérité des peuples leur paroît inquiétante; ils se plaisent à régner par la crainte, la faiblesse & la misere: ils ne se trouvent forts que lorsque ceux qui les entourent sont énervés & malheureux. Tous deux sont corrompus par le pouvoir absolu, la licence & l'impunité; tous deux corrompent, l'un pour régner & l'autre pour expier; tous deux se réunissent pour étouffer les lumières, pour écraser la raison & pour éteindre jusqu'au desir de la liberté dans le cœur des hommes.

Tels sont les véritables traits sous lesquels dans tous les âges, dans tous les pays, dans toutes les superstitions le sacerdoce s'est montré. On pourroit le définir une ligue formée par quelques imposteurs contre la liberté, le bonheur & le repos du genre humain. Le mensonge, la terreur, l'ignorance & la crédulité furent les vrais soutiens de son pouvoir; le desir de dominer, l'avarice, l'orgueil, la vengeance furent ses vrais mobiles; quelquefois sa politique fut obligée de se prêter aux circonstances & de déroger à ses propres idées. Le Prêtre fut un vrai Protée; tantôt il voulut séduire ou éblouir les peuples par sa douceur, sa modération, son désintéressement, sa pauvreté, sa tempérance, son aversion pour les plaisirs, enfin par ses mortifications & ses austérités; tantôt il frappa leurs yeux par de prétendus miracles, par des oracles du ciel, par des extases, des visions, des inspirations, des prophéties; tantôt il leur en imposa par son pouvoir, son luxe, ses richesses, par la pompe de ses cérémonies; mais sous quelque forme que le sacerdoce se soit montré, son projet fut toujours visiblement de tromper & d'asservir les mortels: ses membres tantôt en-

thoufiastes , fanatiques & dupes de leur propre imagination , n'en furent que plus propres à rendre les peuples complices de leurs folies ; tantôt hypocrites & fourbes ils mépriserent au fond du cœur les Dieux qu'ils annoncerent , & se moquerent de la simplicité des malheureux qu'ils dépouilloient & trompoient. L'habitude de mentir les identifia avec l'imposture ; l'intérêt les força toujours à détester la vérité , l'impunité les enhardit aux plus affreux attentats. Dépourvus souvent eux-mêmes de lumières & de raison , ils substituerent à la vraie morale une foule de cérémonies , d'expiations , de dogmes & de pratiques avantageuses pour eux seuls ; ils mirent des systèmes & des opinions à la place des actions ; les Dieux complices & auteurs de leurs passions n'eurent d'autre fonction que de servir à couvrir leurs forfaits , à sanctifier leurs fraudes , à justifier leurs crimes , à les mettre à couvert de la vengeance publique. Les Rois & les peuples combattirent pour eux , prirent en main leur cause & se firent un devoir de soutenir la bonté de leurs ridicules décisions : ils ne s'apperçurent jamais que la Divinité qui parloit par leur bouche , souvent en contradiction avec

elle-même, ordonnoit & approuvoit dans un tems ce qu'elle avoit défendu & condamné dans un autre. La haine, la discorde, la persécution & les furies évoquées des enfers par le pouvoir magique des ministres du ciel, se répandirent chez les peuples & bannirent de la terre l'affection, la justice, la concorde & la paix. En un mot on peut leur appliquer ce que Virgile dit des Harpies.

*Tristius haud illis monstrum, nec saevior
illis
Pestis & ira Deum stygiis se se extulit
undis.*

C'est pour récompenser ces bienfaiteurs du genre humain que les nations aveugles ont accumulé des richesses & des honneurs sur ces dépositaires des volontés divines, qui ne furent jamais d'accord sur rien de ce que la Divinité demandoit des hommes. Les peuples se sont réduits à la mendicité pour payer ces personnages révéérés de leurs spéculations incertaines, de leurs prières stériles, de leurs sacrifices superstitieux, de leurs opinions variables, de leurs subtilités inintelligibles, de leur obstination invincible, de leurs révoltes

& des défords qu'ils excitoient dans les Etats. Par les inventions sacerdotales l'unité des sociétés politiques fut rompue, les peuples furent soumis à deux Législations impossibles à concilier; l'autorité des souverains fut presque toujours en guerre avec celle des Dieux, & lorsqu'elles se réunirent les sujets furent accablés. La morale fut incertaine, celle de la nature ne put jamais s'accorder avec celle des ministres inhumains de la Divinité. Enfin le bien public devint le jouet continuel de quelques mauvais citoyens, qui prétendirent ne tenir que du Ciel les biens que les Nations leur avoient accordés ou qu'ils en avoient obtenus par la fraude. Cependant ces enfans ingrats déchirerent mille fois le sein de la patrie. Tyrans dans le pouvoir & factieux sous l'oppression, suivant que leurs intérêts l'exigeoient, on les vit armer tour à tour les mains des sujets contre l'autorité légitime & cette autorité devenue tyrannique contre ses propres sujets. Ces hommes célestes eurent tantôt la bassesse de seconder les vues injustes des despotes, ils flatterent ces lions, ils nourrirent leur voracité, pourvu qu'appriivoisés par eux seuls, ils fussent prêts à détruire leurs ennemis. On les vit tout permettre à la tyrannie superstitieu-

se, & les peuples furent contenus ; mais lorsque des Monarques sages ont voulu diminuer leur pouvoir, contenir leur zèle destructeur, fermer leurs bouches empoisonnées, les faire rentrer dans l'ordre, aussitôt les peuples furent alarmés, & soulevés ; la révolte, les assassinats, le poison, la trahison vengerent le ciel des outrages que l'on faisoit à ses représentans. Ce fut communément au nom de Dieu & pour venger sa gloire que les plus grands forfaits se sont commis sur la terre. (cc).

La droite raison & la saine politique nous prouvent que c'est l'utilité qui devrait être la seule mesure constante de l'attachement, de la reconnoissance, des prérogatives & des récompenses que chaque société doit accorder à ses membres ; mais cette utilité n'est jamais que relative ; tant que les nations seront nourries dans la superstition, elles ne verront rien de plus utile pour elles que le culte de leur Dieu,

(cc) Combien de Princes massacrés par le couteau sacré ! l'Empereur Henri VI. fut empoisonné dans une hostie consacrée par un Moine Dominicain. Ce Prince avoit eu le malheur de déplaire au Pape Clément V. Le Pape Sixte V. prononça devant ses Cardinaux l'Eloge du Moine qui avoit assassiné Henri III. Roi de France. Baronius assure que le Ministère du Pape est double, que l'un consiste à *paître* & l'autre à *tuer*. Ces maximes sont fort anciennes parmi les Prêtres : Samuël coupa lui-même le Roi Agag en morceaux.

& les personnages qu'elles regardent comme ses ministres, ses organes, ses interpretes & ses favoris: ceux-ci, malgré tous leurs excès, seront les plus chéris, les plus considérés, les mieux récompensés, les plus fidèlement obéis; on croira que leurs crimes mêmes sont approuvés du ciel, & jamais on ne distinguera le Prêtre de son Dieu, on ne consentira point que la puissance profane réprime la puissance sacrée, dont le ressentiment attireroit celui du Très-Haut. (*dd*) Dans une nation superstitieuse le Monarque ne fera jamais que le premier esclave de la superstition ou de ses Prêtres; les intérêts de l'Etat seront forcés de céder à ceux de la Religion ou de ses ministres, & ceux-ci seront toujours en droit d'être inutiles & nuisibles; ils recueilleront des fruits où ils n'auront semé que des ronces & des épines. Ils seront récompensés de leur oisiveté, de leur inu-

(*di*) Ce ne fut jamais sans des peines incroyables & sans un courage inflexible que les Souverains sont parvenus à mettre les Prêtres à la raison. Les mots d'*immunités* & de *droit divin* furent des barrières que la politique n'osa jamais franchir. Les immunités Ecclésiastiques consistent à ne point contribuer comme les autres citoyens aux besoins de l'Etat, & dans le droit de troubler impunément l'ordre de la société. Le fameux démêlé de Paul V. Pape avec la République de Venise étoit fondé sur ce que le Sénat avoit défendu aux Prêtres de faire de nouvelles acquisitions, & vouloit punir un Moine pour avoir violé une fille d'onze ans & l'avoir ensuite assassinée.

tilité & même des troubles , des guerres & des révolutions qu'ils excitent si souvent au sein des nations.

Jusques à quand , Peuples aveugles , nourrirez-vous , carresserez-vous érschaufferez - vous des enfans ingrats qui vous dévorent ! Jusques à quand , victimes & dupes de vos foibleffes , souffrirez - vous dans vos murs des hommes étrangers à l'Etat dès qu'il faut le secourir & qui ne veulent être citoyens que pour l'appauvrir & le troubler ? Quels avantages réels la politique peut - elle se promettre d'un corps qui subsiste aux dépens de la société , pour laquelle il ne fait rien ? Ne vous lasserez - vous donc jamais de travailler , de vous réduire à l'indigence , de combattre pour entretenir l'ambition , le faste , l'avarice , l'obstination de quelques Prêtres hautains , qui en échange de votre sang & de vos trésors ne vous donnent depuis tant de siècles que des instructions insensées , des systêmes obscurs , des mysteres impénétrables , des cérémonies vaines , des prieres dont jamais jusqu'ici vous n'avez goûté les fruits ? Les sacrifices multipliés , les vœux fervens , les pratiques & les offrandes de ces prétendus médiateurs entre le ciel & vous ont - ils rendu votre destin plus doux ? Ont - ils fait disparoître de vos

contrées les stérilités, les contagions, les famines ? Ont-ils diminué, ou plutôt n'ont-ils pas augmenté le nombre & les fureurs de vos guerres ? Leurs exhortations réitérées, leur morale si vantée vous ont-elles vraiment éclairés sur vos devoirs, vous ont-elles rendus plus humains, plus justes, plus indulgens, plus sages ? Vos enfans, élevés par leurs soins, ont-ils été plus soumis, plus reconnoissans, plus attachés, plus disposés à servir la patrie ? Ces interpretes respectables de la Divinité, autorisés à parler à vos Souverains, les ont-ils rendus plus équitables, plus actifs, plus vertueux ? Ont-ils fait tonner la vérité dans leurs oreilles endurcies ? Ont-ils brisé les chaînes de l'oppression, de l'iniquité, de la tyrannie ? Hélas ! bien loin de-là, ces hommes que vous respectez n'ont fait que troubler votre raison, que vous rendre aveugles, qu'apésantir le joug affreux du Despotisme sur vous.



C H A P I T R E VI.

Alliance de la Tyrannie & de la Superstition.

LA foiblesse, l'ignorance, les vices & la méchanceté des Princes les mirent presque toujours dans l'impossibilité de se passer des secours du sacerdoce; ils en eurent besoin pour tyranniser sûrement & contenir des sujets, que leurs caprices & leurs folies faisoient gémir sans cesse. Privés de lumières & de talens, engourdis dans la mollesse, endormis dans les grandeurs, trompés par la flatterie, & plus souvent encore emportés par des passions auxquelles ils n'avoient point appris à résister, les souverains ne connurent presque jamais leurs devoirs, les rapports nécessaires qui subsistoient entre eux & leurs sujets, les mobiles qu'il falloit employer pour les faire concourir aux vues de la politique, les intérêts qui les lioient à leurs peuples, les loix qui convenoient le mieux à leurs besoins. En un mot ils ignorèrent presque

toujours en quoi consiste la vraie puissance d'un Etat, & la vraie grandeur d'un Souverain; il falut régner par le préjugé fécondé de la force; le caprice fut leur unique loi; un pouvoir sans bornes fut l'objet de tous leurs vœux; & devenus les ennemis les plus cruels de leurs peuples, il falut chercher des moyens surnaturels pour les contenir, pour les diviser, pour les empêcher de résister au mal qu'on leur faisoit éprouver, enfin pour éteindre dans les cœurs l'amour du bien-être & de la liberté. Il n'y eut que la Religion qui pût opérer ces miracles; c'est à elle seule qu'il appartient de triompher de la raison, d'étouffer la nature & de rendre les peuples complices des maux dont ils sont accablés. Par son secours les Souverains pour la plupart devinrent des Tyrans, & crurent n'avoir point à craindre les inconvéniens de la Tyrannie.

L'expérience nous montre en effet que les mauvais Souverains furent communément les fléaux des nations, les ennemis de leur repos, les destructeurs de leur félicité, les sources véritables de leurs calamités. Rien n'eût été plus heureux pour les Etats que d'avoir dans leur sein des citoyens privilégiés, respectables pour les

Tyrans eux-mêmes, qui pussent sans danger leur annoncer la vérité, réprimer leur licence par la crainte du Très-Haut, & stipuler les intérêts du genre humain. Un Emploi si noble sembloit appartenir de droit à des hommes qui se disoient les organes d'un Dieu juste & terrible. Combien se fussent-ils rendus chers à leurs concitoyens, déjà si prévenus en leur faveur, s'ils eussent voulu leur servir de rempart contre l'injustice & la tyrannie! quelle considération n'eussent-ils pas acquise si, au lieu de s'occuper d'inutiles rêveries, ils eussent avec vigueur prêché l'équité, l'humanité, la paix, & s'ils eussent appuyé les droits du genre humain de l'autorité du Ciel! Qui eût pu leur reprocher leur pouvoir, leurs prérogatives, leurs richesses, s'ils en eussent fait usage pour le bien des sociétés, ou pour contenir ces fiers despotes dont aucune force sur la terre ne peut arrêter les passions? Le Sage eût été entraîné à leur pardonner leurs erreurs, leurs fables, leurs mensonges mêmes, s'ils s'en fussent du moins servis pour effrayer ces Monarques, que leur inexpérience, & leur aveuglement tiennent, pour ainsi dire, dans une enfance perpétuelle.

Hélas! ce ne fut point-là l'esprit du sa-

H

cerdoce : content d'obtenir pour lui seul les richesses, la considération, l'indépendance, il ne se servit de ses armes divines que pour contenter ses propres passions ; il aima mieux, & trouva bien plus court de flatter les vices des Tyrans pour obtenir le crédit & la faveur ; il les aida dans leurs efforts pour écraser les peuples ; il asservit ceux-ci à leurs maîtres les plus indignes ; & les intérêts d'un vulgaire méprisé furent honteusement sacrifiés à leur politique insensée, à leur ambition, à leur avidité.

Le facerdoce privé, comme on l'a vu, du trône ne perdit jamais l'espoir d'y remonter ; il ne fit que changer de batteries ; les vices, les passions, les folies des mauvais Princes leur rendirent les Prêtres utiles, & la superstition des Tyrans fournit aux Ministres des Dieux les moyens de les tyranniser eux-mêmes : ils régnerent sur eux par leur foiblesse & leur crédulité ; ils furent assurés par-là de régner sur leurs sujets. Ils encensèrent donc la grandeur ; ils eurent une lâche complaisance pour elle ; ils sanctifièrent ses prétentions arrogantes ; par-là ils encouragèrent ses excès, & bien loin de l'effrayer par les menaces de la Religion, ils promirent en son nom des expiations faciles pour les crimes qui pou-

voient encore exciter les craintes & les remords du Despote éffréné.

Ainsi le facerdoce, pour son propre intérêt, sema de fleurs le chemin de la Tyrannie, soulagea ses scrupules, appaisa les cris de sa conscience, la rassura contre le ressentiment des peuples, & fit entendre à ceux-ci que le ciel ordonnoit qu'ils souffrissent l'oppression sans murmurer. Par-là les sujets furent livrés à leurs Despotes, qui les traitèrent en esclaves, que les Dieux n'avoient formés que pour contenter leurs fantaisies. On fit parler ces Dieux, ils autoriserent l'injustice, ils permirent la violence, ils prescrivirent aux nations de gémir en silence. En un mot les Rois devinrent des Divinités sur la terre, & leurs volontés les plus iniques furent aussi respectées que celles que l'on prétendoit émanées de l'Olympe.

Ce fut sans doute en reconnoissance de ces importants services que les Despotes devinrent les protecteurs & les appuis de la superstition; il y eut presque toujours un pacte entre eux & le facerdoce; ils se liguerent contre les peuples & rien ne put résister à leurs efforts réunis. Les mauvais Rois, les Tyrans, les Conquérens, tous ces guerriers inhumains qui firent gémir la

terre sous le poids de leurs crimes éclatans, tous ces Souverains voluptueux, indolens, corrompus, dont les vices & les folies furent les vraies causes des malheurs des nations; en un mot tous ces Princes ou foibles ou pervers qui furent les sources visibles des malheurs, des stérilités, des contagions, des famines & des guerres qui désoloient les Etats, furent très-disposés à prêter l'oreille à des flatteurs qui, sans gêner leurs passions, expioient tous leurs crimes, calmoient leurs inquiétudes, les réconcilioient avec le ciel, & persuadoient aux peuples que c'étoient les Dieux qui étoient les auteurs des maux, dûs aux extravagances cruelles ou à l'incapacité de leurs chefs.

L'on mit donc sur le compte de la Divinité ce qui étoit visiblement l'effet d'une administration inique & violente. Les mauvais succès des entreprises les plus imprudentes, l'agriculture opprimée qui produisit des disettes, les campagnes dépeuplées par la misère & des extorsions sans nombre; des revers causés par le défaut d'expérience & de talens, ne furent jamais attribués à leurs véritables auteurs; on calomnia les Dieux; on leur attribua ces maux; ces événemens furent annoncés

comme des châtimens du ciel ; les nations , aveuglées par leurs idées religieuses , méconnurent la cause évidente de leurs défastres ; elles ne virent jamais que leurs infortunes étoient dues aux chefs insensés , à des conseils extravagans , à des hommes sans vues qui décidoient de leur sort ; follement persuadées que leurs maux venoient de la fureur du Très-Haut , elles ne virent point qu'ils ne par-toient que du trône sur lequel étoient si souvent assis des hommes indignes de gouverner ; elles eurent , comme on a vu , la simplicité d'expier les crimes & les folies de leurs Souverains , qui seuls étoient coupables , & dont les sujets étoient déjà les victimes habituelles. Il est rare que le ciel fasse longtems éprouver sa colere aux peuples dont les chefs sont justes , éclairés , vigilans ; de tels Princes parviennent bientôt à réparer ou suspendre les injustices du sort. Plus les peuples sont malheureux & les Souverains pervers , plus les offrandes aux Dieux , les expiations & les prieres deviennent nécessaires : les Prêtres ont donc le plus grand intérêt à faire durer la méchanceté des maîtres & la misere des esclaves. Le Prêtre n'est jamais plus heureux qu'au sein des calamités.

Aussi la Religion & ses ministres justifient-ils presque toujours les forfaits de la Tyrannie ; ils aimèrent mieux accuser & noircir les Dieux que d'offenser les Tyrans : & comme par une fatalité trop commune les nations furent soumises pour l'ordinaire à des Princes peu dignes de commander, peu capables de rendre les peuples heureux ; les calamités n'eurent point de fin, les maux se perpétuèrent. C'est ainsi que le Despotisme & la superstition s'alimentèrent réciproquement ; les nations, toujours infortunées par leurs gouvernemens, crurent le ciel constamment irrité ; elles appaisèrent sa colère, elles furent obligées d'expié, elles devinrent superstitieuses, pour faire cesser les maux que leur faisoit le despotisme autorisé par la superstition ; elles ne furent réconciliées avec les Dieux que dans les intervalles très-courts où des Souverains éclairés & raisonnables permirent à leurs sujets de respirer & d'être heureux. (ee).

(ee) Dès que les nations éprouvent de grandes calamités elles ont recours à des superstitions & leurs Prêtres y remédient par des prières publiques dont ils sont bien payés. L'inutilité de ces vaines prières n'en a point, encore défabulé les peuples. *Ce n'est point, disoit Caton, avec des vœux & des prières qu'on obtient les secours des Dieux, c'est en veillant, c'est en agissant, c'est en pourvoyant à ses affaires : quand on se livre à la paresse envain l'on*

L'éducation que reçoivent, pour l'ordinaire, ceux que la naissance destine au trône les instruit bien moins des vrais devoirs qu'ils auront un jour à remplir que des vaines chimères de la Religion; ainsi remplis de préjugés, dépourvus de principes, étrangers à la saine morale, ignorant leurs obligations, ils ont de la religion sans jamais avoir de la vertu. Les terreurs & les menaces dont on effraye leur enfance sont communément des barrières trop foibles contre la furie des passions qui les assaillent dans l'âge mûr, c'est-à-dire, dans un tems où le pouvoir & la flatterie les mettent à portée de se satisfaire; ils se livrent donc au mal, & si quelquefois les remords les tourmentent, c'est bien plus pour des fautes légères que la Religion leur grossit, que pour des injustices affreuses, pour des omissions criminelles, pour de coupables négligences dont des nations entières souffrent sans intermission. En effet quels sont les crimes pour lesquels la superstition excite les regrets des Souverains? ce sont des vices causés par un tempérament fragile; ce sont des voluptés, condamnables, sans doute, lorsqu'elles détournent un Souverain de

implorer les Dieux, ils sont en colere, ils haïssent, ils sont sourds.

l'attention qu'il doit à ses peuples, mais bien moins criminelles que des guerres inutiles, des rapines journalières, des extorsions multipliées, des invasions continuelles de la liberté & de la propriété de leurs sujets. On ne leur apprend point à rougir ou à gémir de leur condescendance funeste pour des favoris indignes, ni même de ces brillans forfaits, par lesquels le sang & les trésors de leurs peuples sont indignement prodigués. La Religion ou ses ministres ne leur reprochent point l'iniquité de leurs récompenses, l'impunité dont ils laissent jouir ceux qui les approchent, l'injustice qui les guide dans la distribution des grâces, les récompenses qu'ils enlèvent au mérite, à la vertu, pour les donner souvent au vice & à l'incapacité. On ne leur fait point des crimes de leurs attentats éternels contre leurs voisins; de cette affreuse politique qui tend à tout écraser & à tout envahir; de ces usurpations violentes ou frauduleuses qu'ils décorent du nom de conquêtes; de ces traités violés, ni de ces parjures qui les déshonorent. Tels sont pourtant les crimes que la raison condamne & dont les suites sont funestes à des nations entières; cependant nous voyons les Princes les plus dévots les commettre sans scrupules, tandis que la transgression de

quelque devoir superstitieux, l'omission de quelque cérémonie futile excitent tous leurs remords. Le facerdoce excuse & pardonne aisément dans les Princes les fautes qui influent sur la société, il les remet au nom de la Divinité; il n'a point la même indulgence quand il s'agit de ses droits prétendus ou de la transgression des devoirs qu'il a lui-même inventés. Un Monarque superstitieux croit n'avoir rien à se reprocher pourvu qu'il n'ait omis aucune des pratiques insensées que la superstition lui impose; il est sûr de laver par leur moyen ses crimes les plus nuisibles & les outrages les plus cruels qu'il fait à la morale & à la raison.

Les Souverains éclairés, équitables, vertueux, qui s'occupent sérieusement du bonheur de leurs peuples, n'ont point besoin de la Religion pour régner, ni du facerdoce pour contenir leurs sujets, ni de leurs expiations pour appaiser des remords; ils savent que le premier de leurs devoirs est d'être justes, que leur plus grande gloire est de faire des heureux; assurés de l'affection des peuples ils ne craindront point l'inimitié des Dieux; guidés dans leurs démarches par un amour sincère du bien public, ils n'auront pas besoin que l'on trom-

pe des hommes dont ils font le bonheur réel & actuel. Les Dieux, le sacerdoce & les fraudes religieuses ne sont utiles ou nécessaires qu'aux Princes qui n'ont ni la volonté ni le talent de bien faire; des sujets opprimés, mécontents & malheureux ont besoin d'être contenus par des prestiges; il faut les bercer de fables afin de les endormir sur leurs peines. Des Souverains foibles, ignorans & méchans, méprisés & détestés de leurs sujets, ont recours à l'autorité divine pour se faire obéir & respecter; ils mandient les secours du sacerdoce pour éblouir les peuples; il faut qu'ils les trompent par un respect réel ou simulé pour la Religion; & si à leurs vices ils joignent de la dévotion, ils croiront devoir appaiser la Divinité qu'ils offensent avec remords, & ils se flatteront de la corrompre ou de la mettre dans leurs intérêts par des bassesses, par des présens, par des pratiques & des cérémonies, ou bien par un zèle destructeur, qui leur coûtent toujours bien moins qu'une conduite équitable, que des soins vigilans, que des vertus réelles.

Si nous examinons les choses sans préjugé, tout nous convaincra que la Religion ne fut inventée que pour suppléer aux lu-

mieres, aux talens, aux vertus & aux soins de ceux qui gouvernent les peuples; incapables pour l'ordinaire de leurs fonctions sublimes, peu instruits des vrais mobiles faits pour agir sur les hommes, nourris dans une ignorance profonde de leurs véritables devoirs, endurcis par l'inexpérience de la misere, enhardis par l'impunité à donner un libre cours à toutes leurs passions, entretenus dans tous leurs vices par la flatterie, corrompus par le luxe & la mollesse, & sans cesse forcés de recourir à l'injustice pour contenter leurs fantaisies continuelles & l'avidité de leurs Courtisans, il fallut emprunter le secours des illusions pour éblouir & faire trembler des peuples qu'ils n'avoient ni le pouvoir ni la volonté de rendre plus heureux. Il fallut que de tels Princes achetassent par des honneurs, des richesses & des graces l'alliance du facerdoce, qui fut toujours le maître des passions des hommes; il fallut se fortifier de son secours pour anéantir la raison & le bonheur des sujets.

Voilà pourquoi la Religion fut de tout tems regardée comme le plus puissant des ressorts de la politique. Aristote dit avec raison qu'un Tyran doit paroître inviolablement attaché au culte de ses Dieux, & que son zèle pour eux sert à écarter de

lui le soupçon d'injustice. Cette maxime, adoptée par Machiavel, fut toujours fidèlement suivie par les Princes qui voulurent plus sûrement tyranniser les peuples; les Rois les plus injustes ne furent point les moins religieux. (ff) De concert avec le facerdoce ils attaquèrent la liberté de leurs sujets, & parvinrent à élever leur pouvoir arbitraire sur les ruines de la félicité publique; le pouvoir absolu ou la faculté de tyranniser fut la récompense de leur lâche complaisance pour les Prêtres, de leur honteuse hypocrisie, ou de leur dévotion pusillanime.

Oui, je le répète, c'est à la Religion seule que les mortels sont redevables de l'affreux despotisme qui régné par toute la terre, & qui fait l'objet des desirs de tous les Souverains du monde. Le Mahométan est esclave, parce qu'il prend ses Souverains pour des Dieux. L'Espagnol, l'Indien, le François & le Siamois, l'Africain & le Russe sont des esclaves, parce qu'ils croient que leurs chefs leur comman-

(ff) Personne ne fut plus dévot ni plus ami des Prêtres que Louis XI, Charles-Quint, Philippe II, Catherine de Médicis, la Reine Marie, Louis XIV, & Jaques II. Ce sont assurément ces Princes qui ont fait le plus de mal à leurs sujets & à leurs voisins. Je crois qu'en général les nations n'ont point de plus grand fléau à craindre qu'un Despote ignorant & dévot.

dent de droit divin. Le Briton feroit encore esclave, s'il n'avoit secoué le joug de ce honteux préjugé.

Tous les esclavages se tiennent ; les hommes accoutumés à déraisonner sur les Dieux, à trembler sous leur verge, à leur obéir sans examen, ne raisonnent plus sur rien. Persuadés que les Dieux sont des Etres jaloux, cruels, méchans, à qui l'injustice est permise, ils se persuadent que leurs Rois jouissent des mêmes prérogatives. Les premiers Législateurs ou Souverains des nations furent, comme on a vu, des Prêtres, des Envoyés, des Représentans de la Divinité ; lorsque le pouvoir temporel fut arraché des mains de ces Prêtres - Rois ou de leurs successeurs, les Rois profanes trouverent les peuples déjà depuis longtems accoutumés au pouvoir absolu, & à l'obéissance la moins raisonnée ; ils continuerent donc à régner sur les mêmes principes que le facerdoce, & à jouir d'un pouvoir illimité comme le sien : ou bien les Princes profanes s'apperçurent bientôt que, pour opprimer les peuples impunément, il falloit employer l'arme puissante de l'opinion, dont les Prêtres furent toujours les vrais dépositaires. Ceux-ci, en possession de commander à la crédulité des nations, établirent l'auto-

rité des Monarques sur la même base que la leur ; ils les environnerent de l'éclat de la Majesté Divine , ils les annoncèrent comme les Représentans & les images de la Divinité , ils en firent des Dieux sur terre , ils mirent les peuples à leurs pieds , & parvinrent à leur persuader que les hommes , auxquels ils consentoient d'obéir pour l'avantage de la société , étoient des Êtres d'un ordre supérieur , plus favorisés du ciel , plus éclairés de ses lumières , qui ne tenoient leur pouvoir que de Dieu seul , qui n'étoient comptables de leurs actions qu'à lui , & dont les ordres , comme les siens , ne devoient point trouver de résistance.

Ainsi à l'aide de la superstition tout Monarque devint un Dieu ; sa nation anéantie devant lui ne fut plus rien ; commander fut le partage de l'un , obéir sans répliquer à ses ordres infailibles fut le partage de l'autre. L'imagination ayant formé ses Dieux sur le modèle des Rois absolus & souvent déraisonnables , la Religion forma les Rois de la terre sur le modèle de ses Dieux ; les Monarques divinifiés furent des Despotes comme eux , ils ressemblerent aux Êtres qu'ils devoient représenter. Le pouvoir & l'impunité firent naître en eux la licence ; leurs passions & leurs caprices

furent fans-cesse écoutés ; la raison écrasée sous le poids du pouvoir religieux & politique n'osa plus se faire entendre ; la liberté fut bannie, l'opinion prit la place de la vérité, les erreurs religieuses influerent sur la Politique, & les nations, dupes de leurs superstitions, gémirent sans relâche des maux qu'elles se crurent obligées de souffrir en silence ; elles ne cessèrent d'adresser des vœux fervens au ciel, & d'appaiser les Dieux pour les crimes que commettoient leurs licentieux Représentans : ceux-ci, contents de jouir d'un pouvoir que l'opinion rendoit inviolable & sacré, n'eurent besoin d'acquérir aucuns des talens & des vertus nécessaires au gouvernement ; les peuples devinrent les jouets de leurs fantaisies ou de celles des favoris qui gouvernerent pour eux.

Tels furent, & tels seront toujours, les effets de l'association cruelle que nous voyons subsister entre la Tyrannie & la Superstition ; ces deux fléaux se sont confédérés pour rendre les nations aveugles & malheureuses ; tous deux régnerent par la terreur, par l'ignorance & l'opinion ; tous deux sont les ennemis jurés de la raison humaine & de la vérité ; tous deux se donnent un appui réciproque : la superstition égare, enivre les esprits, la tyrannie les subjugue

& les terrasse; la premiere justifie les excès de la seconde; l'une fait expier aux peuples les crimes qu'elle permet à l'autre; l'une fait regarder ce monde comme un passage où les mortels sont destinés à gémir, afin que l'autre y puisse librement exercer ses ravages. En un mot nous voyons par-tout que le Prêtre fait trembler & défarme le sujet, afin que le Despote le dépouille impunément. (gg)

Si les Souverains n'avoient pas trop communément une volonté permanente de nuire à leurs sujets, de les dépouiller, de les asservir, ils n'auroient pas un besoin continuel de se liguier avec des imposteurs, ni de partager avec eux l'autorité souveraine & les dépouilles des nations. Mais quand un Prince ignore ses véritables intérêts, quand plongé dans la moleste il n'a jamais songé à ses devoirs, quand enivré d'encens il s'est accoutumé à ne voir aucune de ses passions contredite; quand il n'a jamais appris ni ce qu'il doit à des hommes ni l'art de

(gg) L'Empereur Justinien établit le premier un Inquisiteur contre les Hérétiques, afin de s'approprier leurs biens. Voyez *Procopii hist. arcana*. Ferdinand V. Roi d'Arragon érigea en 1484. le tribunal de l'Inquisition en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, afin d'avoir un prétexte pour s'emparer des biens des Maures & des Juifs, sans avoir l'air d'un Tyran.

de les gouverner ; quand il se croit intéressé à opprimer des êtres amoureux de la liberté ; il est nécessairement forcé de les plonger dans l'ignorance , de les retenir dans leurs préjugés , & de se servir des phantômes que l'erreur a placés dans leur imagination pour troubler leur entendement , pour les effrayer , pour les rendre complices du mal qu'il veut leur faire , & pour les empêcher de s'élever contre un pouvoir qui les accable. La Religion , je le répète , ne semble faite que pour dispenser les Rois d'acquérir les connoissances nécessaires pour régner ; la protection supposée de la Divinité suffit pour les faire respecter des malheureux qu'ils écrasent ; il est , sans doute , plus aisé de tromper les mortels que d'avoir la vigilance & les talents propres à les rendre heureux. Le Despotisme est de toutes les manières de gouverner la plus facile ; il faut des soins , des lumières , des vertus pour gouverner suivant les règles de l'équité , il ne faut que de la force dans le Monarque & de l'ignorance dans les sujets pour gouverner d'après le caprice.

Il est donc aisé de voir pourquoi la superstition , si favorable aux vues ambitieuses & à l'incapacité des Princes , en fut

toujours chérie & protégée, au point même de faire souvent d'un grand nombre d'entre eux les persécuteurs & les bourreaux d'une portion de leurs sujets fideles, & les vils instrumens de la vengeance de leurs Prêtres. Des Souverains crédules, ambitieux, avides, furent sans doute intéressés à soutenir une Religion qui leur donnoit le droit d'exercer la tyrannie, en les mettant à l'abri de ses conséquences. Leurs esprits rétrécis, leurs âmes lâches & cruelles, leur ivresse continuelle les empêcherent de voir que le Despotisme est un vautour qui se déchire lui-même, & qui finit toujours par périr des blessures qu'il se fait; leur peu de sagacité ne leur permit point de lire dans l'avenir les suites de leurs passions momentanées; ils ne virent point que ce pouvoir énorme que la superstition plaçoit dans leurs mains ne leur procuroit que pour un tems le funeste avantage de commander à des forçats mécontents & malheureux, que la même superstition pouvoit à tout moment déchaîner & soulever contre eux: ils ne sentirent pas qu'un peuple superstitieux, rendu furieux par l'excès de ses maux, devient souvent un animal féroce, qui à la voix d'un Prêtre fanatique est prêt à s'élaner sur le conducteur rigoureux qui le tient

dans ses fers ou qui a provoqué sa fureur : enfin ces Politiques insensés ne virent point que par-tout où le Prêtre a du pouvoir, le Souverain n'est jamais que son premier sujet, son satellite, l'exécuteur de ses arrêts ; ils ne virent point que les peuples ne sont soumis à l'autorité civile qu'autant que celle-ci l'est à l'autorité spirituelle ; que le bien-être de l'Etat & ses intérêts les plus chers sont subordonnés aux principes du sacerdoce & de la Religion ; que les abus ne peuvent être retranchés parce qu'ils sont devenus sacrés ; que le Despotisme Religieux & Politique prive les nations de raison, de vertus, de science, de forces, d'activité, d'industrie ; & que dès que la superstition domine, tout tombe dans la langueur, dans le découragement, dans la misère. Dans un pays superstitieux il n'y a que le Prêtre qui soit puissant & considéré ; dans un pays soumis au brigandage despotique, le Tyran n'a de pouvoir que celui que le Prêtre lui laisse ; l'union de leurs forces écrase les peuples sans ressource, leur désunion finit toujours par être fatale au Despote.

Plus une Religion dégrade l'homme, plus elle convient aux sujets d'un Tyran ; tout Prince qui voudra tyranniser impu-

nément doit régner par les Prêtres & les mettre dans ses intérêts. (hh) Le Despotisme est l'ouvrage de la Superstition, mais elle le détruit dès qu'il cesse de vouloir se laisser guider par elle. Il ne fallut pas moins qu'une dégradation totale de l'espece humaine, un abrutissement honteux, un renoncement complet à la nature & au bon sens, pour que l'homme, qui par essence desire le bien-être, consentît à se laisser opprimer, souffrît qu'on arrachât de ses mains le fruit de son travail, permît à des hommes comme lui de disposer de son sang, de ses biens, de sa liberté, de sa personne, sans qu'il en résultât aucun avantage pour lui-même. C'est à la Religion que ce miracle fut réservé; les fables atroces qu'elle débita sur le compte de ses cruelles Divinités persuaderent à l'homme qu'en ce monde le bonheur n'étoit point

(hh) On fait que dans notre isle le haut Clergé fut toujours favorable aux prétentions extravagantes de la Couronne. La haute Eglise a presque toujours prêché la doctrine de *l'obéissance passive*, de la *non-résistance*, du *droit divin* des Rois. Nos Universités d'Oxford & de Cambridge furent toujours dans le parti de la maison de Stuart. Jacques II. n'eût peut-être point été chassé, s'il n'eût pas offensé les Evêques. Mais le Clergé ne reconnoît plus le *droit divin* des Rois, quand les Rois lui en font éprouver les effets; pour lors il crie bien fort, d'être traité comme il mérite.

*Neque enim Lex æquior ulla est
Quam necis artifices arte perire sua.*

fait pour lui, & que les décrets de la Providence vouloient qu'il y souffrît. Les menaces du facerdoce lui firent craindre de travailler à son bien-être, & lui oterent même la pensée de résister aux maux qu'on lui faisoit éprouver; les espérances vagues dont on reput son imagination lui firent oublier ses infortunes présentes; on lui montra dans l'avenir des récompenses qui devoient amplement le dédommager de ses peines. L'éducation l'accoutuma dès l'enfance à porter le joug; l'habitude lui rendit ce joug nécessaire; la tyrannie le força de le porter toute sa vie; l'ignorance l'empêcha de connoître sa propre dignité & d'examiner les droits de ceux qui le fouloient à leurs pieds. C'est ainsi que la superstition rendit l'homme par-tout esclave des Dieux & des hommes. Le Despotisme est le présent funeste que le ciel fit à la terre; c'est lui qui fut la boîte de Pandore d'où les guerres, les pestes, les famines & les crimes sont sortis pour ravager notre triste séjour.

C H A P I T R E VII.

De la corruption des mœurs & des préjugés introduits par le Despotisme & la Superstition.

POUR peu que nous ayons le courage de remonter aux vraies sources des choses, nous trouverons donc, dans la superstition, ou dans les erreurs sacrées du genre humain, l'unique cause des calamités morales qui les affligent, des mauvais gouvernemens qui les oppriment, des passions qui les tourmentent, des haines qui les divisent & de ces mœurs dont la corruption est presque devenue incurable, parce qu'on en a toujours méconnu les vrais remèdes. Vouloir corriger les mœurs des hommes & les rendre plus sages sans changer leurs gouvernemens est un projet impossible; ces gouvernemens dépravés sont fondés sur les notions dont la Religion les nourrit & les abreuve dans l'enfance, que l'habitude enracine dans leurs esprits, que l'exemple confirme & fortifie, que le préjugé rend sacrées & inviolables,

& que la violence appuye & rend nécessaires. Il faut donc détromper les hommes de leurs erreurs religieuses, qui influent sur la politique d'une façon si marquée, si l'on veut les conduire au bonheur. La vérité, répandue peu-à-peu, les empêchera d'attacher du prix à des préjugés dont ils sont les victimes; les intérêts de l'humanité bien connus feront disparoître ces animosités & ce zèle furieux qui ne sont propres qu'à troubler le repos des sociétés: une morale, dont les préceptes ne seront point contredits par des Dieux méchants & des Princes pervers, ramenera les sujets à la vertu sans laquelle les Empires ne peuvent être ni heureux ni puissans.

L'homme, comme on l'a dit, s'est fait un Dieu de la même nature que lui-même, mais cet Etre humanisé ne fut point ainsi que l'homme soumis à des devoirs: il n'eut besoin de personne, par conséquent il ne dut rien; il n'eut d'autre règle que sa volonté, il eut toujours la force de se faire obéir, on reçut ses bienfaits comme des faveurs, on se soumit en tremblant aux calamités les moins méritées, qu'on crut venir de sa part; même en le craignant on s'efforça de l'aimer malgré les injustices, qu'on n'eut jamais le courage

d'oser lui imputer. La Religion, qui semble faite pour renverser toutes les idées, ne permit jamais qu'on jugeât ses principes d'après les notions ordinaires ; les hommes furent assez aveugles pour approuver dans leur Dieu ce que la raison les forçoit de condamner dans leurs semblables. Ses proportions gigantesques éloignèrent ce Dieu, ou plutôt cet homme divinisé, de tous les autres êtres de l'espèce humaine ; il eut pourtant comme l'homme des intérêts, des passions, des fantaisies & des vices, mais sa toute-puissance lui donna le privilège de les satisfaire ; il n'eut point de décence ni de mesures à garder avec ses créatures ; quoiqu'il les eût formées pour lui rendre leurs hommages, elles n'étoient point nécessaires à sa félicité ; quoiqu'elles l'offensassent à chaque instant, elles ne pouvoient point mettre des obstacles à ses desseins ; malgré ses promesses formelles, elles n'étoient point en droit de rien exiger de lui ; sans crime elles ne pouvoient se plaindre des afflictions non méritées qu'il lui plaisoit de leur envoyer. Ainsi asservir Dieu à des règles, limiter son pouvoir, se plaindre de ses caprices, exiger qu'il eût de la raison fut regardé comme une révolte, comme un crime de *Léze-Majesté* Divine, comme le plus

grand des attentats. La toute-puissance fut donc d'un côté, la foiblesse, la soumission, l'anéantissement furent de l'autre; les hommes durent tout à Dieu, celui-ci ne leur dut rien; les premiers furent liés, l'autre fut indépendant.

Cet Etre si peu moral devint pourtant le modele des Rois qui furent ses Représentans & ses images: indépendans comme lui, la société leur dut tout, sans qu'ils dussent rien à la société. Un petit nombre de mortels d'une espece privilégiée reçut donc de droit divin le pouvoir d'être injuste & de commander aux autres; ceux-ci, en faveur de leurs chefs se crurent forcés de renoncer au bien-être, de travailler pour eux seuls, de combattre & de périr dans leurs querelles; en un mot de se soumettre sans réserve aux desirs les plus extravagans & les plus nuisibles des maîtres que le ciel leur avoit donnés dans sa colere.

Par une suite de ces fausses idées l'art de régner ne fut plus que l'art de profiter des erreurs & de l'abjection d'ame où la superstition avoit plongé les peuples. La politique ne fut que l'art de contenir les nations même en les tyrannisant, en les immolant aux intérêts les plus faux. Dans

chaque Etat le gouvernement ne fut qu'une ligue du Souverain avec un petit nombre de sujets favorisés, pour tromper & dépouiller tous les autres. Partout les Monarques armés du pouvoir public, seuls distributeurs des graces, maîtres absolus de disposer des biens desirés par les hommes, seuls à portée de faire naître les desirs & possesseurs exclusifs de la faculté de les satisfaire, firent germer dans les cœurs de leurs sujets une foule de passions, telles que l'ambition ou la soif de la grandeur, l'avarice ou la soif des richesses, le luxe, le faste, la vanité, & toutes ces folies qui naissent de l'envie ou de la comparaison fâcheuse de son état avec celui d'un autre que l'on suppose plus heureux que soi. (ii) Par-là les intérêts des Citoyens se diviserent; chacun d'entre eux fut le rival & l'ennemi de tous les autres; plaire à la puissance souveraine fut le suprême bonheur, l'unique but des efforts de tous ceux qui purent en approcher; la jalousie impuissante, la foiblesse & la misere tourmen-

(ii) Le Luxe, qui est la cause de la destruction des Etats, & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend sa source dans des cours corrompues, dont chacun veut prendre le ton. Il y a plus de luxe dans les pays despotiques que dans les pays républicains, qui ont une idole de moins. Notre grand Milton dit avec raison que *le faste superflu d'une Monarchie suffiroit communément aux dépenses nécessaires d'une République.*

terent ceux qui ne purent se faire jour jusqu'au trône. Ainsi le Souverain, source unique des graces, éclipsa la société & la divisa pour régner; la nation réduite au néant, & devenue par son imprudence incapable de veiller à sa propre sûreté, de résister au mal qu'on pouvoit lui faire, ou de récompenser les services qu'on lui rendoit, fut oubliée, négligée, méconnue par ses enfans; il n'y eut dans chaque contrée qu'un être unique & central, qui allumât toutes les passions, qui les mît en jeu pour son avantage personnel, & qui récompensât ceux qui lui parurent les plus utiles à ses vues. La volonté du Monarque prit la place de la raison; son caprice devint la loi, sa faveur fut la mesure de l'estime, de l'honneur, de la considération publique; il créa le juste & l'injuste; le vol cessa d'être un crime aussitôt qu'il l'eut permis; l'oppression fut légitime dès qu'elle se fit en son nom; l'impôt n'eut pour objet que de fournir à ses folles dépenses & d'affouvir la voracité de ses Courtisans infatiables. La propriété fut envahie par un maître qui prétendit que tout étoit à lui. La liberté fut proscrire parce qu'elle gêna sa licence; les sujets se persuaderent bientôt que ce qui étoit autorisé par leurs Souverains étoit

décent & louable ; les idées de l'équité s'éteignirent dans toutes les ames ; les citoyens applaudirent à leur propre ruine. En servant le Souverain on crut servir la Patrie ; le guerrier crut être utile à son pays en le tenant sous le joug & en le forçant de plier sous les caprices de son maître ; (kk) le concussionnaire se prétendit un homme très-nécessaire ; le juge en rendant des arrêts dictés par le crédit, ne fut point déshonoré ; le Représentant de sa nation la vendit pour de l'argent & traffiqua de sa propriété. Le Ministre fut estimé en raison des moyens qu'il trouva d'étendre les prérogatives du Prince & les miseres de l'Etat.

C'est ainsi que les Souverains divinifiés par la Religion & corrompus par ses Prêtres, corrompirent à leur tour les cœurs de tous leurs sujets, les divisèrent d'intérêts, anéantirent les rapports qui subsistoient entre eux, les rendirent ennemis les uns des

(kk) C'est avec grande raison que nos zélés patriotes se sont fortement élevés contre les armées perpétuelles (*standing armies*). Les soldats sont partout les ennemis de leur patrie & les satellites des Tyrans, qui les préfèrent aux autres parce qu'ils les aident à les subjuguier. Dans les pays despotiques, où le gouvernement est militaire, les gens de guerre sont les hommes les plus distingués de l'Etat, & la noblesse est pour les Princes une pépinière d'Esclaves, prêts à tout entreprendre pour lui. Il ne peut y avoir de citoyens vraiment nobles que dans un Pays libre.

autres, & détruisirent la morale pour eux. Après avoir excité dans toutes les ames une soif ardente, que seuls ils purent appaiser, les chefs des nations réservèrent le bien-être, l'opulence, la grandeur & les plaisirs pour ceux qui sçurent trouver grâce à leurs yeux; on ne leur plut qu'en servant leurs passions, en flattant tous leurs vices, en faisant plier la société sous leurs volontés déréglées. Dès-lors la justice ne fut faite que pour le misérable; les grands, les favoris, les riches, les heureux furent dispensés de ses rigueurs; tout le monde soupira pour le rang, le pouvoir, les titres, les dignités, les emplois; toutes les voies qui les procurerent furent réputées légitimes & honnêtes; chacun voulut se soustraire à la force pour l'exercer sur les autres; chacun voulut acquérir les moyens d'être méchant sans péril. De cette manière les citoyens par-tout se font partagés en deux classes; l'une beaucoup moins nombreuse, opprime; l'autre, composée de la multitude, fut opprimée; l'insolence, l'orgueil, le faste, le luxe, les plaisirs furent le partage de la première; le travail, le mépris, l'indigence, la faim & les larmes furent le partage de la seconde; l'une eut le privilège de piller, d'outrager, de vexer le malheureux; l'autre n'eut pas mé-

me le droit de se plaindre, & fut obligée de digérer en silence les affronts les plus sanglans. (II)

Les peuples accoutumés à craindre la Divinité tremblèrent non seulement devant les Rois, mais encore devant tous ceux qui eurent du pouvoir. Le crédit, la grandeur ne furent plus que la faculté d'opprimer & de nuire; l'autorité tint lieu de raison & de justice; on envia bientôt ces citoyens privilégiés que leurs Monarques avoient mis à portée de distribuer des grâces, ou de se rendre formidables. De même que les grands par des bassesses, des vices & des crimes, s'étoient le plus souvent élevés au faite des grandeurs, l'homme obscur les imita de loin, leur sacrifia sa conscience, s'avilit devant eux, se rendit le complice & le ministre de leurs extorsions & de leurs infamies. Ainsi peu-à-peu l'honneur, la probité, la décence furent bannis des nations. Le Monarque fut entouré d'une Cour déréglée, qui de proche en proche corrompit le vulgaire; la vertu ne fut le partage que de quelques âmes trop altières pour ramper sous le vice

(II) Pétrone dit avec raison: *Quoscunque homines in urbe videritis scitote in duas partes esse divisos; nam aut captantur aut captant; videbitis tanquam in pestilentia campos, in quibus nihil aliud est, nisi cadavera quæ lacerantur, & corvi qui lacerant.*

puissant, ou de quelques Citoyens honnêtes, dépourvus d'ambition & contents de leur fort, qui n'eurent rien à demander à la grandeur, devenue méprisable à leurs yeux, & dont d'ailleurs ils n'auroient rien obtenu. (*mm*)

Par une fuite nécessaire de la perversité que la licence produisit dans les chefs, la politique intérieure fut ignorée ou ne fit qu'étendre les plaies des nations. La législation réglée par les fantaisies d'une Cour vicieuse, ne fut qu'une gêne imposée à la liberté des citoyens: la Jurisprudence fut l'art de semer entre eux la zizanie à l'aide des idées obscures & fausses qu'elle donna de l'équité. Les récompenses furent le prix de l'intrigue; les peines ne se proportionnerent qu'aux intérêts des puissans; en un mot les loix, au lieu d'assurer le bonheur de tous, ne fervirent qu'à mettre les riches & les grands à l'abri des atteintes des pauvres & des foibles que la tyrannie voulut toujours tenir dans l'opprobre & la misère: l'agriculture fut négligée; le cultivateur opprimé fut forcé de

(*mm*) Il est moralement & physiquement impossible que le mérite conduise à la fortune dans un pays tyrannique, vénal & corrompu. Le mérite y devient une cause d'exclusion. La vertu élève l'ame, elle ne sçait ni ramper, ni acheter le crédit, ni flatter le vice & l'incapacité.

renoncer à son travail, les Provinces furent dépeuplées, le commerce reçut des entraves de la part d'un gouvernement avide; enfin le despotisme, au lieu de chercher à contenter les peuples & à conserver les mœurs, fut dans une défiance continuelle de ses propres sujets; il remplit ses Etats de délateurs, de fycophantes, de traîtres, occupés à calmer les inquiétudes des Souverains, des Ministres & des Grands, qui eurent la conscience de la haine & des murmures que leur conduite devoit exciter.

La politique extérieure ne fut pas moins déraisonnable; les Princes injustes envers leurs sujets ne le furent pas moins entre eux: ils furent perpétuellement jaloux de leurs avantages réciproques; les nations se virent continuellement en guerre pour des querelles qui ne les intéressent nullement; elles parurent n'être placées sur la terre que pour leur destruction mutuelle; on vit partout & sans interruption des combats furieux entre des peuples, ennemis sans savoir pourquoi; ils périrent successivement des coups qu'ils se portèrent, & des plaies inutiles que leur firent le caprice & l'ambition de leurs chefs inquiets, orgueilleux & re-

muans.

muans. Les nations firent confister leur puissance & leur grandeur à mettre de grandes richesses dans les mains des Souverains, afin de leur fournir les moyens de les corrompre & de les asservir elles-mêmes.

Que la race humaine cesse donc de chercher dans les fautes de ses peres la cause de la dépravation des mœurs & des calamités répandues dans le monde ; l'erreur sacrée est cette faute radicale qui entraîna la corruption, & qui ouvrit la porte aux maux du genre humain ; c'est la science de Dieu qui fut pour lui le *fruit défendu* ; c'est pour avoir voulu le goûter qu'il s'est perdu. C'est pour avoir formé la Divinité sur le modele des plus méchans des hommes, c'est pour avoir cru que les Rois étoient ses images, c'est pour avoir donné à ces Rois un pouvoir illimité, comme le sien ; c'est pour les avoir laissés les maîtres absolus des volontés & des passions des peuples, que les mœurs & la félicité sont disparues de la terre. Ces Souverains divinifiés ont rempli les sociétés de traîtres, d'ambitieux, d'avares, d'envieux, de jaloux, d'ennemis de leur Patrie, sur qui ni la raison ni la morale ne peuvent rien, parce que tout les force d'être méchans, ou de renoncer aux choses dans lesquelles le préjugé leur

apprend à placer leur bonheur. Telles furent les suites de l'Erreur qui persuada aux mortels que les Dieux étoient des Rois, & que les Rois étoient des Dieux dont jamais les nations n'avoient droit de contredire les volontés ou de limiter le pouvoir. Les Princes font par-tout les maîtres des mœurs & de la félicité de leurs sujets ; les mœurs des uns & des autres ne feront honnêtes & les Etats heureux & florissans que lorsque les volontés des chefs seront forcées de se conformer aux loix invariables de la nature, de l'équité, de la raison, & non aux modes déraisonnables que l'ignorance & l'imposture ont placés dans les Cieux.

Les Souverains tiennent leur pouvoir ou de Dieu ou des hommes : s'ils le tiennent de Dieu, il doit être absolu, ou du moins les Prêtres seuls font en droit de le limiter ; si leur pouvoir est absolu, il doit nécessairement leur corrompre & le cœur & l'esprit ; des intérêts aveugles étant souvent les seuls mobiles des actions humaines, quels motifs de bien faire peuvent avoir des êtres indépendans, qui n'ont rien à espérer ou à craindre de la part des hommes, qui méprisent leurs jugemens & font insensibles à leur affection, qui n'ont

acquis ni le goût ni l'habitude de la vertu ? Si les Rois tiennent leur pouvoir des hommes, ils n'en jouissent qu'à condition de les rendre heureux ; manquent-ils à leurs engagements, les hommes ne peuvent être tenus de remplir les leurs.

Toutes les erreurs se touchent, elles naissent les unes des autres ; & si nous remontons à leur source, nous les verrons toujours sortir des préjugés religieux dont le genre humain est infecté ; c'est de la superstition que sortent tous nos préjugés politiques. Trompés une fois dans nos idées sur les Dieux & sur les Souverains qui les représentent, tout le système de nos opinions n'est plus qu'une longue chaîne de préjugés. En effet sur quoi se fondent nos sentimens d'admiration, de respect & d'affection pour le rang, la grandeur, la naissance, les titres & les honneurs, en un mot pour toutes les distinctions que le Gouvernement n'accorde pour l'ordinaire qu'aux sollicitations, aux intrigues, aux bassesses & aux trahisons de quelques citoyens plus intriguans, plus adroits ou plus méchans que les autres ? Dans presque tous les pays la faveur, les préjugés & les intérêts des Cours sont l'unique mesure des jugemens que l'on porte

sur les hommes; on ne les estime jamais d'après eux-mêmes: leurs talens, leur mérite personnel, leurs vertus, les services réels qu'ils rendent à la patrie, sont comptés pour rien; on ne les juge & ne les considère que d'après la place qu'ils occupent auprès du Monarque, d'après l'opinion qu'il en a, d'après les honteux services qu'ils lui rendent trop souvent. Que de maux ne découlent pas de ces funestes préjugés! par eux le crédit n'est plus que la faculté d'être injuste impunément & d'écraser la foiblesse innocente; les titres, les emplois, les honneurs ne sont que des signes imposans, qui couvrent l'ignorance & l'incapacité, & les décorent aux yeux des peuples éblouis: enfin le hazard de la naissance, une prétendue noblesse dans quelques citoyens leur tiennent lieu de talens & de vertus, les appellent aux honneurs, leur procurent des distinctions, leur donnent des privilèges au détriment de leurs concitoyens dégradés; ainsi le préjugé & la partialité du Prince leur confèrent souvent le pouvoir d'être injustes, de s'élever au dessus des loix, les mettent en droit d'opprimer & de mépriser leurs semblables, qui se croient paâtris d'un limon bien moins pur que ces

Grands altiers qu'on leur fait regarder comme des Demi-Dieux, dans les pays où régnerent l'opinion & le délire. (nn)

Les flatteries du facerdoce & les opinions religieuses rendirent les Souverains licentieux, & remplirent les peuples d'idées fausses dont ils ne sentirent point les conséquences : ceux-ci ne trouverent rien de grand, de respectable, d'estimable que ce que leurs Souverains leur montrèrent comme tel ; ils furent à genoux devant la stupidité, l'ignorance & le vice même, lorsque leurs préjugés les leur firent respecter. Si les nations, si honteusement déprimées à leurs propres yeux, eussent été capables de recourir à la raison, elles se seroient, sans doute, apperçu que leur volonté seule pouvoit conférer la puissance souveraine ; elles auroient reconnu que ces prétendues Divinités sur

(nn) Dans quelques pays de l'Europe il y a autant de distance entre un Noble & un Roturier, entre un *homme de qualité* & un *bourgeois*, qu'entre un homme & un chien. En Pologne, en Allemagne, &c. les Seigneurs sont propriétaires des biens & même de la personne de leurs Vassaux. Les Courtisans & les Grands, dans les pays despotiques, sont des especes de Prêtres, qui écartent avec dédain le vulgaire profane de leur idole révéree ; de même que les Prêtres des Dieux, ils veulent qu'on leur immole la nature & la raison : tout homme obscur qui ose réclamer contre eux les droits de la justice & de l'humanité, leur paroît un insolent.

la terre. devant qui elles s'étoient prosternées n'étoient au fond que des hommes, chargés par elles-mêmes de les conduire au bonheur, qui devenoient des brigands, des ennemis & des usurpateurs dès qu'ils abusoient contre elles du pouvoir qu'elles ont déposé dans leurs mains. La moindre réflexion n'eût-elle pas dû leur faire sentir que c'est pour leur bien-être & leur propre sûreté que le gouvernement fut institué; que c'est pour les nations que les Rois sont faits & non les nations pour les Rois? Les peuples ne verront-ils jamais que ces guerres inutiles, ces victoires fatales, achetées au prix de leur sang & de leurs possessions, ne serviront jamais qu'à perpétuer leurs miseres, à les épuiser, à les conduire à la ruine? N'ouvriront-ils jamais les yeux pour voir que la terre est plus grande qu'il ne faut pour nourrir, contenir & rendre ses habitans heureux, & que l'ambition des Princes cherche à étendre leurs domaines, sans jamais s'occuper du soin d'étendre le bonheur des peuples qu'ils gouvernent? Quel bien résulte-t-il en effet de ces guerres continuelles par lesquelles notre globe est devenu le séjour de carnage & un repaire de bêtes féroces occupées à se détruire? Ne voyons-nous pas les nations

successivement effacées de la terre par les délires des Souverains qui les mettent aux prises, & périr des plaies affreuses qu'elles se font réciproquement? Quels fruits retirent-elles de ces intervalles si courts qui suffisent à peine pour cicatrifer leurs blessures? Sont-elles donc bien rassurées par ces traités infidieux que la fraude & l'ambition font toujours prêtes à violer? Ne se laisseront-elles jamais d'être les jouets d'une politique odieuse, qui les sacrifie à chaque instant aux futiles intérêts de quelques chefs qui jamais ne songerent à les rendre fortunées, & qui dépourvus de justice & de bonne foi font du monde entier le théâtre de leurs passions effrénées? Défabusées de leurs préjugés religieux & politiques, ne briseront-elles jamais le charme de l'opinion, qui, bien plus encore que la force, les tient enchaînées? Ne lieront-elles point à leur tour les mains de ces Monarques redoutés pour les empêcher de leur nuire? Seront-elles toujours obligées de gémir pendant des siècles entiers des folies passagères de leurs Maîtres insensés ou de leurs indignes ministres, & s'obstineront-elles à expier leurs fautes & appaiser le ciel pour des forfaits auxquels leur volon-

té n'a point de part ? Enfin ne reviendront-elles jamais de ces préjugés avilissans qui leur persuadent que leur sang, leur personne & leurs biens appartiennent à des hommes divinifiés, & que le Très-Haut n'a fait tous les peuples de la terre que pour contenter l'orgueil, l'ambition & le faste d'un petit nombre de Princes, devenus les fléaux du reste des humains ?

Si les Souverains eux-mêmes consultoient la nature & leurs vrais intérêts ; s'ils fortoient de l'ivresse où les plonge l'encens des ministres de la superstition, la raison leur montreroit qu'ils sont des hommes subordonnés au grand tout qu'ils gouvernent, au bien-être duquel ils sont intéressés, chargés par les nations de travailler à leur bonheur & à leur sûreté, de veiller à leurs besoins, de réunir leurs forces ; distingués, honorés, récompensés en vertu de ces services, & perdant tous leurs droits dès qu'ils manquent à leurs engagements. Ils reconnoîtroient qu'ils sont les serviteurs & les guides de ces nations, leurs Représentans & non les images des Dieux ; ils sentiroient qu'un pouvoir établi sur le consentement des peuples, sur leur affection, sur leurs intérêts véritables est bien plus solide que celui qui se fonde sur des prétentions imaginaires.

Ils trouveroient que la vraie gloire consiste à rendre des hommes heureux ; que la vraie puissance consiste à les réunir de volontés & d'intérêts ; que la vraie grandeur consiste dans l'activité, les talens & les vertus. Tout leur apprendroit que la justice est une barriere qui protege également le sujet & le Prince ; que cette justice veut que les hommes soient libres sans être licentieux ; que la liberté peut seule former des citoyens généreux ; que la vérité en fait des êtres raisonnables ; que l'éducation suffit pour les rendre vertueux ; que la loi doit réprimer le crime ; que les récompenses doivent exciter les talens ; & qu'un Roi n'est puissant qu'à la tête d'une nation généreuse & contente. Enfin, au lieu de consulter les flatteurs & les Prêtres qui les trompent, s'ils appelloient la raison à leur secours, ils verroient que la Patrie pour être chere doit procurer le bonheur à ses membres ; que la loi pour être respectée doit être utile & juste ; que l'autorité pour être aimée doit être bienfaisante.

C H A P I T R E VIII.

Des Guerres de Religion & Persecutions.

LA Superstition ne servit jamais qu'à corrompre les Princes & en faire des Tyrans soupçonneux, qui devinrent ses défenseurs zélés; ses ministres n'eurent d'autre emploi que de former aux Tyrans des esclaves, & les Tyrans en échange leur immolèrent tous ceux qui refuserent de s'humilier devant eux. En effet nous voyons presque par-tout le facerdoce, aidé de la puissance temporelle, établir ses dogmes à coups d'épée & faire recevoir ses décisions à force de violences, de proscriptions, de carnage & de flammes.

Indépendamment des intérêts qui lient le Despote avec son Prêtre, nous trouvons dans la Religion elle-même le germe des fureurs qu'elle excite si souvent sur la terre. Tout système religieux fondé sur un Dieu si jaloux de ses droits qu'il s'offense des actions & des pensées des hommes, un Dieu vindicatif & qui veut qu'on

défende sa cause, une telle Religion, dis-je, doit rendre ses sectateurs inquiets, turbulens, inhumains, méchans par principes & implacables par devoir. Elle doit porter le trouble sur la terre toujours remplie de spéculateurs dont les idées sur la Divinité ne s'accorderont jamais; elle doit appeller les peuples au combat toutes les fois qu'on leur dira que l'intérêt du ciel l'exige. Mais Dieu ne parle jamais aux mortels que par des interpretes, & ceux-ci ne le font parler que suivant leurs propres intérêts, & ces intérêts sont toujours très-opposés à ceux de la société. Le vulgaire imbécille ne distinguera jamais son Prêtre de son Dieu; dupe de sa confiance aveugle il n'examinera point ses ordres, il marchera tête baissée contre ses ennemis, & sans s'informer jamais du sujet de la querelle (qu'il seroit d'ailleurs incapable d'entendre) il égorgera sans scrupule ou s'exposera à mourir pour la défense d'une cause dont il n'est point instruit. Sa fureur se proportionnera néanmoins à la grandeur du Dieu qu'il croit intéressé dans la querelle; & comme il fait que ce Dieu est tout-puissant & que tout lui est permis, il ne mettra point de bornes à sa propre haine, à sa férocité; il les regardera comme des effets légitimes.

du zèle que son Dieu doit exciter dans ses adorateurs.

Voilà pourquoi les guerres de Religion sont les plus cruelles de toutes. Aussitôt que l'on fait sonner le nom de la Religion dans l'oreille des peuples, une terreur sombre s'empare des esprits, des inquiétudes vagues les agitent; on écoute le Prêtre ou l'Inspiré dans un morne silence; la crainte est de toutes les passions la plus contagieuse; celle des Dieux n'ayant point d'objet pour se fixer va toujours en augmentant, chacun tremble, sans en savoir la cause; chacun redouble les craintes de son voisin & multiplie les siennes propres, l'inquiétude & la consternation se répandent sur tous les visages, & tandis que le prophète parle à l'imagination, le fanatique aiguise déjà son glaive ou son couteau.

Si à ces dispositions se joignent encore des malheurs publics, des mécontentemens, des calamités, c'est alors que le peuple avale à longs traits le poison du fanatisme; au sortir des leçons de son Prêtre il va détruire sans examen les objets de son courroux & de ses déclamations. Dans une nation superstitieuse le sacerdoce est toujours maître de troubler le repos de l'Etat, & d'exciter les passions du peuple contre les prétendus ennemis de son Dieu. Les Souverains

dont les sujets sont malheureux doivent trembler toutes les fois qu'un Prêtre fanatique monte dans la tribune aux harangues. Il peut de-là ébranler leurs trônes & donner à leurs sujets le signal de la rébellion.

Dans les guerres politiques l'intérêt dont les combattans sont animés est bien plus foible à leurs yeux que dans les guerres religieuses ; dans celles-ci chaque soldat se persuade qu'il est personnellement intéressé dans la querelle ; il se croit le vengeur de son Dieu , sous les yeux duquel il s' imagine combattre ; il voit ce Dieu prêt à le punir s'il montrait de la mollesse , ou s'il ne se battoit point avec l'ardeur qu'il doit au Souverain céleste de qui dépend son éternelle félicité. Enivré de ces puissans motifs , le pere méconnoît son fils , celui-ci méconnoît l'auteur de ses jours ; le frere égorge son frere , le citoyen son voisin ; tout combattant devient pour l'autre un ennemi personnel ; chacun croit mériter la rémission de ses crimes & se rendre digne des récompenses éternelles à proportion qu'il se montre plus cruel. Il a la folie de se persuader qu'il lave ses péchés dans son propre sang & dans celui des autres : le meurtre , la trahison , la fraude , la violation des droits de la natu-

re se changent en vertus à ses yeux; les actions les plus noires lui semblent légitimes contre des victimes dévouées à la vengeance céleste; il cesse de regarder ses semblables comme des hommes, il suppose que leur révolte contre le ciel les a transformés en des bêtes, à qui il ne doit plus rien & sur qui il peut exercer la cruauté la plus étudiée. En un mot toute ame en qui le fanatisme religieux n'a point éteint les sentimens de l'humanité, est brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries, des perfidies & des tourmens recherchés que la fureur religieuse a fait inventer aux hommes; leur cruauté devint ingénieuse toutes les fois qu'il fut question de leur Dieu. La Religion qui se vantoit d'apporter la paix à la terre a fait éclore elle-même dans le sein des nations des noirs & des atrocités plus dignes des Cannibales & des Antropophages que des sectateurs d'un Dieu clément & miséricordieux.

Nous avons vu que les autels de presque toutes les Divinités du monde ont été arrosés du sang humain; mais ce sang ne fut point toujours répandu dans des temples; les Ministres d'un Dieu, qui s'appelle à la fois *le Dieu des vengeances & des miséricor-*

des, ont pendant des siècles entiers couvert en son nom la face de la terre de carnage & d'horreurs; des Royaumes vastes furent leurs autels, les Rois & les peuples se font chargés du soin d'égorger les victimes pour eux. La Religion moderne, qui se vante d'être l'appui de la politique & de la morale, a coûté plus de sang aux habitans du monde que celles qui ordonnoient formellement les sacrifices les plus révoltans. Jusqu'à nos jours les Prêtres du *Dieu de paix*, les Ministres d'une Religion dont on vante la pureté, lorsqu'ils en ont le pouvoir, perpétuent chez quelques peuples des holocaustes ou des sacrifices humains qui ne le cedent en rien pour la cruauté à ceux que des Prêtres barbares offroient chez les Mexicains à leurs Dieux abominables. (00) Lorsqu'ils ne jouissent point du droit de

(00) Le célèbre Torquemada, Inquisiteur d'Espagne, se vantoit d'avoir fait périr par le fer & par le feu plus de 50000. Hérétiques. Le massacre de la Saint-Barthélémy en fit périr autant dans la seule ville de Paris. Le massacre d'Irlande couta la vie à cent cinquante mille Protestans. Dans la croisade contre les Albigeois on brûla les habitans de plusieurs Villes entières. On ne peut lire sans frémir les cruautés exercées par ordre des Princes & du Clergé contre les Vaudois, les Anabaptistes, les Protestans de France, de Savoye, de Hongrie. Les Prêtres sont évidemment les plus absurdes & les plus méchans des hommes; c'est à force de supplices qu'ils veulent faire aimer la Religion, ou plutôt leur maxime est la même que celle d'un Tyran; *ODERINT DUM METUANT.*

se venger par eux-mêmes, ils ne laissent pas de souffler le feu de la discorde, & d'animer pour leurs querelles les peuples & les citoyens à leur destruction réciproque. Un Dieu sanguinaire ne peut avoir des ministres bien doux : un Dieu jaloux ne peut avoir des sujets pacifiques & tranquilles. Dès qu'il s'agit de la Religion, tous les liens du sang, de la morale, de la politique doivent être rompus par celui qui se persuade que cette Religion est plus importante que la patrie, que la famille, que la vertu. Un superstitieux, conséquent à ses principes, ne doit voir que le ciel, il doit fouler aux pieds son père, sa mère, ses parens, ses amis, ses concitoyens, pour se faire un chemin vers les récompenses, qui ne seront le prix que des sacrifices qu'il consentira de faire à ce Dieu ; tout homme qui lui est sincèrement attaché ne peut se dispenser de sentir & de montrer la plus forte antipathie contre quiconque lui paroîtra l'ennemi de sa Religion, la cause de la colere divine, un obstacle à la gloire de son Monarque céleste ; s'il en a le pouvoir il doit immoler sans hésiter tous ceux qui s'opposent aux progrès de son règne ; ce Monarque ne doit avoir aucun concurrent sur la terre,

re, il ne souffre point que le cœur se partage entre lui & ses créatures.

D'où l'on voit que dans une nation dévouée à la superstition l'Interprete des volontés du Très-Haut doit être l'arbitre du sort de l'Etat, le maître absolu de la vie du Souverain & des sujets. Il lui suffit de crier à l'*impie* pour faire égorger tout Prince qui lui déplaît ou tout mortel qui résiste à ses décisions sacrées. Le superstitieux ira-t-il examiner ses ordres? non, sans doute; il lui suffit de savoir que son Prêtre parle au nom du ciel dont les décrets impénétrables ne sont point faits pour être examinés; l'Etat dût-il périr, il faut qu'il détruise tous ceux que la vengeance divine voudra lui désigner; il faut que sur l'ordre de son Dieu il devienne sourd aux cris de la nature, insensible à la pitié, indifférent sur le bonheur de sa patrie, & prêt à troubler son repos pour expier ses propres fautes.

Ne soyons donc point surpris si nous voyons la Religion armer si souvent les mains des hommes & les rendre inhumains par piété. La superstition l'emporta toujours sur la politique, la morale & la raison; ses terreurs étoufferent la nature, briserent les nœuds les plus sacrés & mé-

tamorphoferent l'homme en un tigre affamé de carnage.

Pour fe convaincre que nous n'avons point exagéré le tableau des effets pernicious de la superstition & des ravages qu'elle a causés dans les nations, que l'on jette les yeux sur nos annales sacrées: nous y voyons un peuple choisi par son Dieu pour être le fléau, l'exterminateur de ses voisins, l'usurpateur de leurs possessions, le perturbateur de leur repos. Consultons nos propres annales; ne verrons-nous pas durant une longue suite de siècles notre Europe engraisée du sang des adorateurs d'un même Dieu? Nous trouverons l'Allemagne & l'Italie couvertes des cadavres de ceux qui ont péri dans les querelles du Sacerdoce & de l'Empire. Nous verrons que c'est l'ambition pontificale & la frénésie religieuse qui firent entreprendre ces Croisades extravagantes, qui, sous prétexte de recouvrer la Terre-Sainte, armerent des Brigands Chrétiens, persuadés par des Saints qu'ils laveroient dans le sang des Infidèles leurs horribles forfaits. Nous verrons des millions d'hommes assurés d'acquiescer par-là la rémission de leurs crimes, se livrer sans pudeur aux plus affreux excès. Par une suite de ce délire nous verrons l'Europe entière dépeuplée par des Souve-

rains insensés, injustes, usurpateurs, qui transporteroient leurs sujets en Asie, où ils trouveroient le tombeau que la folie leur avoit creusé. Par-tout nous trouverons les traces ensanglantées de la férocité religieuse. Nous verrons la France déchirée par d'affreuses guerres civiles; sa capitale dans une nuit inondée du sang de cinquante mille Citoyens; deux de ses Rois successivement égorgés par le couteau de la Religion. Nous verrons dans notre Patrie un Roi, enivré par la Religion de ses fausses prérogatives, monter sur l'échaffaut & devenir la victime mémorable de son entêtement pour d'indignes préjugés. Nous verrons la Tyrannie couverte du manteau de la Religion ordonner la persécution chez le Batave, & l'obliger de combattre contre son odieux Tyran. C'est la Religion, qui servant de voile à l'avarice, alla chercher des victimes dans un nouveau monde. Les nations de l'Amérique écrasées, tourmentées, asservies par les disciples du Dieu de paix, eurent sans doute lieu de regretter longtems les Dieux cruels de leurs Ancêtres.

En un mot c'est la Religion qui depuis tant de siècles est presque seule en possession de faire massacrer les Rois, de foule-

ver & de diviser les fujets , de rompre l'union des fociétés , de leur donner le fignal de la guerre , de les lier ou les féparer d'intérêts , de faire éclore par-tout des extravagances & des fureurs , inconnues dans l'antiquité à des peuples qui permettoient à chacun de fuivre paifiblement le culte de fes peres. Ces peuples que l'on nous peint comme des aveugles , ne fe font point arrogé le droit affreux de tyrannifer la penfée ; ils ne trouverent pas à chaque instant , comme nous , des motifs renaiffans pour fe hair & pour s'exterminer ; ce fut à des nations qui fe prétendent les plus favorifées du ciel & instruites par la Divinité même , qu'il étoit réfervé de subtilifer fur la Religion , d'inventer des moyens ingénieux pour mettre les efprits à la torture , & de porter le trouble jufque dans les confciences des hommes. (pp).

(pp) L'Antiquité Payenne paroît avoir ignoré le fecret de tourmenter les confciences. C'eft au Chriftianifme qu'il étoit réfervé d'inventer des *symboles* de croyance , des *professions de foi* , des *formulaire*s &c. que fous peine d'être perfécutés l'on fit foufcrire à ceux dont la façon de penfer étoit fufpecte aux Chefs de l'Eglife. Il eft aifé de juger par-là fi l'Europe a beaucoup gagné en fe faifant Chrétienne. L'on pourroit prognostiquer avec affez de certitude la chute prochaine du Chriftianifme ; il ne pourra fubfifter dès que les hommes auront affez de lumieres pour sentir qu'il leur eft plus important d'être humains & fociables , que d'avoir une foi bien orthodoxe. L'intolérance effentielle à cette Religion , plus qu'à toute autre , doit néceffairement

Si la superstition permettoit de consulter la nature, la raison, l'intérêt des nations; si la Religion ne faisoit point aux hommes un devoir de fouler aux pieds toutes les considérations humaines; ils sentiroient que l'équité, la modération, l'indulgence & la paix sont la base de toute morale, & les soutiens de toutes les sociétés politiques; ils verroient que leurs idées religieuses ne peuvent être les mêmes sur des objets que chacun voit diversement; ils se convaincroient donc que les opinions religieuses peuvent varier, mais que les devoirs de la morale, fondés sur leur propre nature, doivent ne varier jamais. Ils regarderoient comme des furieux & des ennemis de leur espece ces prétendus organes de la Divinité qui ne font fervir ses loix que pour troubler, diviser, armer les nations; ils imposeroient un silence éternel à ces fanatiques qui prêchent la discorde, le zèle & le carnage, & qui sous prétexte des intérêts du ciel portent la désolation sur la terre. Si les prestiges de la superstition n'eussent point engourdi & fasciné l'entendement des peuples, ils ne se se-

en dégoûter les gouvernemens, dès qu'ils entreverront les premières lueurs de la raison, & dès qu'ils s'occuperont de leurs intérêts les plus évidens.

roient point rendus les complices, les exécuteurs & les victimes des projets insensés de ces Tyrans religieux & politiques qui de tout tems ont élevé l'édifice de leur grandeur sur les cadavres de leurs esclaves & sur les débris des Empires. Mais aveuglé dès le berceau, le vulgaire fut toujours prêt à recevoir la fureur qu'on voulut lui inspirer de la part de ses Dieux ; on lui avoit fait sucer avec le lait la haine la plus forte contre tous ceux qui ne pensoient point comme lui, qui n'adornoient pas le même Dieu, qui ne suivoient point le même culte, ou qui en adorant le même Dieu l'honoroient diversement. Ainsi les nations se devinrent réciproquement odieuses, les sujets d'un même État, les membres d'une même société, d'un même corps, d'une même famille, furent les uns pour les autres des étrangers, des ennemis, & se regarderent avec horreur. La Religion *apporta le glaive* entre eux, & les sépara pour toujours ; les Empires furent exposés à des fermentations continuelles ; les citoyens furent toujours prêts à se haïr, à se tourmenter, à s'égorger au premier signal d'un Despote ou d'un Prêtre, & chacun se fit un point d'honneur de massacrer ou de périr, de donner ou de rece-

voir la mort, pour une Religion que l'on ne comprit jamais.

Tout homme raisonnable est consterné & forcé de gémir en voyant combien il en a coûté aux nations pour une foule d'opinions, de dogmes, d'articles de foi, de pratiques arbitraires, ridicules, bizarres que le facerdoce voulut leur imposer. Aux yeux du superstitieux rien de ce qui touche sa Religion ne paroît indifférent, tout est de la dernière importance, tout intéresse son salut éternel; les moindres innovations dans la doctrine, les moindres changemens dans le culte, les altérations les plus légères dans une cérémonie, furent toujours pour les peuples des sources intarissables de disputes, de persécutions & de guerres. (qq) Il fallut des siècles de contestations & de combats avant de pouvoir convenir sur la façon d'entendre les volontés révélées par la Divinité,

(qq) Ce fut le desir d'introduire le Surplis & la Liturgie Anglicane en Ecosse qui fit périr Charles I. sur un échaffaut. Au dernier siècle il y eut de grands troubles à Hambourg, à l'occasion de la dispute qui s'étoit élevée entre deux Ministres, dont l'un soutenoit que dans l'Oraison Dominicale il falloit dire *Pere Notre*, au lieu de *Notre Pere*: toute la ville prit parti dans cette importante querelle. Les Chrétiens ont été en dispute pendant des siècles sur le tems de la célébration de la Pâque, sur des mots, des lettres, des virgules.

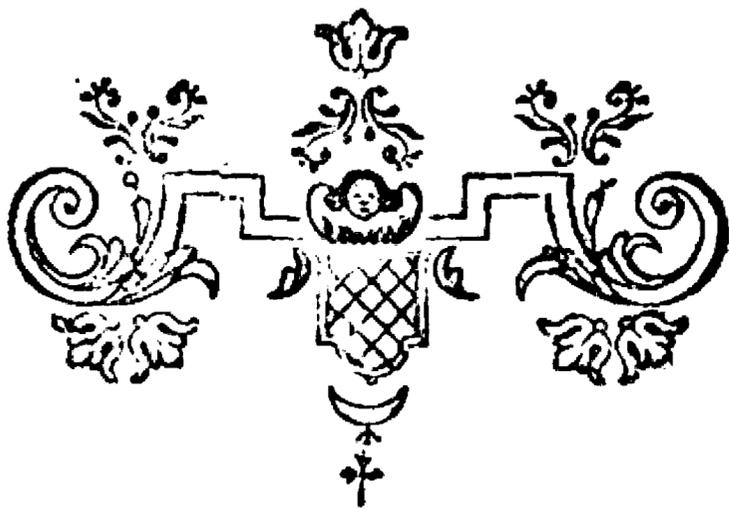
sur lesquelles ses infailibles interpretes ne purent jamais s'accorder. Les Prêtres se disputerent toujours, & leurs sectateurs partagés se haïrent & se firent la guerre, sans jamais avoir d'idées précises des objets qui les divisoient. Il ne faut point en être surpris. Dès qu'il s'agit de phantômes qui n'existent que dans l'imagination, de rêveries qui ne peuvent être uniformes, des siècles de disputes ne peuvent rien terminer; l'éternité elle-même ne pourroit concilier des systèmes qui ne portent que sur des suppositions fausses, & sur des absurdités enfantées par des imposteurs divisés d'intérêts, ou par des cerveaux dont les délires ne purent être les mêmes.

Il n'appartient qu'à la vérité de mettre les hommes d'accord; l'expérience & la raison étant pour toujours exclues des disputes théologiques, la force, l'opiniâtreté, la violence restent seules en possession du champ de bataille, & demeurent en droit de décider. Les plus forts, les plus adroits, les plus obstinés finissent par subjuguier les plus foibles, & prescrivent à tous les opinions qu'ils ont à suivre: ceux qui ont les Puissances pour eux prennent exclusivement les titres fastueux de *fideles*, de *vrais croyans*, d'*Orthodoxes*; & pour rendre

dre leurs adversaires odieux ils leur prodiguent les noms de *blasphémateurs*, d'*impies* d'*hérétiques*, d'*infidèles*. Ceux à qui l'on applique ces dénominations inventées par la fureur théologique, perdent dès-lors tout droit dans la société, qui cesse de les regarder comme des hommes; la superstition anéantit les rapports qui subsistoient entre eux & leurs concitoyens. Le sacerdote déclara souvent que les Fidéles ne devoient ni justice, ni bonne foi, ni indulgence, ni pitié à des êtres qui s'étoient révoltés contre ses décisions (rr)

(rr) C'est une maxime établie à la Cour de Rome que l'on ne doit point garder les engagements pris avec des hérétiques; d'où il suit que jamais une nation Protestante ne peut faire un traité solide avec un Prince Catholique.

F I N D U T O M E I.



M

LA
CONTAGION
SACRÉE,
OU
HISTOIRE NATURELLE
DE LA
SUPERSTITION.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Prima mali labes.

TOME SECONDE.



LONDRES

MDCCLXVIII.

T A B L E
D E S
C H A P I T R E S.

T O M E S È C O N D.

C H A P I T R E I X.

De la Tolérance ; elle est incompatible avec les principes fondamentaux de toute Religion. Page 1

C H A P I T R E X.

De l'influence de la Religion sur la Morale ; la Religion ne peut en être la base. 48

C H A P I T R E X I.

Des prétendus devoirs, des pratiques & des fausses vertus de la Religion. Dangers des Expiations. 77

C H A P I T R E X I I.

Continuation du même sujet. Des perfections fanatiques de la superstition. 94

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIII.

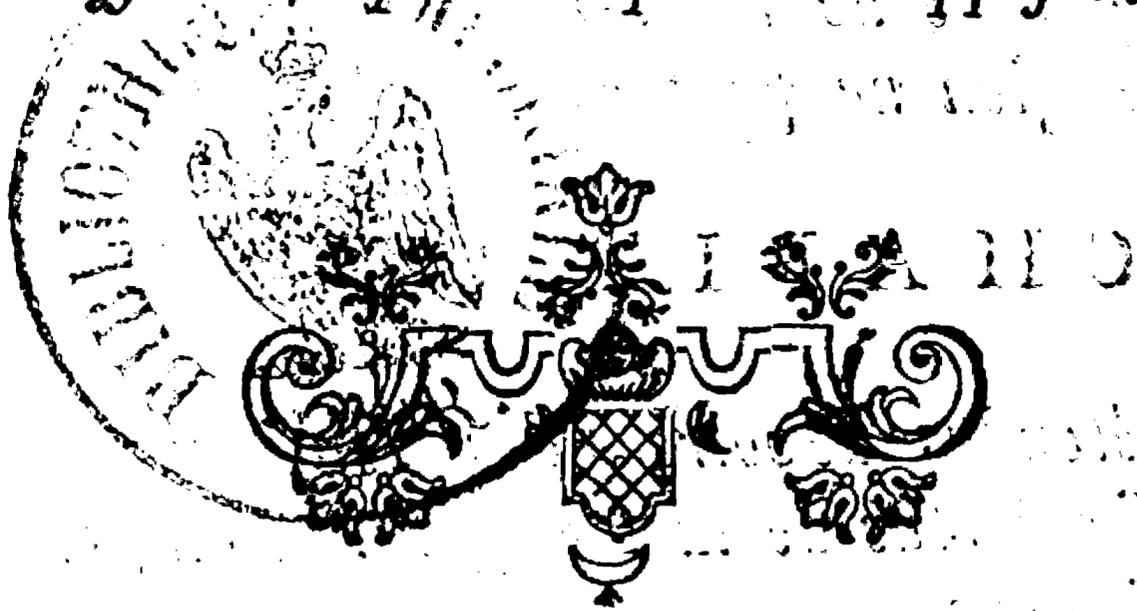
La superstition contredit, confond & détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la Morale. III

CHAPITRE XIV.

De l'influence de la Religion sur le bonheur des individus; elle les rend très-malheureux. 145

CHAPITRE XV.

De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger ou de réformer la superstition. Des remèdes efficaces que l'on peut lui opposer. 164



HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION,

CHAPITRE IX.

*De la Tolérance ; elle est incompatible avec
les principes fondamentaux de toute
Religion.*

IL n'est, sans doute, personne qui ne soit indigné ou affligé à la vue des effets terribles que nous venons de rapporter, & qui ne soit obligé de convenir de la réalité des maux qui furent les suites des opinions religieuses des hommes ; on nous dira, peut-être, que ce n'est point à la Religion elle-même, mais à l'abus de la Religion, que sont dus les excès dont nous avons parlé ; on prétendra que l'abus des choses les plus utiles peut devenir nuisible,

& que c'est aux passions des hommes que l'on doit attribuer les fureurs dont la Religion ne fut que le prétexte.

Je réponds que c'est dans les principes de la Religion même, dans le Dieu qui lui sert de base, dans les idées funestes que le genre humain s'en est faites, qu'il faut chercher la source des malheurs qui n'en furent & qui n'en feront jamais que des suites nécessaires. Les hommes qui, comme on l'a déjà remarqué précédemment, éprouvent alternativement des biens & des maux dans leur existence actuelle, & font honneur à la Divinité de tout ce qui leur arrive dans ce monde, ne peuvent, quel qu'effort qu'ils fassent, lui attribuer une bonté permanente; dès qu'ils souffrent, ils doivent la craindre; & dès qu'ils la craignent ils doivent la supposer méchante, ou du moins ils sont forcés de se défier de ses dispositions, tantôt bonnes, tantôt mauvaises pour eux. Un Dieu qui sçait tout, qui peut tout, sans la permission duquel rien ne se fait ici-bas, ne peut être regardé comme invariablement bon. Le Dieu terrible doit toujours éclipser dans l'esprit des hommes le Dieu favorable. Le Dieu dangereux les occupera bien plus que le Dieu rempli de bonté dont ils n'ont rien à craindre; ainsi l'idée de Dieu réveillera

nécessairement le sentiment de la frayeur ; sentiment qui suppose de la méchanceté dans l'objet qui l'excite.

La Religion ramenera toujours les hommes à la crainte ; tout objet vague qui les fait trembler les occupera sans relâche , fera fermenter leurs esprits , excitera des disputes entre eux , & les portera tôt ou tard à des extrémités. Toute Religion demande pour premier sacrifice un renoncement total à la raison ; dès que les hommes cessent de prendre la raison pour guide dans l'examen de la chose qu'ils croient la plus importante pour eux , ils n'auront garde d'être retenus par elle toutes les fois qu'il s'agira de la Religion ; ainsi leur conduite ne fera jamais qu'une suite d'égaremens. Si Dieu est l'auteur de la Religion , elle doit commander à la nature-même ; elle doit lui imposer silence lorsqu'elle aura la témérité de contredire ses volontés , ou celles de ses interpretes. Si c'est la volonté divine qui décide du juste & de l'injuste , Dieu est le maître de la vertu ; à sa voix le crime peut devenir vertu & la vertu peut devenir crime. Voilà donc la morale subordonnée aux caprices des interpretes de la Divinité. Dieu est le premier Souverain des nations , il com-

mande aux Rois mêmes , il règle le sort des Empires ; ainsi la Politique doit être soumise à la Religion ; les intérêts passagers & temporels des Gouvernemens ne font point faits pour balancer un instant les intérêts de la Divinité , & de ses Ministres , chargés d'apprendre ses intentions aux hommes. La nature , la raison , la morale , la vertu , le bien-être des États font donc faits pour céder à la Religion , qui , émanée de l'arbitre souverain des hommes & des choses , doit nécessairement triompher de tout ce qui s'opposeroit à ses vues.

Toutes ces notions font des Corollaires tirés des premiers principes sur lesquels toute Religion est fondée. D'où l'on voit que les hommes font inconséquens toutes les fois qu'ils démentent par leur conduite le système d'après lequel ils partent ; il ne leur est point permis de déroger à leurs principes , & lorsqu'ils s'écartent de la route nécessaire que la Religion leur trace , ils se rendent sans doute coupables envers Dieu. Lorsqu'ils voudront être conséquens , ils exécuteront sans répliquer les ordres qu'on leur donnera de la part du ciel , ils recevront avec docilité les passions qu'on voudra leur inspirer au nom de Dieu , ils détruiront in-

distinctement les ennemis de sa gloire, ils ferviront les complots de ceux qui connoissent ses profonds desseins ; & , s'il le faut, ils porteront le trouble dans la société, ils risqueront de la dissoudre, lorsque Dieu demandera qu'on lui en fasse le sacrifice.

C'est donc aux principes mêmes de la Religion que nous devons attribuer les folies & les excès dont elle fut toujours la cause ; les hommes trompés sur la Divinité, tirèrent de leurs principes les inductions les plus nuisibles à leur bonheur ici-bas ; leur conduite devint nécessairement une longue chaîne d'extravagances. La Religion, qu'il n'est jamais permis de contredire ou d'examiner, rendra toujours respectables aux peuples les fureurs des ambitieux, des enthousiastes & des fourbes qui mettront habilement sur le compte des Dieux les horreurs enfantées par leurs passions détestables. Quoi de plus odieux qu'un manteau toujours prêt à couvrir les forfaits les plus avérés ! quoi de plus légitime que de détruire des chimères au nom desquelles la terre fut toujours défolée ! Si la raison reprenoit sur l'homme ses droits usurpés par l'erreur, ne sentiroit-il pas que tout ce qui par soi-mê-

me ou par ses suites nécessaires porte le trouble dans la société ; tout ce qui bannit la concorde entre des êtres destinés à s'aimer, à se secourir mutuellement ; tout ce qui leur fournit des prétextes pour se haïr, se tourmenter & s'égorger ; enfin tout ce qui les asservit & les rend malheureux, ne peut être regardé que comme une invention funeste, une conspiration contre le genre humain, qui peut être légitimement attaquée, justement dénoncée, livrée à l'indignation & au mépris.

Une superstition qui aura pour objet de son culte un Dieu redoutable, perfide, cruel & sanguinaire, doit finir tôt ou tard par faire des fanatiques, des enthousiastes, des mélancoliques, des furieux ; elle sera entre les mains des tyrans & des imposteurs une arme sûre pour ensanglanter le monde & pour le remplir de malheureux. Si des fourbes, détrompés d'une telle Religion, la font servir à leurs vues, si des ambitieux en font usage pour appuyer leur politique, si des ames vénales & intéressées trouvent en elle des moyens de contenter leur avarice ; si des entêtés s'en servent pour venger leur orgueil, ils ne réussiroient jamais dans leurs indignes projets, si leurs passions n'étoient point secondées par des peuples stupides & dévots qui croient

de bonne foi se rendre agréables à leur Dieu, en se prêtant aux crimes ordonnés par ses Ministres, ou utiles aux Tyrans qui commandent en son nom. Avec le cœur le plus droit & l'ame la plus honnête celui qui est pénétré de la crainte de son Dieu ne peut s'empêcher de haïr ceux que sa Religion lui désigne comme des ennemis de ce Dieu; si ce Dieu est un Monarque jaloux, il doit régner sans partage; s'il n'y a qu'une seule Religion qui lui plaise, il faut l'établir par-tout; quelqu'un s'oppose-t-il à ses progrès, il faut l'exterminer. Est-elle attaquée, il faut prendre son parti, il faut périr pour elle.

Tolérer une Religion c'est permettre un culte que l'on croit offensant pour son Dieu; c'est faire céder les intérêts de sa gloire à une politique humaine, abominable à ses yeux; rien dans le monde n'est plus important que Dieu, c'est de lui que dépend le sort des humains, l'essentiel est de lui plaire, il est assez puissant pour rendre les sociétés heureuses & florissantes sans le secours de l'homme; ne vaut-il pas mieux qu'un Etat soit languissant & dépeuplé, que de renfermer un grand nombre de citoyens infideles qui attireroient infailliblement sur lui la colere des Cieux?

Il faudra donc que les Princes, Lieutenans & Représentans de la Divinité, chargés de venger ses droits, défenseurs de sa Religion, s'arment du glaive pour extirper l'impiété & l'hérésie de leurs Etats; qu'ils bannissent, persécutent & détruisent ceux de leurs sujets que le Clergé leur dénoncera comme les ennemis de Dieu. S'ils négligeoient d'obéir à ses Ministres; si un Gouvernement trop doux refusoit de tremper ses mains dans le sang, si l'intérêt de l'Etat l'engageoit à demeurer neutre entre le ciel & la terre; enfin si les opinions du Prince étoient offensantes pour Dieu; dès-lors il seroit indigne de le représenter, & comme tel traité par le Clergé en impie, en rebelle, en tyran, peu fait pour commander à un Peuple fidele. (1)

Telles sont, & telles doivent être pour un esprit conséquent, les maximes d'une Religion fondée sur les oracles d'un Dieu partial, jaloux de sa gloire, qui veut régner sans partage; qui s'intéresse aux opinions des hommes; qui a cent fois ordonné le meurtre & les assassinats. Ceux qui en adoptant une pareille Religion suivent des maximes contraires, sont des raisonneurs

(1) Autrefois le Pape déclaroit *hérétiques* tous les Princes qui lui résistoient; dès-lors ils étoient déchus de la couronne, & les peuples absous du serment de fidélité.

peu conséquens, bien plus touchés des intérêts futiles de l'Etat, des préceptes d'une morale humaine, qui consultent plutôt la douceur de leur propre caractère, le cri de la nature, que les intérêts de la Religion, que les ordres de leur Dieu, que son caractère emporté : l'homme véritablement dévot doit nécessairement lui sacrifier toutes les autres considérations. Si ce Dieu est terrible, il est un prévaricateur, un insensé toutes les fois qu'il refuse de complaire à son atrocité. Sous un Dieu colère & méchant la tolérance est une lâcheté criminelle, c'est une véritable trahison.

Ainsi, que le Chrétien religieux étouffe le cri de la nature s'il veut être conséquent à ses principes. Envain se flatteroit-il de concilier la tolérance avec le Dieu terrible qu'il a reçu des Hébreux. Le Dieu qui n'a créé son premier pere que pour lui tendre un piège, n'est-il donc pas un Dieu dont il faut se défier? Le Dieu qui commanda le sacrifice de son fils unique à cet Abraham qu'il honora de son alliance, n'est-il pas un Dieu cruel? Le Dieu qui ne voulut s'appaiser que par la mort de son propre fils, n'est-il donc pas de tous les Dieux le plus implacable? Le Dieu de ce Moyse, dont le Christianisme révere les

oracles, de ce Jephthé qui sacrifia sa fille, de ce cruel David qui fut *un homme selon son cœur*, de ce Phinées & de ces Lévites qui furent choisis pour le servir en récompense de leurs assassinats, n'est-il pas un Dieu furieux ? Le Dieu qui se dit le Dieu des armées & des vengeances, qui ordonne d'exterminer les nations & leurs Divinités, qui fait nâger les villes des Cananéens dans le sang, qui veut que l'on massacre les Rois, qui ordonne par ses Prophètes de passer les femmes, les vieillards & les enfans au fil de l'épée, est-il donc un Dieu bien rempli de bonté ? Enfin le Dieu qui veut que ses adorateurs pleurent, gémissent, se mortifient, & qui destine à des flammes éternelles la plus grande partie de ses enfans, est-il un pere bien tendre, un Dieu favorable ? Non, le Dieu des Chrétiens est un Dieu de sang ; c'est par le sang qu'il veut être apaisé ; c'est par des flots de sang qu'il faut désarmer sa fureur ; c'est dans le sang qu'il faut éteindre son foudre allumé par les crimes de la terre ; c'est par des torrens de larmes qu'il faut laver ses iniquités ; c'est par des cruautés qu'il faut lui témoigner son zèle ; c'est par la frénésie qu'il faut lui prouver sa soumission. L'esprit du

Christianisme est un esprit destructeur : son Dieu ordonna la destruction, ainsi que tout Chrétien détruise ses ennemis ; qu'il détruise son propre corps s'il veut lui plaire ; qu'il persécute, qu'il combatte, au risque de périr lui-même, & qu'il serve un Dieu vengeur qui récompensera son zèle, & qui puniroit son indifférence & sa tiédeur.

On ne manquera pas de nous dire que le Dieu des Chrétiens, si sévère autrefois, s'est radouci, depuis qu'il s'est réconcilié avec le genre humain par la mort de son fils ; que ses préceptes ont changé ; que si dans le tems de sa colere il exerça une justice rigoureuse, défarmé maintenant, il leur recommande l'humanité, la justice, la concorde & la paix. Ainsi donc c'est de la bouche d'un Dieu immuable que nous voyons sortir des ordres si contradictoires ; il condamne aujourd'hui ce qu'il prescrivit autrefois : d'après des volontés si discordantes quelle conduite faudra-t-il donc tenir ? Faut-il aimer ou assassiner ses ennemis ? N'est-il pas aujourd'hui comme alors également irrité des pensées & des actions des hommes ? Ses adorateurs ne sont-ils pas maintenant aussi intéressés qu'autrefois à lui montrer de l'affection & du zèle ? Sa cause doit-elle être à présent trahie, abandonnée, méprisée, &

si jamais elle eut besoin du bras des hommes pour la défendre, pourquoi n'auroit-elle pas encore besoin de leur secours? Sous un Dieu vindicatif peut-on avoir trop de zèle, le parti de la douceur ne feroit-il pas un parti dangereux? Quand même il l'auroit recommandée, peut-on supposer qu'il pût avoir mauvais gré à ceux qui transgresseront ses ordres par un excès d'attachement pour lui?

C'est de la diversité des commandemens que le même Dieu donna en différens tems, que résulte la diversité des opinions que les Chrétiens ont adoptées sur la Tolérance; les uns, plus conséquens sans doute à leurs principes, veulent que l'on persécute, que l'on tourmente, que l'on établisse la Religion & ses dogmes par le feu, par le fer, par les supplices: d'autres veulent qu'on se contente de gémir en silence sur les erreurs de ses frères égarés, & qu'on remette au Tout-Puissant le soin de juger & de se venger lui-même. Les uns ne prêchent que le sang & le carnage; les autres se contentent de haïr intérieurement ou de mépriser ceux qui ne pensent point comme eux; car au fond il est impossible au dévot d'aimer sincèrement & son Dieu & ceux qui l'offensent. Les uns préfèrent leur Dieu à la morale, à la

vertu , au repos de l'Etat ; les autres le sacrifient à la douceur des mœurs , à leur tempérament honnête , à la bonté de leur cœur , à l'équité naturelle , à l'intérêt des nations.

Si le bon sens & la raison avoient à décider entre des opinions si contraires , les hommes fauroient bientôt à quoi s'en tenir ; mais on ne les consulte jamais dès qu'il s'agit de la Religion. Ainsi les adorateurs du même Dieu n'ont pu convenir jusqu'à présent s'il étoit plus expédient & plus conforme à ses vues de persécuter que de tolérer ses adversaires : les deux partis admettent un Dieu terrible , mais qui se dit néanmoins le *Dieu de la paix* ; chacun des disputans autorise son opinion par des preuves également fortes , par des exemples également décisifs , par des ordres également formels ; au milieu de ces querelles les Chrétiens étonnés ne savent point encore s'ils doivent être bons ou méchans , cruels ou pacifiques , justes ou injustes , indulgens ou emportés. L'un participe avec joye au sacrifice qu'on fait d'un hérétique que ses inquisiteurs ont condamné aux flammes ; il ne doute pas que son supplice ne soit un sacrifice de bonne odeur , propre à lui attirer les faveurs du ciel ; l'autre détourne avec horreur ses

yeux de cette affreuse tragédie, & voudroit arracher du bûcher le malheureux dont le crime est de s'être trompé.

Ne soyons point surpris de cette discordance dans les idées des superstitieux Chrétiens. Leur Dieu dans quelques circonstances ordonna formellement le massacre, l'injustice, le crime & la vengeance; il approuva le vol, l'usurpation, le meurtre, le Régicide: il voulut qu'on traitât avec la dernière barbarie tous ceux qui ne connoissoient ni son nom ni sa Loi: Dans d'autres occasions, ses intérêts ayant changé, ce même Dieu recommanda la douceur, défendit la violence, ordonna la soumission aux Puissances de la terre, modéra le zèle fougueux de ceux qui s'ingéroient de défendre sa cause, se réserva le soin de se venger, & voulut que ses sectateurs observassent les règles de l'humanité.

Comment régler sa conduite sur les volontés d'un Dieu si visiblement en contradiction avec lui-même? Ne voit-on pas clairement que ces ordres opposés ont été les effets des intérêts, du tempérament, des passions, des circonstances de ceux qui à différentes reprises ont fait parler la Divinité? Ne sent-on pas qu'ils

ont consulté les dispositions, les besoins, les mœurs & les idées des peuples à qui ils annonçoient ses décrets? Si un Législateur cruel, assuré de son autorité sur un peuple de brigands & de voleurs, lui ordonna le meurtre & le carnage, un imposteur, dénué de forces, & de pouvoir, fut obligé d'annoncer un Dieu plus modéré, dans un pays où lui-même avoit besoin d'indulgence; il eût été extravagant, il eût révolté les esprits, s'il eût prêché l'intolérance. Moïse maître absolu de ses Israélites sauvages, stupides & indigens, leur parloit selon leurs vues en leur disant d'exterminer & de piller; le Christ n'eût été qu'un insensé s'il eût tenu le même langage à une poignée de malheureux qui s'étoient attachés à lui. (2)

(2) Malgré l'esprit de modération & de douceur que les Chrétiens attribuent à Jésus-Christ, l'Évangile nous le montre quelquefois très-emporé & sous les traits d'un perturbateur du repos public. En disant ouvertement des injures aux Prêtres de son pays, & en chassant sans autorité les vendeurs du temple, il ne montra pas assurément cet esprit pacifique que ses disciples nous vantent. Il est évident que le Christ fut l'ennemi juré des Prêtres, de leurs autels, de leurs temples, de leurs sacrifices; & c'est précisément sous ces traits que nos Prêtres d'aujourd'hui nous dépeignent un impie & un citoyen dangereux. Si plusieurs passages de l'Évangile des Chrétiens semblent recommander la tolérance, beaucoup d'autres ordonnent formellement la haine & la persécution. Jésus dit qu'il est venu apporter le glaive; qu'il est venu séparer le fils d'avec son père; que celui qui n'écouterà pas l'Église doit être re-

Les Apôtres d'une Religion naissante & opprimée furent donc obligés de recommander la patience, la tolérance & la douceur; parvenue au pouvoir elle changea bientôt de ton; pour lors elle ne prêcha que vengeance, que fureur, & fit du monde entier un vaste cimetière. La conduite ordonnée par la Religion dut changer avec les circonstances de ses Ministres; leur politique versatile fut forcée de s'accommoder aux tems; humble, rampante, facile dans l'origine, elle ne se permit d'élever sa tête & sa voix, de rendre ses sectateurs turbulens, de semer la discorde, de braver la puissance civile, de ravager la terre, que lorsqu'elle se sentit assez forte pour le faire impunément. Ce furent toujours les intérêts des guides spirituels des peuples qui réglèrent leurs passions; ils rendirent à volonté leurs sectateurs doux ou emportés, patiens ou féroces, soumis ou rebelles, humains ou barbares, suivant que les circonstances l'exigeoient. Les Prêtres des Chrétiens ont de tout tems soumis les intérêts publics à leurs propres caprices, la morale à leurs fan-

gardé comme un Payen & un Publicain. S. Paul ordonne d'éviter un hérétique comme un homme pervers. S. Jean défend de recevoir & de saluer un hérétique. &c.

fantaisies, la conduite des hommes à leurs décisions; ils trouverent, quand ils voulurent, dans les oracles du ciel des raisons pour justifier les opinions les plus contraires; l'ambiguité & les contradictions de ces oracles les mirent toujours à portée de décider de la maniere qui leur convenoit le mieux; des ordres clairs & précis, des loix qui ne se contredisent point, des commandemens conformes à la raison n'ont pas besoin d'interpretes; c'est l'autorité qui explique & qui décide toutes les fois que la raison est forcée de se taire.

Malgré l'incertitude dans laquelle le langage de la Divinité & de ses Prêtres semble laisser le Chrétien sur le parti qu'il doit prendre dans les questions qui intéressent sa Religion, celui de la douceur, de l'indulgence, de la tolérance ne peut être le plus sûr; il le sentira s'il fait attention au caractère de son Dieu, & aux traits sous lesquels on le lui montre dans ses livres sacrés. Les adorateurs d'un Dieu qui punit les enfans des fautes de leurs peres; qui a cent fois ordonné ou approuvé des actions criminelles, qui a fait assassiner des Rois & détruire des nations entieres, dont les Prophètes ont souvent fait massacrer des milliers d'hommes pour quelque offense ou

transgression ; (3) les adorateurs, dis-je, d'un Dieu de ce caractère ne peuvent être *Tolérans*, & ses Prêtres ne peuvent sans le trahir ou sans nuire à leur cause être sincèrement pacifiques & modérés ; un Prêtre tolérant perdrait bientôt son empire ; son intérêt exige que l'on égorge & que l'on persécute ; il faut user de violence pour inculquer des opinions absurdes ; la liberté de penser sera toujours funeste au sacerdoce. Envain lui dira-t-on que le Dieu qui s'est montré si terrible, si sanguinaire, est devenu depuis plus humain & plus facile, l'idée de sa férocité primitive est bien plus utile à des imposteurs méchants que celle de sa bonté subséquente ; cette idée est bien plus propre à troubler le cerveau du fanatique & du zélé ; ils se croiront donc forcés d'être cruels, ils justifieront leur barbarie par l'exemple de leur Dieu & des personnages révéérés qui ont

(3) La Bible nous apprend que Moïse (*qui étoit le plus doux des hommes*) fit égorger plus de quarante mille Israélites, pour avoir désobéi à ses commandemens : la tribu de Lévi fut promue au sacerdoce pour avoir exécuté ses ordres sanguinaires. Les Papes ont fait immoler à la Religion (c'est-à-dire à leur intérêt) des millions de Chrétiens. Les Espagnols & les Portugais traitoient les habitans des Indes comme des bêtes ; les premiers ont, dit-on, massacré plus de vingt millions d'Américains. Les Mahométans n'ont point été moins féroces dans leurs conquêtes ordonnées par leur Prophète.

eu le bonheur de lui plaire ; leurs Prêtres leur diront que la Divinité courroucée demande de grands sacrifices ; que ce qu'elle approuve dans un tems peut lui déplaire dans un autre ; ils leur montreront dans des livres saints des révoltes , des assassins & des soulèvemens rapportés avec éloge , & leurs pieux sectateurs croiront ces actions louables & permises toutes les fois que les intérêts du ciel l'exigeront. (4)

En un mot dès qu'on suppose un Dieu sévère & cruel , la sévérité & la cruauté doivent toujours l'emporter sur la tolérance & la douceur ; la persécution est un devoir ; & quel que soit le dommage que la politique en dût souffrir , le parti le plus sûr fera d'exterminer tous ceux qui déplai-

(4) Josué extermina les peuples de Canaan ; Ahod tua Eglon son Roi , à l'instigation de Samuel. David se souleva contre son maître. Les Prophètes des Hébreux furent toujours des séditeux. Les Rois de Juda ne furent agréables à Dieu que quand ils furent des monstres. Le Pape s'est arrogé le droit de déposer les souverains & de dispenser les sujets du serment de fidélité. Jaques Clément assassina Henri III. Roi de France. Henri IV. fut tué par un fanatique élevé par les Jésuites , qui ont toujours prêché le régicide & la persécution. Cette doctrine est très-conforme à l'esprit du Christianisme ; un Chrétien ne doit rien préférer à *la cause de Dieu*. Personne n'ignore que ce sont les Jésuites qui ont tramé parmi nous la *conspiration des poudres*.

sent à la Divinité. Son caractère moral suffit pour fixer les incertitudes du dévot ; il n'y a que des indifférens , des lâches, des ferviteurs peu attachés qui puissent consentir à demeurer tranquilles ou permettre qu'on offense le Monarque céleste. Aussi voyons-nous presque toujours que la Religion eut le pouvoir de diviser les citoyens, de les mettre aux prises, d'exciter des persécutions, & de produire des ravages inouis. L'esprit de paix ne put rien contre l'emportement des passions que le zèle fit éclore ; le fanatisme victorieux étouffa la voix de la nature, de l'humanité, de la politique ; la douceur ne fut le partage que de quelques âmes honnêtes, trop foibles pour arrêter la fougue des Tyrans, des Prêtres & des peuples forcenés. *Tolérant* ou *impie* furent presque toujours des synonymes pour les Dévots & les Prêtres. Le partisan de la douceur fut regardé comme un fauteur du crime ; il n'osa point montrer ses sentimens : odieux & pour le despotisme & pour le sacerdoce, il fut réduit à gémir en secret des maux de sa patrie qu'il voyoit la victime d'un zèle destructeur ou d'une politique trop aveugle ou trop timide pour contenir les fureurs des Prêtres. Les Gouvernemens séduits par eux

ou dans la crainte de leur déplaire, traitèrent en fujets rebelles tous ceux qui refusoient de se conformer à leurs opinions; & souvent la persécution força les sectaires de se soulever en effet contre une autorité cruelle qui leur faisoit sentir ses coups, sans jamais leur faire éprouver ses bontés.

Il ne faut donc point s'étonner si nous ne voyons nulle part la Tolérance vraiment établie parmi les Chrétiens, ni même dans le monde entier. Par-tout la différence des Religions met une différence très-marquée entre les citoyens du même Etat: dans les pays mêmes qui se vantent d'être les plus libres & les plus dégagés du fanatisme religieux, si l'on y permet l'exercice de quelques Religions différentes de celle qui domine ou de celle du Souverain, c'est toujours à regret, avec beaucoup de restrictions, & ceux qui les professent sont au moins haïs & méprisés par les partisans du culte dominant; ils sont exclus des places, des récompenses & des grâces; ils sont forcés de vivre inutiles à la société, & les talens les plus éminens ne peuvent vaincre les obstacles que la Religion oppose à leur avancement. Par-tout nous voyons les différens sectai-

res se détester. Le nom seul de la Religion d'un homme diminue l'estime & l'affection de ses concitoyens pour lui, & les Gouvernemens n'ont ni assez de sagesse ni assez de courage pour tenir une balance égale entre tous leurs sujets: les sectateurs de la Religion dominante semblent être les seuls enfans de l'Etat, la partialité que le Gouvernement a pour eux doit nécessairement exciter l'envie, la jalousie & la haine de ceux qu'il rejette ou qu'il exclut des faveurs; par cette politique stupide, l'Etat se remplit de sujets, qui dès l'enfance apprennent à s'envier, à se mépriser, à se regarder avec horreur, & qui se persuadent que ceux qui ne pensent point comme eux ou qui suivent un culte différent sont des êtres d'une espece différente de la leur. (5)

Par-tout la secte la plus puissante, (c'est-à-dire celle qui a pour elle le souverain & ses cohortes,) écrase, dédaigne & gêne toutes les autres, & le Gouvernement se

(5) En parcourant l'histoire du monde l'on ne trouve une tolérance réelle établie qu'à la Chine, sous la Dynastie des Princes de la race de Gengiskan; ces Princes admettoient dans leurs conseils des Idolâtres, des Arméniens, des Juifs, des Mahométans & des sectateurs de Confucius. La Religion ne cessera de causer des troubles dans les Etats que lorsque les Gouvernemens seront assez sensés pour ne pas plus inquiéter les citoyens sur leur façon de penser, que sur les mets qu'ils font servir sur leurs tables.

réglé sur les opinions théologiques dans la conduite qu'il tient envers ses sujets ; partout les Gouvernemens ne semblent travailler qu'à se faire des ennemis secrets de tous ceux qui ne pensent point comme eux. L'on ne peut être soldat si l'on ne souscrit aux décisions de la théologie ; l'on ne peut être magistrat ni prendre part à l'administration publique , ni soutenir la puissance civile , si l'on n'est parfaitement soumis à la puissance sacerdotale ; l'on ne peut prétendre être récompensé de ses services si l'on n'admet des formules , des articles de foi , des opinions imaginées par les spéculateurs qui ont fixé la croyance ; l'on ne peut enseigner les arts ou les sciences les plus étrangères à la Religion sans avoir son attache. En un mot tous ceux qui n'adoptent point le système dominant de l'Etat ou du Prince sont comme des pestiférés , que l'on séquestre des autres , de peur qu'ils ne les infectent de leur contagion. D'après ces notions ridicules la société perd les secours & ses droits sur la tendresse d'un très-grand nombre de ses enfans qui demeurent toujours comme des étrangers dans leur propre patrie.

Jusqu'à présent le plus grand effort de la raison humaine & de la politique

se borne à permettre à des sectes différentes de vivre dans la société; malgré cette prétendue tolérance ceux qui n'ont point la théologie du Prince ne laissent pas d'éprouver de continuelles déboires, des injustices marquées, d'essuyer des préférences douloureuses, d'être sans cesse les victimes du mépris & de la partialité. C'est dans les principes du Christianisme même qu'il faut chercher la source d'une conduite si peu morale & si contraire au bien des Etats; tout homme assez vain pour se croire le favori de son Dieu doit mépriser tous ceux qui ne jouissent point d'un pareil avantage. Tout homme qui croit que son Dieu s'irrite des faux raisonnemens ou du culte des autres ne doit point les supporter; il doit se séparer d'avec eux, ou du moins il ne doit les souffrir que quand il ne peut faire autrement.

Les préjugés des peuples & la conduite des Gouvernemens envers les citoyens qui diffèrent de la Religion dominante, se mesurent toujours sur le crédit plus ou moins grand dont le Clergé jouit dans un pays. Toutes les fois que le sacerdoce a du crédit, il tourmente, il persécute, il fait périr qui conque ne pense point comme lui; la politique forcée de se prêter à ses cruelles fantaisies n'a que le soin d'égorger pour lui.

Par-tout où le Prêtre domine, l'*orthodoxie*, c'est-à-dire la déférence aveugle pour ses décisions est la chose la plus importante, l'omission de ses pratiques est une faute impardonnable; l'hérésie, ou la liberté de penser sont des crimes d'Etat; une parole indiscrette contre la Religion, ou le refus de se conformer à ses rites, sont des forfaits dignes de mort. Nourri dans ces idées le peuple ne voit un hérétique qu'avec horreur; il le regarde comme un monstre, il contemple ses tourmens avec curiosité, & pousse sa férocité dévote jusqu'à voir sa mort avec édification; il applaudit à ses bourreaux. En Espagne & en Portugal le jour destiné aux sacrifices humains que l'Etat offre à son Dieu ou à ses Prêtres, est un jour solennel qui nourrit la dévotion d'un peuple empressé de prendre part à une fête si sainte.

Il est très-difficile qu'une même Religion, professée par des nations différentes, n'éprouve des altérations; si les Princes & les Etats sont rivaux en politique, les Prêtres sont rivaux en superstition; l'intérêt & l'orgueil persuadent à chacun d'eux qu'ils sont les seuls dépositaires d'une foi pure, & chaque peuple est convaincu que ses guides sont les meilleurs. Toutes les

sectes modernes qui divisent & l'Europe & l'Asie nous montrent des exemples sans nombre de l'infociabilité religieuse. Le Mahométan sectateur d'Omar déteste le Persan qui suit la secte d'Aly. Un Anglois méprise un François parce que celui-ci est attaché à bien des dogmes que le premier a jugés ridicules ; le François à son tour méprise l'Espagnol & le Portugais qui ne trouvent rien de plus naturel que de brûler tous ceux qui n'ont pas une foi aussi implicite que la leur. La Religion plus encore que les bornes des Etats sépare leurs habitans ; l'indifférence totale pour la Religion est un pas essentiel pour rendre les nations plus humaines & sociables.

Parmi les artifices dont la politique sacerdotale s'est de tout tems servie pour conserver son empire sur ses esclaves, le plus adroit fut de leur rendre odieux les sectateurs des autres Religions, de rompre toute communication sociale avec eux ; de leur interdire toute alliance, toute liaison avec des hommes qu'elle leur fit regarder comme des ennemis, des méchans, des proscrits. Le peuple se persuade même que son Dieu attache quelque signe de réprobation à quiconque ne le sert point à sa manière ; il a de la peine à regarder un

Hérétique, un Idolâtre, un Juif comme un homme ordinaire ; les Prêtres savent très-bien que la conversation familière & le commerce de la vie pourroient défabu-fer leurs disciples, & leur montreroient que cet homme, qu'ils regardent comme odieux, a pourtant souvent des vertus & mérite leur estime ; ces découvertes feroient, fans doute ; nuisibles au facerdoce, dont l'intérêt fut toujours de séparer son troupeau de celui de ses rivaux, & d'élever entre ses esclaves & ceux des autres un mur de séparation. De-là toutes les déclamations contre la tolérance ; de-là ces loix si barbares, ces usages si choquans que nous voyons établis dans un grand nombre de pays contre les infortunés que la Religion rejette. Le véritable intérêt du Prêtre est que l'on traite comme un animal immonde & nuisible, tout homme qui a le malheur de n'être pas de son avis ; la Religion rendra toujours les hommes infociables. (6) L'intérêt du facerdoce veut

(6) Les Hébreux dans les tems les plus reculés n'admettoient à leur table que ceux qu'ils admettoient à leurs autels. *Voyez Génèse chap. XLIII. vs. 32.* L'intolérance est fort ancienne dans le monde. St. Jérôme nous apprend que suivant les traditions Judaïques le Patriarche Abraham pensa être brûlé pour avoir refusé de reconnoître la Divinité du feu adoré par les Chaldéens, dont il avoit quitté le culte. *V. Hieronymi traditiones in Genesim II, 28, 32.* Les Juifs appelloient le temple de Samarie, le

que tous ceux qui ne lui sont pas soumis soient comptés pour des ennemis de l'Etat; le peuple ignorant ne pourra jamais consentir à montrer de l'amitié à des êtres que sa Religion condamne; & le Gouvernement ne peut, sans attirer sur lui & sur sa nation le courroux céleste, tolérer les ennemis du Dieu auquel il est soumis lui-même.

Cela suffit pour nous faire sentir la futilité de la distinction que l'on fait de la *Tolérance religieuse* & de la *Tolérance civile* ou *politique*; la première est impossible; elle seroit incompatible avec tout système religieux, que chacun n'admet que parce qu'il le suppose plus agréable à Dieu que tous les autres. Elle supposeroit que la

Temple du fumier & quelque fois *sichar*, le mensonge. Les Samaritains de leur côté appelloient le temple de Jérusalem *Domus stercoris*. Plus les sectes ont de rapports & plus elles se haïssent; ce sont alors des parens qui se détestent. La grande haine des Chrétiens contre les Juifs vient, sans doute, de ce qu'ils ont enlevé le Dieu de ces derniers, qui sont le plus à portée de convaincre leur Religion de fausseté. Il est beaucoup de pays en Europe où l'on maltraite les Juifs & où on leur fait payer le même péage qu'à des porceaux. Ces Juifs étoient si peu sociables que Juvenal dit d'eux :

*Non monstrare viam eadem nisi sacra colenti,
Quæsitum ad fontem solos deducere Verpos.*

V, SATYR. XIV.

Divinité n'a point fait connoître ses volontés aux hommes, & qu'elle voit d'un œil égal tous les cultes qu'on lui rend; ce qui n'accommoderoit point la vanité du Clergé qui veut seul avoir rencontré juste. Enfin la Tolérance religieuse ne s'accorderoit point avec ses intérêts; il veut que ses sujets spirituels pour être soumis & réunis ayent une même croyance ou la même crédulité & ne puissent jamais briser aucuns des chaînons qui les attachent à lui. L'unité d'aveuglement ou l'accord dans la démence sont nécessaires à une multitude que l'on veut asservir & retenir facilement sous le joug.

La Tolérance civile n'est gueres plus possible. Quand bien même le facerdoce consentiroit à s'y prêter (ce que l'on ne doit point espérer) le souverain n'est-il pas sous l'empire de son Dieu? Lui seroit-il permis de temporiser avec ses ennemis? Ne se rendroit-il pas coupable d'une indifférence criminelle s'il trahissoit les intérêts de sa Religion? Ne doit-il pas s'occuper du bonheur, du salut éternel de ses sujets? Leur permettra-t-il de s'égarer & de se perdre à jamais? Ne doit-il pas se servir de son autorité pour les forcer de rentrer dans la bonne voie, & de sauver leurs ames bien plus importantes que leurs

corps ? Ne doit-il pas user, s'il le faut, d'une *cruauté salutaire* pour les obliger de se rendre dignes du plus grand des biens ? (7) Ainsi le Gouvernement, s'il est pénétré de l'amour de Dieu & des vérités de sa Religion, ne peut jamais consentir à tolérer l'hérésie, à conniver à l'impiété, à permettre que ses sujets se damnent. Aussi voyons-nous par-tout que l'intolérance religieuse entraîne nécessairement l'intolérance civile : celui que la Religion proscribit ne jouit nulle part de tous les avantages du citoyen.

Je le répète donc, l'histoire religieuse du genre humain nous montre toujours un esprit d'intolérance & de persécution dans toutes les superstitions du monde. Dans l'antiquité la plus reculée nous voyons les partisans de différens Dieux ennemis les uns des autres. Sans nous arrêter à ces Hébreux dont les ordres exprès de leur Dieu jaloux ou de leurs Prophètes firent des monstres de cruauté & des fléaux pour

(7) Les Gouvernemens qui tyrannisent les consciences couvrent leur infamie du prétexte de *l'intérêt qu'ils prennent au salut des ames*. On pourroit leur dire de ne point s'inquiéter des *ames*, qui seront toujours très-bien, quand les *corps* seront contents. Les Princes sont chargés du soin de rendre leurs sujets heureux en ce monde, c'est l'affaire de chacun des citoyens de chercher les moyens d'être heureux dans l'autre.

leurs voisins, nous voyons des guerres sacrées en Egypte entre les adorateurs des Dieux divers de cette contrée si fertile en superstitions. (8) Le Perse qui adoroit *Oromaze* sous l'emblème du feu sacré, fut l'ennemi des Dieux des Grecs & des Egyptiens, & détruisit par zèle tous les temples & les idoles des contrées où il porta ses armes victorieuses. Si les Polythéistes n'eurent point pour l'ordinaire un zèle aussi amer que les adorateurs d'un seul Dieu, cependant la Religion mit quelquefois le trouble entre eux; le temple de Delphes pillé occasionna, comme on sçait, parmi les Grecs la guerre qui fut nommée *sacrée*. Si le desir de faire des profélytes ou d'acquérir de nouveaux sujets à son Dieu fut l'ame de quelques Religions, par une façon différente d'envisager les choses, quelques peuples furent jaloux de leurs Dieux & de leurs cul-

(8) On prétend que Busiris, qui étoit un Tyran, dans la vue de diviser ses sujets & de les empêcher de se réunir contre lui, les rendit ennemis les uns des autres en leur donnant des Dieux différens ou différens emblèmes de la Divinité.

*Inde furor vulgo quod Numina vicinorum
Odit uterque locus, cum solos credat habendos
Esse Deos quos ipse colit.*

JUVENAL.

Un Chat tué par un Soldat Romain pensa causer une révolution en Egypte.

tes, & ne voulurent point, ou du moins difficilement en faire part aux étrangers. Tel paroît avoir été l'esprit de la Religion des Romains mêmes, qui ne permirent jamais qu'à des peuples alliés, amis, favorisés, de faire des offrandes à Jupiter *Capitolin*. Nous retrouvons le même esprit exclusif dans les Bramines de l'Indostan; ceux-ci regardent les étrangers comme indignes d'adorer leurs Divinités ou de participer à leurs bienfaits. D'où l'on voit que la Religion rend au moins orgueilleux, jaloux & dédaigneux ceux qu'elle ne rend point intolérans & cruels.

Quoi qu'il en soit de ces diversités, toute Religion, comme on l'a tant prouvé, eut toujours pour objet quelque Dieu cruel dont les Prêtres intéressés à faire trembler les mortels rendirent le culte effrayant, abominable; les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois donnerent leurs propres enfans en repas à leur Dieu. Endurcies par la Religion, des femmes sont parvenues à vaincre la tendresse maternelle; elles assistèrent à ces cruels sacrifices, qu'elles furent obligées de contempler d'un œil sec; elles entendirent sans émotion les cris de ces victimes arrachées de leurs mamelles. Nous voyons presque par-tout les af-

affreux Ministres des autels transformés en bourreaux , s'armer du couteau sacré & porter un œil curieux sur les entrailles palpitantes de l'homme. Loin de désabuser les peuples de ces rites abominables, ils se crurent intéressés à les entretenir dans une férocité sombre & à rendre la Religion terrible. Le culte de Diane, qui demandoit des victimes humaines, nous prouve que la Religion des Grecs, que l'on regarde communément comme remplie de gaieté, fut cruelle & sanguinaire, au moins dans son origine. (9) Nous trouvons que les Romains ont immolé des hommes dans les commencemens de la République. Chacun fait que les combats des gladiateurs étoient des usages sacrés. Si ces nations se départirent par la suite de ces usages détestables, c'est que peu-à-peu la raison força la Religion de prendre un ton plus doux. Les hommes, comme on

(9) C'est à l'occasion de ces cruautés religieuses que Lucrece s'écrie

Tantum Religio potuit suadere malorum!

Au moins est-il certain que l'on pratiquoit des cérémonies cruelles & abominables dans les mystères du Paganisme qui sont appellés *Φρικτα Μυστρια* des *Mysteres horribles*. Le Magistrat fut souvent obligé de les abolir. On remarquera que les mystères furent des folies innocentes, tant que le Magistrat civil y présida; mais ils devinrent cruels & détestables quand les Prêtres en eurent la direction.

l'a si souvent répété , puiserent communément dans le sein des malheurs leurs idées sur la Divinité ; il fallut des siècles de prospérités ou le progrès très - lent de la raison humaine pour les rendre plus doux & moins religieux ; mais de nouveaux malheurs renouvelèrent souvent les idées noires qu'ils s'étoient formées de la Religion.

L'on ne peut présumer que des Religions fouillées de pareilles abominations , fondées sur des Divinités si barbares , entretenues par des spectacles si révoltans , pussent être humaines , indulgentes , tolérantes : dès qu'on se suppose l'ouvrage d'un Dieu cruel , il faut lui ressembler , il faut le servir selon son goût , il faut lui immoler des hommes , il faut s'immoler soi-même. Les sacrifices d'Abraham , de Jephthé & du Dieu des Chrétiens , & les horribles massacres des Nations de Canaan , supposent , comme on a dit , un Dieu aussi avide de sang , aussi cruel , aussi ennemi du genre humain , & peut-être même plus atroce que les Dieux farouches des Grecs , des Phéniciens , des Mexicains. Il n'est pas un Chrétien qui ne frémissé lorsqu'on lui parle du culte affreux de ces derniers , & qui ne s'efforce de disculper son Dieu des actions abominables qu'il a tant de fois ordonnées.

Toutes les fois qu'il s'agit de la Religion les hommes sont si aveugles que jamais ils ne s'appliquent à eux-mêmes les jugemens qu'ils portent sur la conduite des autres. Un Chrétien condamne aujourd'hui les Dieux barbares de l'Antiquité Payenne, les sacrifices qu'on leur faisoit ; il est saisi d'indignation contre ces Prêtres infames qui leur immoloient des hommes & qui entretenoient les peuples dans d'horribles superstitions dont la nature frémit ; mais ne s'aperçoit-il pas que par la même raison il devroit condamner son Dieu , à qui des Prêtres, également odieux, immolent aujourd'hui des hérétiques , au nom duquel ces mêmes Prêtres prêchent la guerre & le carnage, & que les Princes croyent servir en tourmentant leurs sujets ? Le même Chrétien qui a le front de blâmer le zèle destructeur du Musulman , qu'il voit le glaive & l'Alcoran à la main ravager & l'Asie & l'Afrique , a-t-il donc le courage de blâmer ce Moyse , ce Josué, ce Gédéon qui au nom de *Jéhovah* vont piller & détruire des nations ? Est-il un Dieu dans les Religions anciennes ou modernes à qui l'on ait sacrifié en tout tems un plus grand nombre de victimes humaines qu'au Dieu des Juifs & des Chrétiens ? Le Dieu

du Mexique lui-même fut-il jamais honoré de sacrifices aussi terribles que ceux qu'offrirent au leur les peuples de l'Europe, divisés pendant des siècles par les démêlés superstitieux des Papes & des Empereurs? (10) Chaque homme pardonne à son Dieu ou à ses Ministres les actions les plus noires, & les suppose exclusivement en droit de commettre des crimes. Telles sont les suites de l'aveuglement religieux, il suspend dans les hommes l'usage de leur jugement, il les empêche de voir dans leurs Religions, dans leurs usages, dans les choses mêmes qui se passent sous leurs yeux, des infamies & des horreurs qui les révolteroient s'ils n'étoient pas les dupes de leurs préjugés.

Tel spectateur s'attendrit jusqu'aux lar-

(10) Combien de millions d'hommes ont été égorgés en Europe, même depuis la réformation! Combien l'Eglise Romaine a-t-elle coûté de sang à la France! Les François nos voisins malgré leur légèreté naturelle & leur politesse si vantée, ne furent ni moins cruels ni moins opiniâtres que des bêtes féroces toutes les fois qu'il fut question de la Religion. La façon dont ils en usent avec les Protestans nous prouve qu'en fait de fanatisme ils sont encore les mêmes que du tems de leurs guerres de Religion. La fameuse guerre de trente ans en Allemagne, terminée par la Paix de Westphalie, n'eut pour prétexte & pour cause que le zèle religieux servant de masque à l'ambition de la Maison d'Autriche, toujours unie d'intérêts avec les Prêtres & les Moines contre ses propres sujets & ceux de ses Voisins.

mes ou brûle d'indignation & de colere lorsqu'il voit au Théâtre la peinture des effets du fanatisme dans la Tragédie d'Iphigénie: il déteste l'imposteur Calchas, en voyant qu'il se sert du nom des Dieux pour forcer un pere tendre de consentir au sacrifice révoltant d'une fille chérie: ce même spectateur méconnoît les mêmes crimes dans le sacrifice d'Isaac ordonné par son Dieu; dans le sacrifice de Jésus-Christ exigé par ce même Dieu. Il ne fait point attention qu'il n'est point de tragédie qui présente des forfaits aussi grands que ceux que ses livres saints attribuent à un Moyse, un Josué, un Samuel, un David, une Judith, &c. Est-ce que la Religion change l'essence des choses? Est-ce que des noms changés font disparoître le crime? N'est-ce pas anéantir l'idée d'un Dieu que de supposer qu'il ait pu commander des infamies?

Cependant tous les Dieux furent toujours peints sous des traits abominables; tous les cultes furent lugubres & inhumains; toutes les Religions rendirent les hommes tristes & infociables; tous les Prêtres ont régné par la terreur, la violence & le crime. Plus les Ministres du Ciel eurent de crédit & de pouvoir, plus

les peuples furent stupides & déraisonnables. Par-tout où le facerdoce est le maître, les peuples & les Souverains font intolérans; la liberté de penser est proscrite, la raison est étouffée, la science est bannie, la superstition triomphe des sentimens de la nature & du bonheur des Etats. Les nations qui se flattent de jouir de la tendresse de leur Dieu & qui donnent le plus de pouvoir à ses Prêtres ne font pour l'ordinaire ni les plus riches, ni les plus peuplées, ni les plus puissantes, ni les plus fortunées. Dans ces contrées où le Prêtre insolent & le Cénobite inutile font seuls opulens, récompensés, considérés; le reste des citoyens croupit dans l'inertie, dans l'engourdissement, dans la misere, & languit dans un abrutissement léthargique qui lui ôte le sentiment même de ses maux. Un découragement total s'empare des esprits; les talens, les arts, les sciences, enfans de la liberté, font avilis & dégradés, ou n'ont de mobiles que ceux que la superstition leur donne. (11) L'agriculture, le commerce,

(11) Depuis quinze siècles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des Eglises de mauvais goût, ornées de peintures hideuses & dégoûtantes; des Monasteres richement dotés pour nourrir des Moines fai-

l'industrie recoivent des entraves continues. L'Etat est plongé dans une stagnation fatale ; le peuple dévotement se livre à la paresse, & se croit assez heureux d'avoir une foi pure & la faveur de son Dieu. Le Souverain lui-même est pauvre & débile, & le guerrier qui prodigue son sang dans les combats, a la douleur de voir que le Prêtre qui lève ses mains au ciel, ou que le fanatique qui trouble la société, sont mieux récompensés qu'il ne l'est pour avoir défendu la patrie.

C'est ainsi que par les suites nécessaires de l'intolérance, des persécutions & du despotisme temporel & spirituel, nous voyons des nations, autrefois respectables

néans ; des Universités rendues opulentes pour faire pulluler des Prêtres & des superstitieux. Dans les tems où les peuples furent les plus pauvres on trouva le secret d'élever des Cathédrales & des temples très-couteux. L'entretien de la Divinité fut toujours l'article le plus considérable de la dépense des nations. Que de millions sont possédés en Italie, en Portugal, en Espagne, en France, en Allemagne par les plus inutiles & les plus méchants des hommes ! Notre Isle elle-même n'est-elle pas dévorée par ces fauterelles ? combien les nations seroient-elles florissantes, si elles eussent employé en aqueducs, en canaux, à l'agriculture, au perfectionnement des arts utiles, les sommes qu'elles ont inutilement dépensées à nourrir des hommes oisifs, à bâtir des Eglises somptueuses, à payer des Théologiens, à enrichir des Prêtres & des Moines ! On assure que l'Eglise Cathédrale de Tolède possède un trésor estimé cinq cens mille livres sterlings. Notre-Dame de Lorette est, dit-on, plus riche encore.

& florissantes , presque totalement anéanties , dépeuplées , engourdies. Les contrées de l'Europe , pour lesquelles la nature sembloit avoir épuisé ses bienfaits , sont incultes & languissantes , croupissent dans la misère , gémissent sous un double despotisme , & chérissent lâchement le joug d'une Religion qui les dévore. C'est elle en effet qui a , pour ainsi dire , anéanti le Midi de l'Europe , plus superstitieux que le Septentrion ; les descendans avilis des Romains & des fiers Ibériens , sont aujourd'hui des esclaves sans courage , sans activité , sans mœurs. Par-tout où le sacerdoce commande , les terres & les esprits demeurent sans culture , la vraie morale est ignorée , la liberté & la science sont bannies , l'industrie est gênée , le nerf des Etats s'affoiblit , & la nation tombe en décadence ; tout est forcé de céder à la superstition victorieuse , à l'ignorance enracinée , à des préjugés invincibles , au despotisme destructeur , à la paresse érigée en vertu.

Indépendamment de la ligue toujours subsistante que nous avons montrée entre le despotisme & la superstition , la Tyrannie politique est nécessaire à la Tyrannie religieuse ; la première détruit le bien-être des peuples & les force d'être

superstitieux ; des nations heureuses , abondantes , libres , instruites , éclairées négligeroient les Prêtres & leurs pratiques pour s'occuper d'objets utiles. C'est sur un peuple malheureux que la Religion a le plus de pouvoir ; le sacerdoce est toujours sûr que l'infortune & les calamités ramèneront à ses pieds des esclaves que le bien-être rendroit audacieux & rebelles à ses ordres. C'est ainsi que le despotisme & la superstition se prêtent réciproquement les mains ; ils s'unissent pour tout détruire ; l'intolérance leur est nécessaire , & la félicité des peuples ne peut résister à leurs efforts réunis.

Ce qui vient d'être dit suffit pour faire voir que toute Religion est essentiellement intolérante par ses principes & pour ses intérêts ; ainsi tant que l'on regardera le culte comme la chose la plus importante , il faudra tout lui sacrifier jusqu'à la prospérité , à la puissance & au repos des Etats ; le zèle ou l'attachement pour la Religion l'emportera sur les règles de la politique & de la raison. Quand les peuples feront paisibles & tolérans , ils ne devront leur tranquillité momentanée qu'à une heureuse inconséquence , ou à des intérêts présens , qui leur feront perdre de vue des principes

naturellement propres à les rendre féroces & cruels. Les intérêts de ce monde triompheront alors pour un tems de l'atrocité des Dieux; leurs Ministres seront forcés de se contenir, ou de ne point débiter des maximes contraires au bien public; l'Etat pourra jouir d'un repos passager jusqu'à ce que le fanatisme, renaissant de ses cendres, reprenne de nouvelles forces, ou que favorisé par des circonstances imprévues, il produise de nouveaux embrasemens. Le Prêtre n'est indulgent que quand il ne lui est point permis de persécuter; dès qu'il se sent en forces la cruauté ne lui coûte rien, & il trouve que le crime est nécessaire pour soutenir l'imposture. (12)

Voilà les funestes avantages que la Religion a procurés & procurera toujours aux Gouvernemens & aux mœurs qu'elle se

(12) Plusieurs de nos Théologiens se sont depuis peu hautement déclarés pour la tolérance dans leurs écrits. Je ne les accuse point de manquer de sincérité, ou de chercher à faire leur cour, mais je les accuse d'inconséquence. Un Chrétien tolérant est un homme qui renonce à ses principes; un Prêtre tolérant est un homme qui renoncé à ses intérêts & qui trahit son corps. Pour se convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à faire attention aux clameurs que les écrits du sçavant Docteur Hoadley ont excités parmi ses confreres du Clergé. S. Augustin s'étoit déclaré pour la tolérance, mais il changea bientôt d'avis. La liberté de l'examen est un article fondamental de la Religion Protestante, mais nos Prêtres Protestans persécuteroient & brûleroient très-volontiers tous ceux qui d'après leur examen ne pensent pas comme eux.

vanté de soutenir; utile pour un tems aux seuls Tyrans, elle nuit aux bons Princes & aux nations; inquiète & turbulente elle produit continuellement des querelles; arrogante & présomptueuse elle se feroit un crime de céder à la raison. Toujours en délire, ses sectateurs seront toujours disposés à se battre sans sçavoir pourquoi: toujours en contradiction avec eux-mêmes, ses Prêtres, suivant leurs intérêts présens, prêcheront la tolérance ou la persécution, l'obéissance ou la révolte, la douceur ou les assassinats; mais ses principes mêmes sont destructeurs; ils ne sont propres qu'à mettre en fermentation les esprits & à causer des troubles; la Religion fera toujours implacable, elle ne peut sincèrement pardonner à ses ennemis; si elle fait une trêve avec eux, elle se fera un devoir de la rompre toutes les fois qu'elle en aura l'occasion, & la Divinité justifiera toujours ses infractions & ses crimes.

Que la raison, que la saine politique jugent après cela de la réalité des avantages qui peuvent résulter des systêmes religieux. Est-il bien vrai que la Religion ou que les préjugés sacrés soient nécessaires au gouvernement des peuples? Est-il si avantageux de les tromper, de les aveugler, de leur cacher la vérité? Est-il dangereux de

les défabuser de ces chimères qui sont pour eux une source de crimes, de combats & de fureurs? Seront-ils donc bien malheureux d'être délivrés des fers de ces Prêtres qui les asservissent à deux jougs également onéreux?

Les personnes de bonne foi reconnoîtront, sans doute, la vérité du tableau qui vient d'être tracé; elles avoueront que toutes les Religions imaginées jusqu'à présent & subsistantes aujourd'hui sont inutiles & dangereuses. Mais on nous demandera, peut-être, si la Religion, ayant une influence si marquée sur les hommes & se trouvant si propre à les pervertir, ne pourroit pas entre des mains habiles devenir un mobile très-puissant pour les porter à la vertu. On demandera si un Législateur plus honnête & plus éclairé que ceux qui jusqu'ici ont apporté des cultes aux nations, ne pourroit pas introduire un Dieu formé sur le modèle d'un homme vraiment bon, équitable, rempli de sagesse. En un mot on demandera s'il ne seroit pas possible de présenter aux mortels une Religion vraiment utile, capable de les rendre bienfaisans, équitables, paisibles & vertueux?

Nous avons déjà en partie répondu à

cette question. (13) Nous avons fait voir qu'en supposant qu'un Dieu colere est l'auteur de toutes choses, il étoit impossible de lui attribuer une bienfaisance, une sagesse, une équité, une prévoyance qui ne se démentent jamais. Ainsi ce Dieu ne fera jamais un modele à proposer aux hommes.

Nous ajouterons encore à cette réponse que toute Religion est nécessairement fondée sur un Dieu qui s'irrite & qui s'appaise; en effet s'il n'étoit tantôt courroucé & tantôt favorable, quels rapports pourroit-on supposer entre les hommes & lui? A quoi serviroient les prieres, les cultes, les sacrifices, les Prêtres, dans une Religion qui supposeroit un Dieu constamment propice? Il faut donc nécessairement un Dieu colere dans toute Religion; il faut qu'on puisse l'appaiser pour le ramener à la bonté. Cela posé, sa sévérité n'en imposera jamais qu'à l'homme de bien, dont souvent elle troublera le cerveau, tandis que sa bonté rassurera le méchant, qui comptera toujours pouvoir facilement l'appaiser. La Religion étant l'ouvrage de l'imagination, ne peut jamais avoir de principes assurés, elle détruira toujours d'une

(13) V. chapitre L.

main ce qu'elle établira de l'autre; les expiations anéantiront dans les cœurs les effets de la crainte que pourroit y faire naître l'idée d'un Dieu sévère.

D'ailleurs l'ignorance où les hommes seront toujours sur l'Essence divine, fera de la Divinité un vrai Protée, que chaque homme sera forcé de voir diversement, & de composer à sa manière; cet être arbitraire fera nécessairement éclore des querelles & des animosités entre ceux qui s'en occuperont, sur-tout à cause de l'importance qu'ils attacheront à leurs opinions. Ceux mêmes qui annoncent ce Dieu aux hommes & qui se donnent pour les interpretes de ses volontés célestes feront-ils jamais d'accord entre eux? Ne voyons-nous pas que leurs importantes rêveries ne font que les diviser? Les nations ne font-elles pas assez folles pour prendre parti dans leurs querelles sans même y rien comprendre? Les Ministres de la Divinité ne font-ils pas en tout pays en droit d'inquiéter les consciences & de tout mettre en combustion? Dès qu'on suppose un Dieu très-irascible, il faut un culte, il faut des expiations, il faut des Prêtres, il faut des penseurs qui s'en occupent, qui en raisonnent, qui en parlent aux autres;

& comme les hommes sont toujours des hommes, ils se tromperont eux-mêmes, ou ils tromperont les autres; ils auront des passions, des intérêts, des extravagances, & ceux qui les prendront pour guides, en croyant plaire à leur Dieu, ne feront que les instrumens des folies ou des impostures de ses Prêtres.

Enfin toute Religion fondée sur une révélation sera toujours fondée sur le mensonge, & ne se soutiendra que par le mensonge & la force. Ceux qui trompent les hommes, toujours méchans eux-mêmes, ne feront jamais disposés à les rendre bons, honnêtes & vertueux; le plus grand intérêt des imposteurs est de les rendre souples & déraisonnables; il n'y a que la raison & la vérité qui puissent rendre les hommes solidement heureux; si le mensonge leur est utile, ce ne peut être que pour des momens passagers; *ceux qui sèment du vent finiront tôt ou tard par recueillir des tempêtes.* (14)

Si l'on nous parle de la *Religion naturelle*, dont bien des gens vantent l'utilité, nous dirons qu'il n'existe point de Religion naturelle; que la nature ne nous apprend rien ni sur les rapports qui subsistent

(14) V. Osée chap. VIII. vs. 7.

entre elle & les êtres de l'espece humaine, ni sur les moyens de lui plaire. En un mot la nature ne peut point nous découvrir aucun systême religieux, l'expérience & la raison ne peuvent point en produire; toute Religion est, par son essence, toujours en contradiction & avec la nature & avec elle-même.

C H A P I T R E X.

*De l'influence de la Religion sur la Morale;
la Religion ne peut en être la base.*

SI, comme on vient de le prouver, la Religion par ses principes mêmes & par les conséquences nécessaires que l'on en tire, ne peut être que nuisible à la saine politique, & tend à détruire tôt ou tard la tranquillité des Etats, il est évident que c'est faussement qu'on nous vante les avantages qu'elle procure à la morale, dont on prétend qu'elle est l'appui le plus solide. Ce qui nuit à la société ne peut être avantageux aux membres qui la composent, ce qui

qui est contraire aux vues de tout bon Gouvernement ne peut être utile à des sujets qu'il doit protéger & faire vivre paisibles entre eux ; ce qui bannit la concorde des nations ; ce qui rend l'homme ennemi de son semblable ; ce qui a semé si souvent la discorde entre le Souverain & les sujets ; ce qui met sans cesse les citoyens aux prises ; ce qui se modifie diversément dans les esprits de tous les hommes , ne peut jamais servir de base à la morale , dont le but invariable doit être de rapprocher les mortels , de confondre leurs intérêts , de leur inspirer la justice & l'humanité , de réunir leurs volontés & de les faire travailler de concert à leur bien-être réciproque , toujours lié à celui de la société.

Tels sont les motifs & les devoirs que la morale annonce aux hommes ; si la Religion les fortifioit & les rendoit plus sacrés , quelque incompréhensibles que ses dogmes pussent paroître d'ailleurs , on ne devroit point la rejeter pour cela ; il y auroit de la frénésie à vouloir l'attaquer si elle contribuoit réellement à rendre les hommes meilleurs ; chercher à l'anéantir ce seroit conspirer contre la société. Mais doit-on des ménagemens à des systèmes d'erreurs & de préjugés dont les princi-

pes primitifs font d'interdire l'usage de la raison , de fermer ses yeux à la vérité , de se haïr soi-même , de détester tous ceux qui ne voyent pas des chimères des mêmes yeux , d'enivrer les mortels d'espérances frivoles & de craintes désespérantes sans les rendre plus vertueux ? Tout homme qui s'intéresse au bonheur de ses semblables & qui sent ce qu'il doit au genre humain , n'est-il pas autorisé à combattre des phantômes qui depuis tant de siècles servent de prétextes aux passions & aux fureurs des tyrans , des imposteurs , des extravagans , des orgueilleux , des avares & des fanatiques , qui prétendent guider les nations , & qui se croient intéressés à tromper , à diviser , à rendre leurs esclaves méchans & malheureux ? Détromper ses concitoyens de ce fatal système , en montrer la fausseté , faire sentir le danger de ses principes & leurs conséquences pernicieuses ; lui substituer des vérités , qui en éclairant les hommes les rendront toujours plus humains & plus sensés , ne peut être regardé comme un attentat que par ceux qui recueillent les fruits des égaremens du genre humain.

Quand même , comme on vient de voir , on supposeroit la possibilité d'imaginer une Religion conforme à l'intérêt des hommes ,

comme cette Religion seroit toujours nécessairement fondée sur des chimères & des faussetés, il faudra nécessairement qu'elle dégénere en abus, en disputes, en fureurs, & qu'elle produise tôt ou tard des excès & des folies, proportionnés à l'importance que les peuples y attacheroient. Quand même dans l'origine le corps sacerdotal seroit composé d'hommes les plus vertueux & les mieux intentionnés, il faudra nécessairement que ce corps, en possession de commander à la crédulité, se serve de la Religion & de la Divinité pour autoriser ses passions, pour augmenter son pouvoir, pour multiplier ses richesses, pour favoriser ses vues intéressées. Peu-à-peu les Prêtres persuaderont à leurs disciples que rien n'est plus essentiel pour eux que de se soumettre aveuglément, d'immoler leur raison & leur propre nature à la Divinité, qui jamais ne parlera que suivant les intérêts de ceux qui la feront parler. Après les avoir ainsi rendus déraisonnables il sera facile aux Prêtres de les pousser aux plus grands crimes ou de leur faire violer les devoirs les plus sacrés de l'homme, sous prétexte de se conformer aux volontés de Dieu. Ainsi toute Religion qui prétendra soumettre l'homme à l'empire d'un Dieu, le

soumettra réellement à des Prêtres. Toute Religion qui lui proposera pour règle de sa conduite la volonté divine, ne lui proposera réellement pour règle que les volontés de l'ordre sacerdotal, seul en possession d'interpréter & d'annoncer les décrets de la Divinité. Ainsi des hommes intéressés deviendront les arbitres des mœurs & de la conduite des peuples, & les rendront injustes & malfaisans quand leurs vils intérêts l'exigeront. Une morale religieuse ne fera jamais qu'une morale accommodée aux vues du sacerdoce, celui-ci ne trouvera rien de plus important que d'aveugler les peuples afin de les faire sans cesse travailler à sa propre grandeur en leur persuadant qu'ils rempliront par là-tous leurs devoirs envers Dieu.

Voyons d'abord si nous pouvons fonder notre morale & régler nos devoirs sur le caractère moral de la Divinité que l'on nous propose pour modèle. Dira-t-on que Dieu est bon ? Mais il ne l'est point relativement à la race humaine lorsqu'il l'afflige par des calamités ; sa bonté se dément donc & n'est point immuable ; ainsi Dieu est capricieux & changeant, il détruit souvent cette harmonie, ce bel ordre que l'on admire dans l'univers. Nous appellons bonté dans un homme la disposition constante où il est

de faire du bien à ses semblables : dès que cette disposition change en lui ou dès qu'il fait du mal, nous lui retirons notre estime & nous l'appellons méchant. Dira-t-on que Dieu est juste ? Mais cette justice se dément pareillement, si, comme on est forcé de l'avouer, l'innocence & la vertu sont souvent dans l'infortune, & si dans le monde que nous habitons les personnes les plus honnêtes sont souvent les plus malheureuses. Nous disons qu'un homme est juste lorsqu'il est dans une volonté permanente de rendre à ses semblables ce qui leur appartient & de les traiter suivant leurs mérites ; ainsi dès que la vertu souffre sous un Dieu tout-puissant, nous sommes forcés de l'accuser d'injustice, & il ne peut être le modèle de la vertu que nous appellons Équité. Si l'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, on détruit aussitôt son caractère moral, il n'est plus un modèle de justice, il n'est plus qu'un Tyran fantasque & déraisonnable. (15)

(15) On fait consister la vertu à ressembler à la Divinité. Un Payen qui se seroit proposé *Jupiter* pour modèle, eût-il été bien vertueux ? Un Juif ou un Chrétien qui voudroient imiter le Dieu de la Bible, auroient-ils une morale bien pure ? Cependant il est évident que le *Jupiter* des Payens étoit un Dieu moins méchant que le Dieu des

Si les spéculations Théologiques influoient constamment sur la conduite des hommes, rien ne feroit plus propre à détruire en eux toute idée de vertu que les qualités dangereuses que toutes les Religions de la terre ont assignées à leurs Divinités. Les mortels accoutumés à supposer que leur Dieu est un être parfait, dont il n'est point permis de blâmer la conduite, qu'il faut imiter & suivre de loin, doivent chercher à lui plaire en agissant comme lui: qu'en peut-il résulter? Si l'on m'assure que le Dieu que j'adore est jaloux, vindicatif, prompt à s'irriter, de quel droit pourra-t-on me dire que je ne dois pas être envieux, que je dois m'abstenir de la vengeance, qu'il faut mettre un frein à ma colere, qu'il convient d'étouffer la jalousie dans mon cœur? Si l'on me montre des ambitieux, des zélés féroces, des assassins, des rebelles, des conquérans, des voleurs, des parricides, des adulteres, comme des personnages agréables à ce Dieu, comme des êtres inspirés par lui, comme des hommes selon son cœur; comment peut-on me dire ensuite qu'il faut s'abstenir du bien des

Chrétiens; si la conduite du premier invitoit à la débauche, la conduite du second invite à commettre des assassinats. Les Européens n'ont point gagné à changer les Dieux de leurs ancêtres,

autres, qu'il faut aimer sa patrie, qu'il faut observer le Droit des Gens? Si l'on me persuade que la Divinité, sensible aux présens, exige une portion de mes biens est l'esclave d'un intérêt fordide, comment pourra-t-on me prouver que le désintéressement est louable? De quel droit le Paganisme, adorateur d'un *Saturne* qui détrône son pere; d'un *Jupiter* qui mutile le sien & qui remplit le monde de ses adulteres & de ses débauches; de quel droit, dis-je, une telle Religion pouvoit-elle recommander la piété filiale & la décence dans les mœurs? Si l'on prétend que le Dieu perfide & séducteur que le Chrétien adore se plaît à tendre des embûches à ses foibles créatures, ne doit-il pas en conclure que la trahison, la fourberie sont permises, & que la fausseté est approuvée par la Divinité? Si l'on assure que ce Dieu, d'un caractère si dangereux, s'offense des pensées, des paroles, des actions & des omissions des hommes, ne doit-il pas conclure que rien ne peut le dispenser de partager ses sentimens, & que pour lui plaire il doit plonger le couteau dans le sein de tout homme qui l'outrage? D'après ces funestes idées chaque mortel devient nécessairement ennemi de son semblable :

chaque nation doit détruire, combattre & troubler celle qui déplaît à son Dieu: la société du genre humain, l'union des familles, seront troublées; les liens de la patrie, du sang, de l'amitié doivent à chaque instant se relâcher & se briser.

C'est aux idées odieuses, absurdes, informes & contradictoires que les différentes Religions du monde ont données de la Divinité, que l'on peut attribuer l'ignorance & l'incertitude continuelle où la plupart des hommes sont sur les devoirs de la morale. En fondant cette morale sur des Puissances invisibles, dont souvent le genre humain éprouvoit les injustices; en l'établissant sur des révélations incroyables; sur des oracles inintelligibles, sur des préceptes divins perpétuellement contradictoires, & souvent destructeurs des sociétés, nos guides spirituels ont plutôt sapé que fortifié les fondemens de toute morale. Le superstitieux ne fait jamais à quoi s'en tenir: un Dieu, qu'on lui représente comme le plus cruel des Tyrans, comme un être captieux, comme un despote insensé, lui ordonne d'être bon, d'être humain & sincère: le même Dieu qui lui défend de voler, lui ordonne de dépouiller l'Égyptien par la fraude, & de s'emparer du pays de ses voisins: le même Dieu qui

lui prescrit la douceur, lui inspire le zèle, le fanatisme & la fureur.

Si nous voulons remonter à la source véritable de la dépravation des mœurs chez un grand nombre de peuples, nous verrons que c'est aux notions affreuses que la Religion leur a données de leurs Divinités qu'ils en furent redevables. Si dans une nation nous trouvons quelque usage inhumain, abominable, révoltant, nous nous tromperons rarement en présumant que c'est la superstition qui l'a fait adopter dans l'origine. C'est pour plaire à son Dieu que le Phénicien dénaturé lui sacrifioit ses enfans; c'est pour contenter la jalousie de son Dieu que le Juif zélé portoit le fer & la flamme chez ses voisins; c'est pour satisfaire la passion de son Dieu lubrique que la femme de Babylone alloit se prostituer dans son temple; c'est dans l'idée de servir l'humeur vindicative & jalouse de son Dieu, que le Chrétien depuis tant de siècles se fait un devoir de tourmenter, de gêner, de vexer & de brûler ceux qu'il suppose ses ennemis. C'est pour appaiser la faim de son impitoyable idole que le Mexicain lui immoloit à la fois les habitans d'une Province entière.

Les usages les plus étranges , les plus choquans , les plus opposés à la nature ont communément la Religion pour principe ; elle seule a le pouvoir d'étouffer dans les cœurs d'une nation entière les sentimens les plus ordinaires , de transformer les hommes en des bêtes féroces & insensées. (16) Une morale qui ne peut avoir que le bien des humains , que la justice , que la sociabilité pour objet , est forcée de disparaître devant un Dieu cruel , supérieur à la nature & à la raison , dont les ordres ne peuvent être discutés. Il faut être inhumain , injuste , fourbe & de mauvaise foi sous une Divinité à qui l'on attribue ces indignes dispositions ; toute morale est incompatible avec une Religion qui le proposera pour modèle. S'il existe des vertus parmi des hommes imbus de ces horribles notions , c'est que l'intérêt de leur nature les force à chaque instant de perdre de vue

(16) Dans l'Isle de Formose la Religion ordonne aux femmes , qui avant un certain âge sont enceintes , de se faire fouler aux pieds de la Prêtresse. La Religion chez les *Jagas* , peuple d'Afrique , vouloit que les guerriers pour se rendre invincibles se frottassent le corps avec la graisse de leurs enfans pilés dans un mortier. Dans presque tout l'Indostan la Religion exige que les femmes se brûlent sur les cadavres de leurs maris. Sur la côte de Coromandel la Religion veut que les filles soient déflorées par une Idole. Dans les Pays Catholiques-Romains la Religion prétend que des filles malheureuses gémissent toute leur vie dans le chagrin & dans les fers.

leur odieux modele, & triomphe en eux de l'atrocité de leur Dieu. Si ce Dieu changeant ordonne tantôt le crime & tantôt la vertu, sa morale devient incertaine pour ses adorateurs; chacun d'eux se fera un systême de conduite dans lequel il ne suivra d'autre règle que son propre tempérament. En conséquence il sera paisible ou turbulent, humain ou malfaisant, dévot fougueux ou dévot pacifique, juste ou injuste, sincere ou dissimulé; il trouvera dans son Dieu changeant & dans ses ordres discordans des raisons également fortes pour justifier une conduite, quelconque. En bonne foi, quelle seroit donc une morale qui dépendroit du caprice & de l'intérêt de chaque homme, & qui n'auroit d'autre règle que son tempérament ou son organisation particuliere, que le mouvement plus ou moins rapide de son sang, que les idées vraies ou fausses qu'on lui auroit inspirées?

Une morale pour être vraie doit être la même pour tous les individus & pour toutes les nations: elle doit se fonder sur la nature, les besoins, les intérêts des êtres de l'espece humaine vivans en société. Les hommes, peu d'accord sur leurs Dieux, sur les qualités qu'ils leur donnent, sur les cultes qu'ils leur rendent, sont forcés

de s'accorder sur les principes généraux de la morale. Si dans leur conduite ils dérogent quelquefois à ces principes, cela vient de leurs erreurs, de leurs préjugés, de leurs passions, de la perversité de leurs institutions religieuses & politiques qui les obligent à devenir sourds au cri de la nature, & qui les empêchent de connoître ce que la raison exige d'eux. L'ignorance dans laquelle les gouvernemens, d'accord avec les Prêtres, plongent les nations, est le plus grand obstacle que la morale ait à vaincre; les hommes ne sont si vicieux & si méchans que parce qu'ils sont ignorans; ils ne sont ignorans & dominés par des passions dangereuses que parce que leurs Dieux, leurs Souverains, leurs guides spirituels & temporels, leurs instituteurs, aveugles ou méchans eux-mêmes, ne songent point à les éclairer sur leurs devoirs, à leur développer la raison, à leur inspirer le goût de la vertu, à leur montrer les rapports qui les lient à leurs semblables, à leur faire connoître & leur tracer la vraie route du bonheur.

S'il étoit possible de se figurer un Dieu constamment favorable à l'espece humaine, c'est-à-dire, dont la bonté, l'équité, la sagesse ne se démentissent jamais; dont les volontés toujours d'accord avec elles-mêmes.

mes ne prescrivissent jamais à ses adorateurs que des actions honnêtes ou utiles à la société ; dont les interpretes parlassent toujours le langage de la raison ; dont les Représentans sur la terre ne fissent que fortifier les ordonnances par l'autorité des loix ; un tel Dieu pourroit servir de base à la morale , son culte seroit cher & précieux aux hommes , ses oracles ne seroient que les loix de la nature rendues plus authentiques & plus sacrées ; la Religion n'en seroit que la promulgation , ses instructions les retraceroient perpétuellement au peuple , & le gouvernement les inviteroit ou les forceroit de s'y conformer : mais un Dieu , vu diversement par chaque homme ou par chaque peuple , ne peut être la mesure des devoirs de tout le genre humain ; ses volontés exprimées si diversement dans différentes contrées , & si contradictoires dans la même Religion , ne peuvent fournir des règles invariables ; enfin ni les préceptes de ses interpretes , continuellement en disputes , ni les loix des Souverains , presque toujours injustes & partiales , ni les usages , souvent insensés des peuples ignorans & mal gouvernés , ne peuvent être les vraies règles des mœurs , ne peuvent s'accorder avec les intérêts communs des habitans de la terre.

Si je parcours la terre en demandant à chacun de ses habitans ce qu'il pense de la bonté, de la justice, de la douceur, de la sociabilité, de l'humanité, de la bonne foi, de la sincérité, de la fidélité dans ses engagements, de la reconnoissance, de la piété filiale, &c., sa réponse ne fera point équivoque, chacun approuvera ces qualités, il les jugera nécessaires, il en parlera avec éloge: mais si je lui demande ce qu'il pense de son Dieu, ce que prescrivent ses ordonnances, ce qu'enseignent ses Prêtres, ce que disent ses loix & ses Souverains, ce que ses usages demandent de lui, jamais nous ne pourrons nous entendre, jamais nous ne tomberons d'accord sur rien. Si je m'adresse aux enfans d'Israël, ils me diront qu'il faut voler & exterminer des Idolâtres réprouvés par leur Dieu; le Chrétien zélé me dira que tout ce que son Dieu commande ne peut être que juste, que ses ordres ne sont pas faits pour être examinés, & qu'il faut adorer ses décrets lors même qu'il commande le crime. Un peuple féroce & conquérant me dira qu'on peut sans scrupule piller & ravager ses voisins; un peuple commerçant m'assurera que tout est légitime pour la prospérité de l'Etat; le Sau-

vage prétendra que la vengeance est permise, & doit être cruelle; le Citoyen policé prétendra qu'elle est un mal. L'Indien ou le François me diront que l'adultere n'est rien; l'Espagnol & l'Arabe me diront que c'est un crime affreux; le Tartare vagabond prétendra que l'on peut tuer son pere lorsqu'il n'est plus bon à rien; le Spartiate assurera que le bien de l'Etat exige que l'on tue ses enfans contrefaits. Si je consulte les sujets d'un Despote, ils me diront que sa volonté fait la loi, que ce qu'il ordonne est toujours juste, & que lui obéir ne peut jamais être un crime. Enfin si je consulte la raison j'apprends à quoi m'en tenir sur toutes ces décisions si discordantes; elle me dit que tout ce qui est constamment utile au genre humain est un bien, & que tout ce qui par soi-même ou par ses conséquences nécessaires devient nuisible à la société est un mal très-réel; c'est là-dessus que j'établis une morale, & d'après les idées si différentes que je trouve répandues parmi les hommes, je m'apperçois que ni les Dieux, ni les Prêtres, ni les Gouvernemens, ni des Loix informes ne peuvent nous prescrire des devoirs contraires à la nature, à l'essence du genre humain, au bien des sociétés; j'en conclus que leurs oracles,

dictés souvent par la passion , par l'inexpérience & le délire, ne peuvent être les règles immuables de la conduite de l'homme.

C'est donc sur la nature que la morale doit se fonder. Tant que l'homme sera un être sensible & capable de penser, il sera forcé d'aimer la vertu & de haïr le crime ; il ne se trompera dans ses jugemens que lorsque l'ignorance, la passion, la précipitation l'empêcheront de juger sainement. Toutes les fois que nous verrons l'homme méchant, nous trouverons en remontant à la source de ses dispositions, qu'elles sont dues à ses préjugés politiques & religieux, à son éducation, à ses habitudes vicieuses, à des opinions fausses dont son esprit s'est imbu ; le méchant est un homme ou mal organisé, ou dépravé par ses préjugés.

L'enthousiasme & l'imposture ont inventé les Religions ; les préjugés de chaque peuple ont fait naître son culte, les besoins & les circonstances de chaque nation ont produit & modifié son gouvernement, ses usages & ses loix ; mais c'est l'expérience de l'homme, aidée par des réflexions sur sa propre nature, ce sont les besoins invariables & constans de l'espece

pece humaine qui fixent pour toujours la morale.

C'est, comme on l'a dit tant de fois, dans l'ignorance forcée où les hommes sont retenus, dans les préjugés qu'on les oblige de regarder comme sacrés, dans les vices de leurs gouvernemens & de leurs Religions que nous devons chercher l'origine de cette dépravation générale que nous trouvons dans les mœurs; il faudroit les éclairer, leur montrer la vérité, leur apprendre à faire usage de la raison, les gouverner avec équité, les élever dans de bons principes, leur faire sentir leurs véritables intérêts, les contenir par de bonnes loix; alors on ne feroit point dans la nécessité de les tromper. Les hommes sont par-tout traités comme des enfans, on les effraye par des phantômes ou on les apaise par des chimeres, qui jamais ne peuvent tenir lieu d'un bonheur présent & réel. Souverains des nations, voulez-vous des fujets vertueux, éclairez-les, faites-les instruire, invitez-les à bien faire, mais sur-tout rendez-les heureux: l'erreur ne peut être d'une utilité passagere & trompeuse que pour ceux qui sont incapables de leur procurer un bien-être véritable ou qui n'en ont point la volonté.

Vainement en effet s'est-on promis jusqu'ici de remédier à la perversité de l'homme en combinant la Morale avec la Religion ; on s'est faussement imaginé que c'étoit un chef-d'œuvre de politique de réunir le pouvoir des Dieux à celui de la raison ; cette alliance monstrueuse n'étoit pas faite pour durer ; par cette association trop inégale la Raison, fille de la Nature & de la Vérité, fut accablée ou éclipcée par la Religion, fille du Merveilleux & de Puissances invisibles à qui la nature est elle-même subordonnée. Par-tout où la morale fut unie à la superstition, celle-ci prit l'ascendant sur elle & finit toujours par l'affervir à son caprice ; elle ne put marcher sur la même ligne qu'une compagne enorgueillie de son origine céleste ; elle fut forcée de plier sous elle & de se prêter à ses merveilles, à ses impostures. Ainsi la morale avilie par la Religion, devint un fanatisme pur, qui uniquement enivré de ses notions abstraites n'eut plus l'homme pour objet. Le Moraliste religieux perdit de vue la terre, son esprit ne fut occupé que des rapports fictifs qu'il supposoit entre les foibles mortels & la Divinité dont il n'eut point d'idées. Guidé par les leçons du Prêtre l'homme ne connut point

ce qu'il devoit à ses semblables, ne s'occupa point de la société, se négligea lui-même, ne regarda la terre que comme un passage, fut absorbé dans ses rêveries inutiles, & se plongea dans une apathie dangereuse; ou bien lorsqu'il eut de la chaleur dans le sang & de l'enthousiasme, il ne devint actif que pour tourmenter ses associés ou pour se nuire à lui-même; ses yeux perpétuellement fixés sur un point éblouissant ne virent rien autour de lui, toute sa morale se borna à ne point détourner un instant ses regards des phantômes qui l'aveugloient. Ainsi la morale religieuse ne fit jamais que des hommes engourdis, des frénétiques, des visionnaires sans jamais faire des êtres raisonnables ni de vrais citoyens.

Un homme instruit par la raison, formé par une éducation honnête, retenu par de bonnes loix, est saisi d'horreur à la vue ou au récit de toute action criminelle & nuisible; celui qui est guidé par la Religion, ayant eu dès l'enfance l'esprit corrompu par des préjugés, ne suppose jamais de mal que dans ce qu'on lui dit de contraire aux ordonnances de sa Religion, & de nuisible à ses intérêts; il ne voit rien au delà. Des pratiques négligées, des céré-

monies omises, de pieuses minuties, des fautes imaginaires, lui font bien plus de peur & lui donnent plus de scrupules que des fautes réelles, que des crimes avérés. Persuadé que toute offense contre sa Religion est le plus grand des attentats, il se fait des monstres des omissions les plus légères, il éprouve des remords pour des transgressions puériles, & se pardonne aisément les choses les plus graves. Le dévot stupidement effrayé des menaces de ses Prêtres, ne voit rien de plus important que leurs ordres; ébloui de leurs promesses tout le reste lui devient indifférent; il est sûr par leurs secours de se remettre en grace avec la Divinité, qu'il suppose plus facile sur le mal qu'on fait à ses créatures que sur le mépris de ses prétendues Loix. Fier de ses petites, qui le mettent bien avec son Dieu, il méprise la terre & se croit un modèle de vertus, même en se permettant des injustices, des vices, & souvent des forfaits.

C'est ainsi que la Religion, subrogée trop souvent à la morale, l'anéantit tout-à-fait & ne produit que des dévots sans vertus. Les hommes les plus religieux sont rarement les plus honnêtes & les plus sociables; quant au plus grand nom-

bre des hommes, la Religion les laisse tels qu'ils font, ils persistent malgré elle dans les habitudes qu'elle condamne; elle ne peut rien contre les passions violentes & habituelles; elle est moins forte que l'usage, que l'opinion, que l'intérêt présent (17); & quand les intérêts des hommes les échauffent elle ne peut résister au torrent qui les entraîne; dès que la Religion leur paroît incommode; ils la rejettent, ils la méprisent, ils se débarrassent de son joug, sans suivre pour cela les règles de la morale, sans recourir à la raison qui les gêneroit encore bien plus que la Religion; alors à la tyrannie religieuse succede quelquefois la licence la plus complete; accoutumé à voir la morale uniquement fondée sur la Religion, le méchant se flatte que

(17) La même Religion qui permettoit & approuvoit autrefois les combats singuliers, les défend aujourd'hui, sous peine de damnation éternelle; cependant dans les pays les plus superstitieux nous voyons des duels, parce que l'opinion publique, plus forte que la Religion, fait regarder ceux qui refusent de se venger d'une injure, comme des lâches & comme des personnes déshonorées: d'où nous devons conclure que l'idée de l'opinion publique est plus forte que la Religion. Les Courtisans sont communément les plus corrompus des hommes & les plus disposés à sacrifier leur honneur & leur conscience à leur avancement; ils disent, comme les grands du Royaume d'Achem, *Dieu est bien loin, mais le Roi est tout près.*

celle-ci une fois bannie, il n'existera plus de frein pour lui, & qu'il pourra se livrer impunément au torrent de ses desirs; il a discuté bien ou mal, mais toujours avec partialité, le système qui le gêne; & après avoir entrevu que sa Religion n'est qu'une sottise, il en conclut fort imprudemment que la morale n'est pas mieux fondée qu'elle.

D'autres incapables de discuter ne peuvent bannir de leur esprit les idées religieuses dont ils ont été nourris dès leur enfance, ils font alors un pacte avec la superstition, ils la concilient avec leurs dérèglements; s'ils se séparent d'elle pour quelque tems, c'est en se promettant néanmoins tôt ou tard de s'en rapprocher par la suite, & de recourir aux moyens qu'elle est toujours prête à fournir aux transuges qui lui reviennent. C'est ainsi que la plupart des hommes, quoique persuadés que la rapine, l'injustice, la violence, la débauche déplaisent à leur Dieu, ne laissent pas de s'y livrer dans la ferme confiance qu'ils pourront un jour se réconcilier avec le ciel qu'ils outragent sciemment: (18) ou bien dans les intervalles de rai-

(18) Le Christ dit dans l'Évangile: *faites-vous des amis dans le ciel avec les richesses injustement acquises. Ces paroles ne sont-elles pas bien consolantes pour tous ceux*

son que les passions , la dissipation & les plaisirs leur laissent , ils demandent pardon à la Divinité des fautes qu'ils ont commises , & qu'ils commettront de nouveau toutes les fois qu'ils y seront sollicités. Les nations sont remplies d'hommes vicieux qui savent allier la superstition avec le crime , qui périodiquement offensent & appaisent le ciel , ou qui se promettent d'expier dans la vieillesse ou à la mort les forfaits d'une vie remplie d'iniquités. Ils se flattent que leur attachement peu raisonné pour la Religion , pour ses dogmes étonnans , pour ses pratiques puériles , leur tiendra lieu de ce qu'ils doivent aux hommes , & leur rendra toujours la Divinité propice.

Ainsi la Morale n'a qu'à perdre lorsqu'elle est associée avec la Religion ; celle-ci fut toujours prête à pardonner , à expier les outrages qu'on faisoit à cette morale : d'ailleurs la Religion veut occuper l'homme sans partage ; elle montre de l'in-

qui pillent les peuples , & qui sont assurés d'obtenir le pardon de leurs vols en faisant des largesses aux pauvres ? C'est peut-être en conséquence de ce principe que l'on voit tant de voleurs publics & particuliers chez les Chrétiens. Les Princes pillent les peuples , occupés à se piller les uns les autres. Les marchands les plus dévots se permettent des fraudes & des supercheries.

dulgence pour les crimes qui ne regardent que les hommes, mais elle exagere & traite avec rigueur les fautes qu'elle invente, les moindres violations de ses règles, les omissions de ses pratiques, en un mot l'infraction des devoirs fictifs qu'elle impose. Quand le Prêtre tient la balance pour peser les actions humaines, il la fait toujours pencher du côté de son propre intérêt; il trouve que les crimes les plus affreux, les plus dignes du courroux céleste & des châtimens des hommes, sont ceux qui nuisent à son propre empire; il change en fautes impardonnables des actions totalement indifférentes à la société; il accoutume ses disciples à regarder avec horreur les personnes peu soumises à ses dogmes, réfractaires à ses caprices, dédaigneux pour ses mystères & ses leçons, peu pénétrés d'un saint respect pour ses rêveries & pour les objets qu'il propose à la vénération; les peuples nourris dans ces préjugés sont bien plus révoltés d'une foule de crimes imaginaires que de ceux qui sont réellement pernicioeux ou qui portent le désordre dans la société; les mots vagues de *profanation*, d'*hérésie*, d'*impiété*, de *facrilège*, font sur les esprits une impression bien plus forte que l'as-

fassinat, la trahison, l'injustice, le vol, l'adultère. (19) Le vulgaire imbécille s'accoutume à regarder un homme qui n'a pas la même croyance que son Prêtre, ou qui n'est pas soumis à ses décisions, comme bien plus criminel que celui qui outrage la nature & la raison ou qui fait un tort évident à ses semblables. Si ces préjugés sont avantageux à la Religion & à ses Ministres, ils sont propres à éteindre dans les peuples toute idée de morale: par là les nations deviennent superstitieuses sans avoir la moindre idée de vertu.

D'après de semblables principes il ne faut point être surpris si nous trouvons une ignorance profonde de la morale, une honteuse dépravation dans la conduite, un oubli total des loix les plus simples de la raison & de l'humanité dans les pays les plus soumis à la superstition & à ses Ministres; là les devoirs prétendus de

(19) Quand on vient à examiner de près le sens des mots terribles sous lesquels les peuples croient communément désigner les crimes les plus affreux, on trouve que réellement ces mots ne désignent que des choses déplaisantes pour les Prêtres, & très-peu intéressantes pour le reste des hommes. *L'hérésie* n'est qu'une façon de penser différente de celle du Clergé; il en est de même de l'*impiété*, des *blasphèmes*, des *sacrilèges* qui n'ont jamais pour objet que des choses que l'intérêt du Clergé voudroit faire passer pour vénérables & saintes.

la Religion absorbent tous les autres; les actions les plus atroces trouvent de l'indulgence & de la faveur dans les Prêtres; les temples sont ouverts aux meurtriers, aux voleurs, aux scélérats; ils y trouvent des asyles contre la sévérité des loix; ainsi le sacerdoce rend son Dieu le protecteur & le complice du crime, tandis que pour des opinions, souvent cachées, il a le front de faire égorger ou brûler des citoyens vertueux.

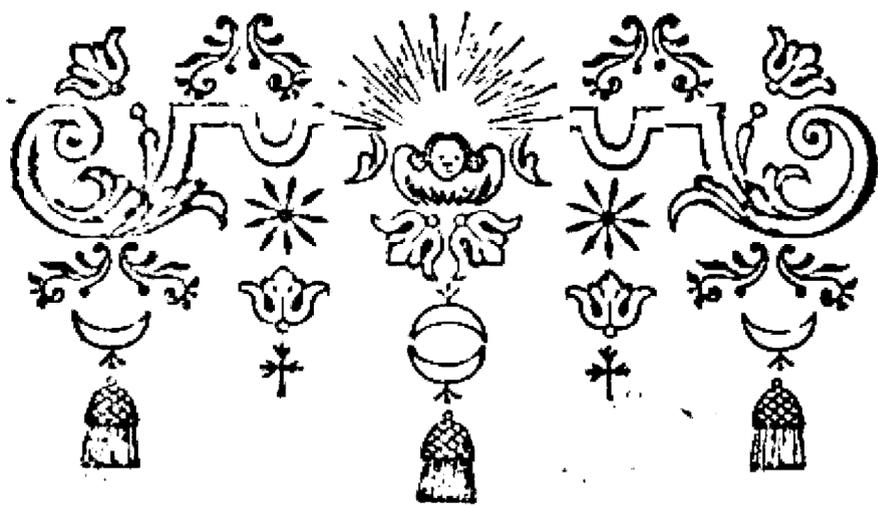
Quelles peuvent être les idées de morale d'un Espagnol, d'un Portugais ou d'un Italien, qui voit la puissance temporelle & spirituelle se réunir pour faire souffrir les tourmens les plus recherchés à un malheureux Hérétique, à un Juif, à un homme qui par légèreté aura tenu quelques discours un peu libres sur la Religion, ou qui aura violé quelque ordonnance de l'Eglise, tandis qu'il voit le temple de son Dieu fournir une retraite sûre à un assassin dont les mains fument encore du sang de son semblable? A la vue de cette conduite si favorable à l'ennemi réel de la société, & si cruelle pour celui qui a péché contre la Religion, l'homme qui en est le témoin ne doit-il pas se convaincre que le meurtre, le vol,

la trahison font des fautes très-légères en comparaison de celles que la Religion punit avec tant de rigueur? (20) D'un autre côté dans les pays où l'ordre sacerdotal jouit d'un grand pouvoir, d'une autorité non disputée, d'une entière impunité; où la Puissance temporelle n'a point le droit de réprimer les excès des Prêtres, où ceux-ci nagent dans l'opulence & vivent dans une honteuse oisiveté, leurs mœurs ne tardent point à se corrompre; le vice impuni devient bientôt effronté; le sacerdoce insolent de ses forces renonce à toute pudeur, il se permet toutes sortes d'attentats, & le peuple accoutumé à ne point critiquer la conduite de ses guides, à les imiter, à les justifier, se corrompt d'après leurs exemples; des Prêtres ignorans, étrangers à la morale, dissolus & criminels eux-mêmes, le laissent croupir dans une ignorance complète de ses vrais devoirs, lui montrent de l'indul-

(20) En Espagne & en Portugal le peuple fait, dit-on, des efforts pour soustraire un meurtrier aux poursuites de la justice; il favorise son évasion & sa retraite dans une Eglise ou dans un couvent. D'un autre côté lorsque l'Inquisition poursuit quelqu'un, chacun s'empresse de prêter main forte & de le faire saisir: le Pere est forcé de livrer son fils, le Mari de livrer sa femme, sous peine d'être punis comme auteurs d'hérétiques.

gence pour les vices dont ils font eux-mêmes fouillés, se prêtent facilement à remettre des fautes dont ils font eux-mêmes coupables, & dont l'expiation devient toujours très-lucrative pour eux. (21)

(21) Tout le monde fait à quel point la débauche, la dissolution & la lubricité sont portées par les Prêtres & les Moines Espagnols & Portugais: soustraits au pouvoir temporel, qui les craint & les respecte, ils se livrent impunément à leurs vices & à leurs passions criminelles; l'Autorité séculière ne peut les punir même pour les crimes les plus noirs que de concert avec la Puissance Ecclésiastique, qui rarement consent que l'on punisse ses sujets, dans la crainte sans doute du scandale. L'on fait d'un autre côté que ces nations les plus dévotes de l'Europe sont les plus dissolues, les plus vindicatives, & celles où les assassinats sont les plus fréquens, où la vraie morale est la plus ignorée, où le peuple est le plus malheureux & le Clergé le plus puissant. Il est de l'intérêt des Prêtres que le peuple soit sans mœurs, ils ont alors l'occasion de faire des expiations plus fréquentes.



C H A P I T R E X I.

Des prétendus devoirs, des pratiques & des fausses vertus de la Religion. Dangers des Expiations.

TELS sont les importans services que la superstition rend à la morale ; voyons maintenant l'utilité que la science des mœurs peut retirer des devoirs & des pratiques que la Religion enseigne aux hommes ; analysons ces vertus sublimes auxquelles le sacerdoce attache le plus haut prix, dont il fait dépendre la bienveillance du ciel, dont l'omission lui paroît le plus affreux des crimes.

Si les idées que les prétendus interpretes de la Divinité se formerent & donnerent de l'Etre suprême ne purent être que fâcheuses & contradictoires ; si leurs systêmes théologiques & leurs spéculations mystiques ne furent jamais que des amas d'absurdités, les cultes qu'ils prescrivirent & les devoirs qu'ils imposèrent ne furent ni moins inconcevables ni moins déraisonna-

bles que les Divinités qui les enseignoient. Rien de plus étrange que les caprices de la superstition; rien de plus incompréhensible & de plus ridicule que les actions qu'elle ordonne; rien de plus extravagant & de plus inutile que les vertus desquelles ses Ministres font dépendre la faveur du Très-Haut. La raison est forcée de rougir dès qu'elle entend les préceptes bizarres qui sortent de la bouche de ces législateurs inspirés par le ciel. L'un crie à son peuple de retrancher le prépuce de ses enfans, de se laver fréquemment, de s'abstenir de certaines chairs abominables aux yeux du Seigneur, de renoncer à tout travail en certains jours, d'offrir de fréquens sacrifices, d'observer avec le dernier scrupule quelques cérémonies futiles. Un autre prescrit comme une chose importante au salut éternel que l'enfant, coupable avant même de naître, soit lavé & régénéré dans les eaux, qu'il s'abstienne de viande à des jours marqués; qu'il s'acquiesse fidèlement des cérémonies mystiques auxquelles les graces d'en-haut sont attachées, qu'il se soumette périodiquement à des rites sacrés devenus les canaux des graces de son Dieu; que par des génuflexions & des mouvemens fréquens & du corps & des lèvres, par des formules invaria-

bles, il fasse descendre les faveurs du Tout-Puissant. Le Bramine dit à ses disciples de se laver dans les eaux du Gange; il leur persuade que cette eau possède la faculté merveilleuse de purifier les ames de leurs souillures; il leur recommande sur-tout de respecter la vie de tout animal ou insecte, dont la mort attireroit infailliblement le courroux céleste sur lui.

On ne finiroit point si l'on vouloit rapporter toutes les pratiques & les inventions puériles auxquelles la Religion a dans différens pays attaché la complaisance ou la colere des Dieux. Le bon sens est dérouté en voyant les devoirs ridicules que la superstition capricieuse imposa toujours aux hommes; l'esprit ne peut point deviner les motifs des bizarreries que le sacerdoce a inventées pour appaiser le ciel ou pour mériter ses bontés. La Religion se plut toujours à mettre la raison en défaut; elle se crut intéressée à ne montrer au vulgaire que des symboles, des emblèmes, des énigmes, des mysteres, des cérémonies qu'il adopta sans examen, auxquels sa crédulité le foumit, avec lesquels l'habitude le familiarisa, dont il ne sentit jamais le ridicule, & qu'il retint avec opiniâreté parce que leur obscurité même les lui rendit plus chers. Les peuples ne furent jamais

que des enfans qui se laisserent guider par leurs Prêtres ; ceux-ci les tinrent pour toujours en tutelle au moyen de l'aversion qu'ils leur inspirerent de bonne heure contre la raison. Il fut évidemment de l'intérêt de ceux qui voulurent asservir les hommes de les jeter dans des embarras continuels ; de mettre très-souvent leur obéissance à l'épreuve, de les habituer à plier sous leurs caprices afin de les façonner au joug ; de multiplier leurs fautes, leurs scrupules & leurs expiations. Voilà sans doute pourquoi les Ministres de la Divinité font parvenus en tout pays à lier presque toutes les actions de la vie au système religieux ; ils augmentent par là leur influence & leur pouvoir, ils se rendent nécessaires, ils trouvent dans la crédulité des peuples une source intarissable de richesses. (22)

Les

(22) Dans le Papisme le Prêtre ne perd pas son disciple un instant de vue. Il le baptise, il l'éleve, il le marie, il le réconcilie, il le guérit de ses scrupules, il appaise ses remords ; la mort même ne le garantit pas de la tyrannie & des exactions des Prêtres ; dans quelques sectes Chrétiennes le Clergé tire un plus grand parti de ses Esclaves morts que de ses Esclaves vivans. Un habitant de l'Indostan n'est pas moins que le Chrétien infesté par ses Prêtres ; ceux-ci sont perpétuellement occupés à le purifier de ses fautes & à lui tirer son argent. Pour peu que l'on réfléchisse on demeurera convaincu que ce que l'on nomme le

Les pratiques & les devoirs prétendus que la superstition prescrit aux hommes seroient indifférens en eux mêmes s'ils n'a-voient partout pris la place des vrais devoirs que la nature leur impose; mais le superstitieux pénétré de l'importance de sa Religion, persuadé que rien de ce qu'elle ordonne ne peut être inutile ou méprisable, convaincu que rien n'est plus essentiel que de se conformer aux ordres de son Dieu, s'imagine avoir rempli tous ses devoirs en suivant fervilement les règles établies par ses prêtres, en montrant une exactitude scrupuleuse dans les pratiques futiles dont jamais il ne pénétra les motifs; il crut avoir des vertus & être quitte envers la terre en adhérant aux dogmes inintelligibles qu'on lui annonçoit, en faisant plier sa raison sous l'autorité, en n'omettant jamais la moindre chose dans les loix sacerdotales que le préjugé lui montrait comme sacrées. Les expiations, les ablutions, les sacrifices, les cérémonies religieuses de

le culte de Dieu n'est au vrai que le culte des Prêtres, qui n'ont imaginé des Religions en tout pays que pour leur propre utilité. Le seul malheur qui résulteroit pour un Etat de la suppression du culte & des systèmes Théologiques, seroit de forcer une foule d'hommes oisifs & méchans à chercher une façon de subsister plus honnête que l'imposture.

toute espece ne sont que des inventions funestes, par lesquelles l'homme substitue des mouvemens physiques de son corps à des mouvemens honnêtes & réglés de son cœur, à des habitudes utiles à la société. Toute Religion où l'on expie, invite à se rendre criminel. Or toute Religion suppose des moyens corporels & faciles d'appaiser la Divinité, d'où il suit que toute Religion est une source féconde de dépravations, dont le Clergé tout seul peut recueillir les fruits.

Si la Religion & ses Prêtres eurent tout à gagner en représentant la Divinité comme intéressée, comme envieuse des biens des hommes, comme avide de la chair des animaux, comme flattée de la fumée des sacrifices, la morale eut tout à perdre par l'indigne trafic qui s'établit entre le ciel & la terre (23). Les expiations, comme on a vu, doivent enhardir au crime, le méchant devient plus téméraire dès qu'il se

(23) Lucien observe que les sacrifices supposent les Dieux gourmands, avides, intéressés & semblables à des mouches, toujours prêts à dévorer les pauvres animaux & à sucer leur sang. *V. Lucian. Jupit. Tragic. V. dans Platon le Dialogue d'Eutyphon.* Le même Platon dans sa *République Livre II.* ne veut pas que les riches aient dans leurs maisons des chapelles particulières, il exige qu'ils sacrifient en public, afin de leur ôter la faculté d'expier en secret leurs crimes avec trop de facilité.

persuade qu'il existe des moyens d'appaiser son Dieu : jouit-il de l'opulence , il se tient assuré de pouvoir acheter de lui le droit de nuire à ses semblables ; il entre en composition avec lui , il se conduit à son égard comme ces Ministres des Tyrans de l'Asie , qui achettent de leurs avides Maîtres la permission d'opprimer & de piller impunément leurs sujets , ou qui à force d'argent obtiennent d'eux le pardon des injustices , des vexations & des rapines qu'ils leur font éprouver. Socrate observe avec raison que *celui qui donne à ceux qui n'ont besoin de rien , entend bien peu l'art de donner ; & Platon demande ce que les Dieux doivent penser des présens des méchans , puisqu'un homme honnête rougiroit de recevoir les dons d'un scélérat.*

Mais les passions des hommes , leurs habitudes vicieuses , leurs penchans déréglés , leurs fantaisies criminelles & momentanées , font qu'ils sont bien plus disposés à écouter la superstition facile que la sagesse austere ou que la saine morale. Celle-ci condamne avec rigueur les actions déshonnêtes , & montre au méchant toute l'horreur de sa conduite ; l'autre le console par l'espérance de se réconcilier avec le ciel , & calme ainsi ses craintes & ses remords.

L'homme vicieux & criminel trouve dans la Religion des ressources infinies contre les reproches de sa conscience: il lui est bien plus aisé d'acquiescer du bout des lèvres à des dogmes qu'il n'entend point, d'adhérer à des systèmes qu'il ne se donne point la peine d'examiner, que de consulter une morale gênante; il préfère sans peine des pratiques qui le dispensent de changer de conduite, de combattre ses penchans, de renoncer à ses habitudes: disposé à se tromper lui-même & de moitié avec son Prêtre, il se promet que des prières, des mouvemens du corps, des sacrifices, des offrandes, quelques regrets stériles & passagers le remettront en faveur avec son Dieu, qui, touché de ses présens & de ses bassesses, lui pardonnera les outrages qu'il a faits à ses semblables: il trouve bien plus commode d'égorger des agneaux, de bâtir des temples, de faire des largesses aux Prêtres, de leur confesser ses crimes, de répéter quelques prières, de se mettre dans une posture humiliante, que de sacrifier son ambition, son avarice, que de résister à des habitudes criminelles, que de briser les liens qui l'attachent au vice. Si frappé des instructions & des menaces de sa Religion l'homme corrompu renonce pour quelque tems à sa conduite déréglée,

il ne tarde point à la reprendre , assuré que cette Religion le recevra toujours à bras ouverts , que son Dieu intéressé & fléchi par ses soumissions lui pardonnera ses écarts , & que son Prêtre lui fournira des moyens de se débarrasser du fardeau des remords. Une pente facile conduit au crime ; on n'oppose qu'une foible résistance à ses desirs dès qu'on se promet de pouvoir à volonté se réconcilier avec son Dieu.

„ Vas au Temple , dit la superstition ; im-
„ mole des victimes ; humilie-toi en pré-
„ sence de la Divinité ; adresse-lui tes
„ prieres ; accuse-toi devant ses Prêtres ,
„ & tes péchés te sont remis”. Ainsi
par la lâche complaisance de la Religion
la vie du criminel devient un cercle de
crimes & d'expiations ; un Dieu sévère
cede aux instances de ses Ministres & leur
donne le pouvoir de remettre en son nom
les outrages que l'on a faits , & que l'on
continuera de faire à ses créatures. Un
repentir qui n'aura point de suites suffit
pour calmer la conscience , & le méchant
est pardonné tandis que son cœur est tou-
jours le même. (24) C'est ainsi que quel-

(24) Philippe II. Roi d'Espagne fut , ainsi que Louis XIV. Roi de France , un débauché & un Tyran très-dé-
vot. Jovien , qui succéda à l'Empereur Julien , tout cra-

ques formules, quelques regrets périodiques & passagers, quelques prières suffisent pour rétablir la paix dans l'ame injuste d'un Prince, dont la vie est marquée par des oppressions continuelles; d'un courtisan avide, vindicatif & fourbe; d'un Concussionnaire qui s'engraisse de la substance du pauvre, de la veuve, de l'orphelin; d'un juge qui tient une balance inégale; d'une femme infidelle qui fouille la couche de son mari.

Cessons donc d'être surpris si les hommes les plus pervers, les plus livrés à la débauche, à des habitudes criminelles, à des vices honteux, sont souvent attachés à la Religion qu'ils outragent par leur conduite; ils la regardent comme une ressource; ils sont sûrs qu'elle les recevra lors-qu'ils voudront recourir à elle, ils savent qu'indulgente elle fera toujours prête à les laver de leurs iniquités; ils croient que leur Dieu facile ne peut manquer de leur pardonner lorsqu'ils fléchiront le genou devant

puleux qu'il étoit, préféroit sa foi à l'Empire, qu'il ne voulut accepter qu'à condition de ne point regner sur des Payens. Louis XI. demandoit à la Vierge Marie la permission de commettre ses assassinats, qu'il expioit ensuite par des présens à l'Eglise, des confessions, & des communions. La confession chez les Papistes est un grand encouragement au crime; si elle retient quelques hommes, l'absolution qu'elle procure en pervertit bien d'autres.

ses Ministres. Voilà pourquoi nous trouvons du zèle dans ceux mêmes que leurs mœurs corrompues sembleroient devoir rendre les ennemis de la Religion ; ils ne peuvent souffrir qu'on leur ôte la perspective des ressources dont ils esperent tôt ou tard se servir ; ils craignent qu'on ne les prive des moyens commodes qui, sans gêner leurs passions, en diminuent les remords. Que le méchant qui refuse obstinément de renoncer à ses déréglemens, à ses crimes, soit dévoré de honte & de remords, qu'il en soit déchiré ; c'est trahir la société que de le soulager ; qu'il ne trouve du repos que dans une conduite honnête ; qu'il ne se pardonne à lui-même que lorsqu'il aura réparé le mal qu'il aura commis, & que des Prêtres impudens ne s'arrogent point le droit de remettre au nom des Dieux des fautes dont les hommes font les victimes.

Les Prêtres en tout pays ont réduit en tarif les délits des mortels. Ainsi les Ministres du Très-Haut ont prétendu mesurer jusqu'à quel point il étoit permis de l'outrager ! La vraie morale n'a qu'une mesure invariable pour fixer la grandeur des fautes ; les plus nuisibles à la société sont les plus grandes à ses yeux ; elle nous or-

donne de ne point agir tant que nous sommes dans l'incertitude sur les effets de nos actions ; elle blâme indistinctement tout ce qui par soi-même ou par ses conséquences éloignées produit sur nous-mêmes & sur les autres des effets destructeurs ; elle ne trouve permis que ce que la raison approuve ; & la raison n'approuve que ce qui est conforme à notre nature propre & à l'intérêt de la société où nous vivons. Quelles que soient les décisions de la Religion, de la loi, de l'usage, de l'opinion, la saine morale ne peut regarder comme vertueuses que les actions vraiment utiles, & comme criminelles que les actions nuisibles au genre humain ; enfin elle décidera sans hésiter que tout ce qui nous nuit à nous-mêmes est une folie, & que tout ce qui tend à troubler la paix des hommes, à les opprimer, à les rendre malheureux, est un crime, que l'autorité du ciel & de la terre ne peut jamais justifier.

Sur quoi tombent pour l'ordinaire les scrupules & les remords que la Religion fait naître ? Quels sont les crimes que ses Ministres reprochent avec le plus d'aigreur ? Quelles sont ces transgressions qui, selon eux, allument toute la colère divine ? Hélas ! les fautes que la Religion con-

damne avec le plus de sévérité ont, comme on a vu, rarement le bien public pour objet; elle nous apprend à fremir devant des mots, à éviter avec horreur des crimes fictifs, par lesquels elle prétend qu'un Dieu impassible est vivement offensé. Ainsi des actions indifférentes, des paroles peu considérées, des opinions involontaires, irritent le Tout-Puissant contre ses foibles créatures. Aux yeux de la droité raison, l'injustice, la rapine, la médifance, la calomnie, la fraude, l'ingratitude, la dureté, sont des crimes plus réels & plus graves que ces fautes prétendues qui ont pour objet un Dieu, à la gloire ou à la puissance duquel on devroit supposer que l'homme est incapable de nuire, d'après les idées mêmes que la Religion s'efforce de nous en donner. Les fautes que la superstition nous exagere, & que suivant ses idées les hommes punissent avec le plus de rigueur, sont communément des choses qui n'intéressent aucunement le repos de la société.

Est-il rien de plus propre à confondre nos idées sur la morale que le droit que le sacerdoce s'arroge de forger des crimes & des vertus? Quelles sont en effet ces vertus si vantées auxquelles la superstition at-

tache exclusivement la complaisance du ciel ? La première de ces vertus consiste dans une soumission aveugle aux dogmes & aux opinions que le facerdoce nous propose, vertu à laquelle on met un si haut prix que quelques Docteurs ont eu le front d'enseigner qu'elle suffisoit pour sauver les hommes sans les œuvres. Il faut convenir en effet que cette prétendue vertu est la plus utile à la Religion & à ses Ministres ; elle doit être bien chère aux méchans, qui, en acquiesçant sur parole aux systèmes qu'on leur prescrit, ou en se dispensant de l'embaras de les examiner, se trouvent assurés des bontés de leur Dieu, même sans rien changer à leur conduite criminelle, ou sans montrer aucune vertu aux êtres de leur espece. Cette foi, ce pieux aveuglement, ce renoncement total à la raison est une disposition si nécessaire dans les principes de la Religion moderne des Européens qu'elle a le front de proscrire les vertus les plus avantageuses au genre humain, dans ceux qui d'ailleurs ne sont pas soumis à ses décisions, à son culte, à ses Mysteres ; elle traite insolemment de vertus *fausses* toutes celles qui n'ont point sa croyance pour base. (25) Est-il

(25) Sénèque *de vitâ beatâ cap. III* dit: *rerum natura essentior: ab illâ non deerrare, ad illius legem exemplum-*

donc rien de plus destructeur pour la morale que de faire mépriser ou de montrer comme des crimes les actions les plus honnêtes, les plus héroïques, les plus nécessaires à la race humaine ? La modération d'un Aristide ; la sagesse d'un Socrate ; l'inflexible équité d'un Caton ; les rares vertus d'un Antonin ne font donc que des péchés aux yeux des hommes qui prétendent enseigner la morale ! La tempérance , la bienfaisance, l'humanité, l'équité, la modération d'un Infidèle, d'un Idolâtre, d'un Philosophe, font-elles donc des qualités moins estimables que l'injustice, la férocité, la barbarie d'un dévot ou d'un Prêtre ? Gardons-nous de le penser ; la vertu ne dépend ni du caprice, ni des rêveries théologiques ; l'homme qui est bon & vertueux à Pékin ne peut être un méchant ni à Rome, ni à Paris, ni à Londres. Il n'y a que la superstition qui puisse fasciner l'esprit au point de croire qu'un homme ne puisse être honnête sans ajouter foi à ses fictions absurdes.

Cependant l'intérêt du Clergé voulut que des opinions si ridicules s'établissent ; tous ceux qui lui résistent lui deviennent inuti-

que formari, sapientia est. Il dit ailleurs (chap. II) Habeo melius certiusque lumen quo a falsis vera dijudicem : animi bonum animus inveniat.

les, & pour les rendre odieux à la société, il les défère comme des hommes sans mœurs & sans vertus; en conséquence le dévot se figure que ceux qui ne sont point soumis à sa Religion sont de mauvais citoyens, & qu'il n'est de vertus réelles que celles que prescrit le caprice de son Prêtre: celui-ci ne règle la morale que sur son intérêt. Les espérances que le sacerdoce donne pour une autre vie ne sont destinées que pour ceux qui lui auront été bien soumis dans la vie présente, qui lui auront humblement sacrifié leur raison, qui auront aveuglément adhéré à ses dogmes, qui auront été soigneux à remplir les devoirs qu'il a fixés, qui lui auront fait des largesses, qui se feront montré zélés pour ses intérêts, qui auront marqué beaucoup d'amour à une Divinité, que dans toutes les Religions du monde ses Ministres ont représentée sous les traits les plus propres à repousser les cœurs. Comment en effet aimer sincèrement un être inconnu par sa nature, mais que ses Prêtres pour leur intérêt ne laissent pas de peindre en tout pays comme le plus terrible & le plus malin des Tyrans? Par quelle fatalité la raison est-elle forcée de méconnoître les vertus que la

théologie nous recommande ? Par quel délire la superstition proscriit-elle les vertus que la raison approuve ? Nous offensois les Dieux lorsque nous refusons de regarder comme des vertus le zèle farouche, la cruauté, la persécution qui sont des suites de l'amour divin ; nous offensois la nature & la raison & nous devenons très-nuisibles à nous-mêmes & à nos semblables dès que nous tendons aux perfections fanatiques que la Religion nous propose.

La nature nous dit de nous conserver, de jouir, de travailler à notre bonheur, de rendre notre existence agréable : la raison nous apprend que pour faire partager aux autres les sentimens de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour obtenir leur estime, leur reconnoissance & leurs secours, nous devons leur faire du bien ou leur montrer des vertus : quels motifs aurons-nous pour faire le bien si la Religion nous ordonne de nous haïr nous-mêmes, de fuir l'estime des autres, de nous avilir à nos propres yeux, de n'agir qu'en vue d'un Dieu que nous ne connoissons point, de renoncer pour lui plaire aux douceurs que la nature nous présente, de nous détacher des objets nécessaires à notre félicité ? En nous vantant cette abjection d'ame qu'elle nomme *humilité*, la Religion ne bri-

se-t-elle pas l'unique mobile qui dans ce monde pervers pousse l'homme à bien faire, la seule récompense qui reste à la vertu? Comment veut-on que celui qui s'est rendu insensible à l'estime de lui-même, ou à qui l'on fait un crime de s'aimer, soit jaloux de mériter la tendresse & l'estime de ceux avec lesquels le Destin le fait vivre? (26)

C H A P I T R E XII.

Continuation du même sujet. Des perfections fanatiques de la superstition.

RENONCER à la raison, s'aveugler volontairement, fermer obstinément l'oreille à la vérité, s'occuper uniquement de chimères effrayantes, sans jamais les concevoir; immoler à des rêveries les penchans les plus légitimes de son cœur; combattre

(26) Les Prêtres disent toujours que c'est l'orgueil qui fait des incrédules, & que c'est aux humbles que Dieu se fait connoître. *L'humilité* n'est tant recommandée par les Prêtres Chrétiens que parce qu'ils sentent le besoin qu'ils ont de disciples bien stupides qui ferment volontairement les yeux à toutes leurs absurdités.

avec zèle & détruire avec fureur ceux qui refusent de rêver comme nous ; sacrifier aux caprices de nos Prêtres notre bien-être & le repos de la société ; vivre dans les soupris & les larmes ; renoncer aux bienfaits que l'on croit néanmoins partir des mains de la Divinité ; mortifier ses sens, se rendre la vie insupportable ; défendre avec chaleur des préjugés que l'on n'a point examinés ; sceller, s'il le faut, son opiniâtreté de son sang ; telles sont les vertus étranges que la Religion appelle surnaturelles & divines, sans doute parce qu'elles sont contraires à la nature, parce que la raison n'en devine pas les motifs, ou seroit forcée, si elle les pesoit, de les désapprouver. Ce sont ces vertus qu'elle préfère à celles que par dédain elle nomme *humaines* ou *fausses*, parce qu'elles sont fondées sur l'essence de l'homme, utiles à son bonheur, nécessaires au soutien des sociétés. (27) Elle fait bien plus

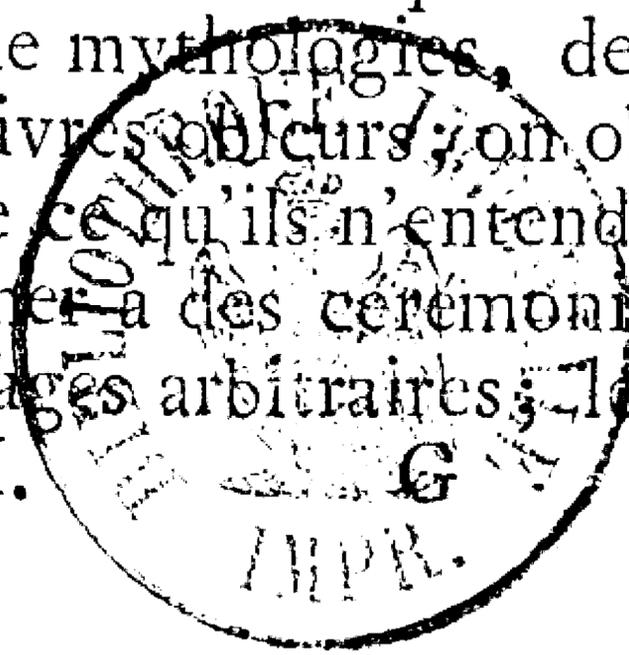
(27) Rien de plus désavantageux à la Religion Chrétienne que le parallèle qu'on pourroit faire des Saints, des Héros, des Demi-Dieux, des grands Hommes, des Sages du Paganisme, avec les Saints & les Sages du Christianisme. Dans les premiers nous voyons des hommes courageux, remplis de grandeur d'ame, de bienfaisance, d'équité, & toujours occupés à rendre des services au genre humain. Dans les grands personnages que l'on propose aux Chrétiens pour modèles on ne voit que des Solitaires &

de cas de ces vertus fictives que de l'humanité, de la justice, de la concorde, de la grandeur d'ame, de l'activité. Sois cruel, méchant, inhumain, mais crédule, nous crie la superstition; sois doux, bien-faisant, modéré, & pense comme tu voudras, nous dit la vraie sagesse. Vis inutile sur la terre, rends-toi volontairement malheureux dans ce monde périssable, ne songe qu'à l'avenir, nous dit l'une; sois magnanime, actif, laborieux, nous dit l'autre; travaille à ton bonheur présent, rends-toi cher à tes concitoyens, mérite leur estime par tes services & tes vertus.

Depuis un grand nombre de siècles, il semble que la politique complice de la superstition n'ait cherché qu'à détruire dans les cœurs des hommes les seuls mobiles qui pouvoient les rendre vertueux en les rendant

des Moines abjects, des Martyrs enthousiastes, des Prêtres fanatiques & séditions, des Docteurs embrouillés, des Pénitens inutiles au monde. Quelle comparaison entre Socrate & St. Dunstan; Cicéron & St. Augustin; entre Caton & Thomas Becket; entre Marc-Aurèle & David! Un Saint, chez les Payens, étoit un Citoyen plein de courage & d'énergie. Un Saint chez les Chrétiens est ou un lâche sans ame, ou un scélérat turbulent, ou un persécuteur inhumain, ou un Martyr frénétique, ou un Théologien en délire. Pour peu que l'on considère les principes de la morale Chrétienne, on sera forcé d'avouer qu'elle ne tend qu'à séparer les hommes les uns des autres ou bien à les mettre aux prises par le saint zèle qu'elle leur inspire.

tant utiles à l'Etat. Les gouvernemens ont abandonné la morale aux ministres de la Religion, dont l'intérêt ne fut jamais que de faire des rêveurs inutiles, des citoyens abjects, des fanatiques dangereux disposés à les servir aveuglément. La théologie indifférente sur les mœurs réelles ne s'est occupée que de subtilités, d'hypothèses gratuites, de commentaires sur les oracles de son Dieu; la soumission à ses décisions lui fut bien plus avantageuse que la raison, que la recherche de la vérité, que la vraie science, que la morale; les gouvernemens persuadés que la Religion leur suffisoit pour conduire les peuples & les rendre soumis, & pour leur inspirer le goût de la vertu, ou, peut-être, contents de commander à des âmes avilies, ignorantes, vicieuses & sans mœurs, se bornèrent à les forcer d'être orthodoxes & religieux, sans jamais songer à les faire instruire de leurs véritables devoirs. La théologie polémique infecta & désola le monde; on n'entretint les mortels que de dogmes, de mystères, de mythologies, de commentaires sur des livres obscurs; on obligea les sujets à croire ce qu'ils n'entendirent jamais, à se conformer à des cérémonies, à s'asservir à des usages arbitraires; les Souverains



ne penferent ni à faire de bonnes loix, ni à récompenser la vertu & les talens, ni à punir & décourager le vice & l'incapacité; la façon de penfer en matiere de Religion fut feule consultée; à ce prix il fut permis d'être fans mœurs & fans vertus. Plus nous confidérerons la Religion & plus nous verrons qu'elle détruit la morale & qu'elle détourne l'homme des objets vraiment dignes de l'occuper.

Quels font les importans avantages que les Nations recueillent des hommes que la Religion leur forme? Le dévot croit-il avoir rempli tous fes devoirs, croit-il être bon Citoyen, bon Epoux, bon Pere; en un mot croit-il être bien utile, parce qu'il a mis dans fa mémoire des dogmes qu'il n'entend pas; parce qu'il fréquente les temples affiduement; parce qu'il répète mille fois de vaines formules de prieres; parce qu'il assiste fidèlement aux cérémonies de fon culte, parce qu'il écoute attentivement les instructions de fes Prêtres; parce qu'il s'abstient avec scrupule de certains alimens, parce qu'il fuit le monde & vit dans la retraite où il fe repaît de spéculations ftériles; parce qu'il partage fon bien avec des Prêtres & des Moines, & leur rend ce qu'il a pris à la fociété? Est-ce être citoyen que de ne rien faire pour fon pays? Est-ce être

un bon Pere que de négliger sa fortune ? Est-ce être bien utile que de perdre tout son tems en prieres ? Cependant quiconque se conduit de la sorte paroît un homme réglé & de bonnes mœurs aux yeux de la Religion, tandis que la société n'en retire aucun fruit. (28).

Elle en retire encore bien moins de ces perfections prétendues que nous proposent des Religions, qui se vantent pourtant d'être utiles & nécessaires au genre humain. En effet en quoi consistent ces perfections merveilleuses ? Ceux qui veulent y parvenir se vouent à un célibat volontaire qui dépeuple la société, qui brise les liens du citoyen avec sa patrie, qui anéantit la tendresse pour ses proches, qui fait souffrir la nature, forcée de réclamer contre un enthousiasme dont elle est affligée. D'autres se refusent aux plaisirs les plus légitimes, ils croiroient irriter leur Dieu s'ils jouissoient de ses bienfaits ; ils s'imaginent plai-

(28) Des Docteurs ont enseigné qu'un Chrétien ne pouvoit être ni Magistrat, ni Soldat, ni Marchand. Les Prêtres de l'Eglise Romaine attachent une très-grande vertu au célibat : cette perfection sublime a du moins l'avantage de les détacher de la société. Nous voyons dans notre histoire que l'idée de perfection attachée à la continence fut cause de l'extinction successive de toutes les maisons royales de l'*Eptarchie*.

re à l'auteur en détestant ses ouvrages ; ils pleurent, ils gémissent, ils se tourmentent, ils se mortifient, enfin ils se croient parvenus au comble de la perfection en se détachant de tout ce qui les entoure, en se haïssant eux-mêmes, en remplissant leurs jours d'amertumes & de douleurs, en détruisant peu-à-peu l'existence que la nature leur ordonne de chérir & de conserver. C'est ainsi que presque toutes les Religions de la terre nous montrent une foule d'insensés qui dans leur folie regardent comme des vertus la haine & le mépris de soi, l'esclavage volontaire, la mélancolie, l'oïveté, les soupirs, la cruauté contre soi-même ; en un mot des outrages perpétuels faits à la nature, sans profit réel ni pour la société, ni pour soi.

C'est néanmoins sur ces idées absurdes que se fonde la conduite étrange de tant de pieux forcenés que la superstition nous montre par-tout comme des modèles achevés de la perfection. Quelles vertus réelles le bon sens peut-il démêler dans ces malheureux pénitens, pour avoir inventé mille manières de se tourmenter en cette vie afin de mériter les joyes ineffables de l'autre ? Quel mérite un homme sensé peut-il trouver dans ces enthousiastes qui croyant soutenir les intérêts d'un Dieu dont ils n'ont

point eu d'idées certaines & d'une Religion qu'ils avoient adoptée sur parole, ont souffert la mort avec un courage digne d'une meilleure cause, ont affronté mille dangers pour répandre leurs préjugés merveilleux, ont cru se rendre chers à la Divinité en montrant une opiniâtreté plus forte que les Tyrans, les supplices & les bourreaux? Dans toutes les Religions du monde il s'est trouvé des hommes d'une imagination embrasée, d'un entêtement invincible, d'un courage à toute épreuve, qui ont cru que leur Dieu demandoit le sacrifice de la vie qu'ils avoient reçue de lui & qui par leur constance dans les tourmens ont donné des spectacles mémorables dont l'humanité gémit, dont la raison rougit, mais dans lesquels la Religion trouve des preuves de sa bonté.

Elle ne s'enorgueillit pas moins de ces Pénitens fameux qui semblent s'être disputé à qui découvreroit les façons les plus rares de se tourmenter eux-mêmes. Quels avantages les sociétés ont-elles recueillis de tant de Solitaires, d'inutiles Anachorettes, de Cénobites austères, de Fakirs frénétiques, de Talapoins insensés que la crédulité révère par-tout & que la superstition admire comme des chefs-d'oeuvres de vertu? Que

verrons-nous dans ces désespérés & dans leur conduite étrange, sinon une profonde mélancolie nourrie par l'idée d'un Dieu barbare, & peut-être une vanité flattée de l'idée de se distinguer du commun des mortels & d'arracher leur admiration? Pénitens infensés! est-ce donc un Dieu bon que vous croyez servir en devenant les ennemis de vous-mêmes? Avouez votre démence, c'est un mauvais génie, c'est un Démon que vous adorez: c'est d'un Père bizarre qui se plaît à voir ses enfans affamés & dans les pleurs que vous êtes les enfans: c'est d'un Tyran furieux qui aime à voir régner la désolation autour de lui que vous croyez dépendre. Si votre Religion n'étoit pas à tout moment en contradiction avec elle-même, ne vous diroit-elle pas qu'un Dieu bon ne peut être flatté de vos tourmens; qu'un Dieu qui sçait tout, connoît ce qu'il vous faut sans que vous le fatiguiez par d'éternelles demandes? Ne sentiriez-vous pas vous-mêmes que jouir de ses bienfaits c'est entrer dans ses vues, c'est lui rendre vos hommages? S'il chérit ses créatures, n'est-ce pas le servir que de leur être utile? Aimer les ouvrages de ses mains n'est-ce pas l'aimer lui-même? En jouir n'est-ce pas s'exciter à la reconnoissance envers lui?

Mais sous un Dieu que l'on croit bien

moins l'ami que l'ennemi du genre humain, les esprits sont forcés de s'égarer à force d'idées lugubres; & par une conséquence nécessaire c'est par la tristesse & les gémissemens que l'on s'imagine le servir & désarmer sa colere. Ce fut-là, sans doute, le point de vue qui frappa une foule d'extravagans; par un maintien grave, par une conduite austere, par de la misantropie, par de la mauvaise humeur, par des privations cruelles & par mille supplices étudiés, ils n'ont paru vouloir annoncer aux hommes que le méchant caractère du maître qu'ils servoient. Un Dieu plein de rigueur doit faire disparoître la gayeté: il faut se conformer à son humeur sombre & sauvage: voilà pourquoi le superstitieux en tout pays se crut obligé de vivre séquestre, de faire divorce avec les plaisirs, de se séparer des objets qui pouvoient le détourner de ses sombres idées.

L'orgueil, comme on l'a fait entendre, eut, sans doute, beaucoup de part à l'étrange conduite de ces personnages dont la Religion fait ses héros. (29) La singula-

(29) On peut appliquer aux Pénitens & aux Cyniques de toutes les Religions ce que Quintilien disoit aux Cyniques de son tems. *Vos verò, novo genere ambitus, adorationem miseriam captatis.*

rité attire les regards du vulgaire ; un genre de vie pénible lui en impose ; les tours de force l'éblouissent, il finit par regarder comme des favoris du ciel, comme des hommes divins & surnaturels, ceux qui paroissent avoir triomphé de la nature, & s'être mis au dessus de ses besoins. Si nous regardons sans prévention les motifs de la conduite de la plupart des enthousiastes que la superstition admire, nous trouverons qu'une imagination impétueuse ou bien une mélancolie profonde leur font entreprendre leur genre de vie pénible ; des espérances vagues, & plus souvent encore l'orgueil, les y soutiennent ; la vénération des peuples les paye avec usure des maux volontaires qu'ils se font : ceux-ci s'imaginent follement que leur Dieu ne peut sans injustice se dispenser de récompenser & de chérir des mortels qui ont eu le courage de souffrir, de renoncer aux plaisirs, de tout quitter pour lui ; ils le croient obligé de faire part de sa gloire à des fous qui lui font ces inutiles sacrifices ; ils ne doutent pas que ces hypocondriaques sacrés n'ayent du crédit à sa Cour, & que leurs prières ne soient très-efficaces auprès de lui. Enfin le Pénitent se persuade à lui-même qu'il a bien mérité de son Dieu, qu'il est obligé de lui savoir gré & de l'estimer de sa pusil-

lanimité, de sa mélancolie, de son fanatisme, & même de sa vanité puérile.

Nous avons déjà parlé plus d'une fois de cette vertu inquiète & turbulente, de cette fièvre sacrée que la Religion a nommée zèle; elle est fondée sur un attachement aveugle à la cause prétendue de son Dieu & sur la nécessité d'étendre son empire. Cette vertu si vantée & souvent si destructive non seulement porte le désordre dans une nation, mais encore ceux qui la possèdent sont poussés à des entreprises dangereuses dont ils deviennent communément les premières victimes: c'est au zèle que plusieurs sectes sont redevables de ces enthousiastes infatigables qu'on voit aller au bout du monde porter les oracles & le culte de leur Dieu: ils se figurent que, semblable aux Souverains ambitieux de la terre, il aime à voir augmenter son Domaine; en conséquence ils traversent les déserts & les mers pour lui former des Colonies; ils vont aux dépens de leur sang lui acquérir de nouveaux sujets. Cependant leur zèle est souvent mal récompensé dans ce monde; les Dieux qu'une possession antérieure a rendu maîtres du pays punissent les téméraires qui viennent les y troubler.

De toutes les passions il n'en est point

que la Religion flatte & rende plus indomptable que la vanité ; c'est un sang bouillant, une bile très-âcre, un tempérament colere qui forment les zélés : joignez à ces dispositions beaucoup d'ignorance, d'orgueil & de présomption, ce zèle deviendra d'une opiniâtreté invincible. Rien n'est plus opiniâtre qu'un homme dont la Religion a dépravé la conscience ; rien de plus inflexible qu'un ignorant qui se croit instruit & se flatte d'avoir son Dieu pour lui, de combattre pour sa cause, de l'avoir pour témoin de son courage & de son zèle. Lors même que les hommes le blâment, il n'en devient que plus obstiné dans son délire ; son orgueil le soutient contre tout l'univers, il regarde son entêtement comme l'effet des secours divins, il ne lui vient aucun doute sur la bonté de son jugement, il abonde dans son propre sens, il n'examine rien, il regarde son aveuglement comme sacré, & sans envisager les conséquences il se jette tête baissée dans les plus grands dangers. Le fanatique ignorant & de bonne foi est souvent plus à craindre que l'imposteur & l'hypocrite. Ce sont des personnages de cette trempe que nous voyons dans ces champions qui portent souvent le trouble au sein des nations, & qui pénétrés de la bonté de leur cause ne cedent jamais à des

confidérations humaines. Il n'est point de désordres que l'on n'excite sans scrupule dès qu'on se persuade que l'on défend son Dieu, tandis que l'on ne défend que sa vanité propre, son ignorance présomptueuse, ses préjugés imbécilles; l'univers dût-il en périr on riroit au milieu de ses ruines; l'opiniâtreté religieuse sera toujours capable d'ébranler les Etats. (30)

Tels sont les hauts faits & les vertus fatales des différens héros dont la Religion orne ses fastes; telles sont les qualités merveilleuses auxquelles elle décerne des palmes & des triomphes, ce sont-là les perfections vers lesquelles le fanatisme ordonne à ses victimes de tendre sans relâche. La contemplation, la prière, la retraite, l'oïveté, le renoncement au monde & à ses plaisirs, le mépris de la raison, de l'expérience, de la science, les austérités, des

(30) Un grand zèle suppose toujours très-peu de lumières & de jugement. Les Juifs, parmi les quatre choses, qui suivant leurs Rabbins détruiront l'univers ou amèneront le Jugement universel, comptent *un homme bien religieux & bien sot*. L'Eglise Chrétienne a eu beaucoup d'hommes de cette trempe: les plus grands Héros du Christianisme ont été ou des ambitieux intrigans & turbulens, ou des imbéciles fortement attachés à leurs préjugés, & qui les soutenoient avec opiniâtreté S. Athanase. S. Cyrille & notre Thomas Becket de Canterbury &c. ont été visiblement des séditeux, ou des fous, que l'intérêt ou la sottise animoient à troubler l'Etat pour l'acquit de leur conscience. L'ignorance est la mere de la dévotion; l'ignorance obstinée & bouillante est la mere du zèle.

tours de force, enfin le courage d'affronter la mort en troublant la société; telles sont les éminentes vertus par lesquelles les fondateurs & les soutiens d'un grand nombre de sectes se sont distingués aux yeux du vulgaire.

Les peuples imbécilles demeurent stupéfaits à la vue de ces personnages inimitables; mais leur admiration n'est point stérile; on comble bientôt de richesses, d'honneurs, & de présens ces favoris des Dieux: le renoncement aux choses de la terre leur vaut peu-à-peu la plus grande opulence. Les nations séduites par l'humilité fastueuse de ces grands personnages se dépouillent pour enrichir ceux qui s'étoient d'abord voués à la pauvreté; elles s'empressent d'élever & de distinguer des hommes qui font gloire de mépriser les grandeurs; on fait nager dans le luxe ceux qui s'étoient d'abord refusé le nécessaire. Ce fut ainsi que les successeurs des enthousiastes indigens qui fonderent la Religion Chrétienne, sont devenus peu-à-peu des Princes puissans qui marcherent égaux aux Rois & qui souvent les forcerent de leur céder le pas (31).

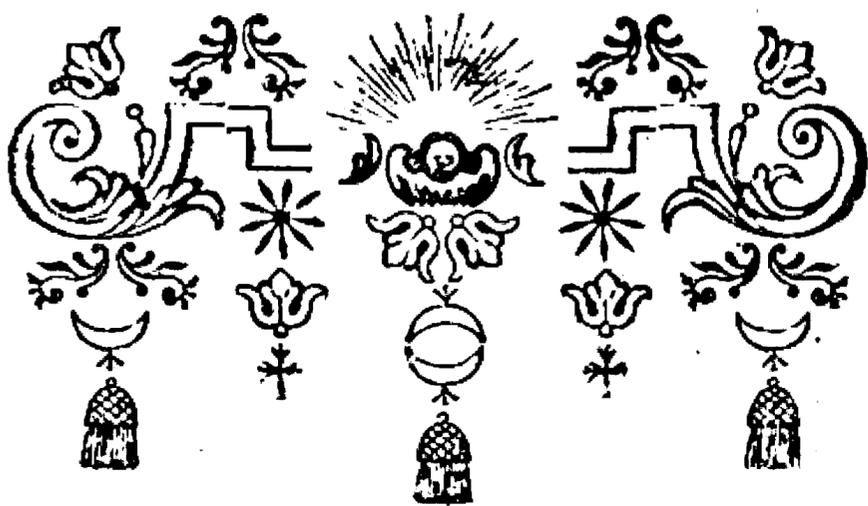
(31) En Angleterre, sous nos Rois Saxons l'on expioit un meurtre par une amende. Une Loi d'Alfred fixoit un prix à la vie du Roi même; mais la composition pour la vie de l'Archevêque-Primat, étoit plus forte que pour celle du Souverain. Dans le Droit Canonique de l'Eglise Romaine

Un respect héréditaire les rendit vénérables aux yeux des peuples prévenus lors même qu'on ne trouva plus en eux la moindre trace des vertus ridicules qui faisoient admirer leurs prédécesseurs.

La vertu, on ne peut trop le répéter, est l'utilité du genre humain ; l'oïveté ne peut être utile ; la contemplation, la prière, la retraite ne peuvent être avantageuses ; des macérations, des tourmens gratuits, la misantropie, la bile, le fanatisme & l'opiniâtreté ne peuvent être mis au nombre des vertus. Ainsi la superstition par ses fausses vertus, par la supériorité qu'elle leur donne sur les véritables, par les devoirs extravagans qu'elle substitue à celles-ci, loin d'être l'appui de la morale ne paroît inventée que pour l'affoiblir ou la détruire. Enfin les dogmes & les principes fondamentaux d'une Religion qui sert un Dieu revêtu de qualités, sont incompatibles avec la droite raison. Les principes deviendront incertains & chancelans, même en supposant un Dieu bon, dès que l'on

le Pape est comparé au Soleil & l'Empereur à la Lune : celui-ci doit être soumis au Pape, qui ne l'est à personne. Le Pape a deux glaives, l'un *spirituel* & l'autre *matériel* ; ce dernier est entre les mains des Rois, mais doit être employé sous le bon plaisir du Pontife. L'Empereur est une *Lime* qui ne peut agir si le Pape ne la tient dans sa main.
V. les Décrets de Gratien.

prétendra que ce modele de nos devoirs n'est point astreint aux règles ordinaires, ou qu'il a pu se départir un instant de l'équité, de la bienfaisance & de la bonté. Comment allier une morale assurée avec une Religion dont le premier dogme est que la Divinité a pu permettre que l'homme la plus chérie de ses créatures succombât à une tentation qu'elle avoit elle-même placée sur son chemin, & s'est prévalu de sa faute pour le punir & envelopper dans sa disgrâce toute sa race innocente ? Est-il bien possible de concilier la morale avec une Religion qui nous apprend qu'un Dieu, ayant trompé les hommes, les punit injustement, & en fait les jouets de ses cruelles fantaisies ? Si l'on vouloit combiner une Religion si monstrueuse avec la saine morale, celle-ci subordonnée à la première ou seroit renversée, ou ne seroit jamais sûre de rien.



C H A P I T R E XIII.

*La superstition contredit, confond & détruit
les vraies idées de la vertu. Principes
naturels de la Morale.*

DE la contradiction si palpable qui se trouve très-souvent entre les dogmes fondamentaux que toute Religion nous enseigne & les vrais principes de la morale, il en résulte des inconvéniens marqués pour la dernière; la morale est toujours combattue par le dogme, & par ce choc elle est presque toujours affoiblie ou anéantie. Le dogme vient du ciel, il sert de base à la Religion, par conséquent il doit l'emporter sur la morale, qui vient des hommes, & qui n'a que le genre humain pour objet. Le dogme ne peut changer, la foi est invariable; les faits que l'on raconte de la Divinité étant supposés indubitables par l'homme religieux, doivent régler sa conduite, il doit imiter son Dieu, & si ce Dieu a commis souvent les actions les plus atroces & les plus noires, c'est en vain

que la raison voudra l'en détourner, le dogme plus respectable qu'elle, lui apprendra ce qu'il doit faire. Dans une Religion qui enseigne que la Divinité a pu être dans mille occasions l'auteur ou le fauteur du crime, du massacre, de l'injustice, de la persécution, de l'intolérance, on ne voit pas de quel droit la morale s'ingérerait de dire aux hommes de s'abstenir de la violence, de vivre en paix, de suivre invariablement les règles de la justice & de l'humanité. Si l'on nous réplique que ce même Dieu a donné des preuves de sa bonté, il en résultera que celui qui l'adore & l'imité peut être bon & méchant, suivant que son tempérament & les circonstances l'exigeront.

Ainsi la morale enseignée par toute Religion, qui suppose nécessairement un Dieu changeant, ne fera jamais que douteuse; elle dépendra de l'intérêt & du caprice de chaque superstitieux, & du point de vue sous lequel il envisagera son céleste modèle, qui tantôt se montre à lui sous les traits de la bonté & tantôt sous ceux de la méchanceté; c'est à lui de choisir à quel Dieu il lui convient de ressembler. Demandez à la Religion Chrétienne si l'humanité, la concorde, & l'a-

mour

amour du prochain font des vertus ; elle vous répondra fans hésiter que son fondateur recommande ces dispositions comme les plus essentielles pour plaire à la Divinité : demandez aux Ministres de cette même Religion si le féroce Moyse, si le barbare David, si tant de Rois sanguinaires & zélés qui ont égorgé, persécuté, tourmenté des hérétiques, ont été agréables à leur Dieu ? Ils vous diront qu'ils ont été dévorés d'un saint zèle qui doit l'emporter sur l'humanité, la douceur & l'amour du prochain.

L'on ne peut cependant disconvenir que la Religion ne soit quelquefois d'accord avec la raison. Pour bien tromper les mortels, il est important d'allier le mensonge avec la vérité ; il faut leur persuader qu'on veut les rendre heureux ; il faut les séduire & les éblouir ; ils seroient infailliblement révoltés d'une Religion visiblement contraire en tout point aux intérêts de leur nature, & qui leur déclareroit qu'elle vient anéantir la morale. Ainsi la Religion est forcée d'emprunter le langage de cette raison, qu'elle défend néanmoins de consulter & d'exercer ; elle est obligée de se servir de la morale pour attirer les mortels ; ses Apôtres & ses

Missionnaires les féduifent par une conduite modérée, par des vertus, au moins apparentes, par des mœurs rigides, par une conduite réglée, par des leçons utiles dont ils entremêlent leurs folies. Ainfi la morale est un marche-pied dont la Religion s'est quelquefois fervie pour s'élever sur le Trône; dès qu'elle y est parvenue elle la méprife, elle la néglige, elle la force de céder le premier rang à cette morale fictive qui n'a que l'imagination pour bafe, & l'intérêt des Prêtres pour objet. Alors les vertus fondées fur les rapports fubfiftans entre les chétives créatures, font des vertus fecondaires; la Religion ne fouffre point qu'on les compare avec celles qu'elle fonde fur des rapports imaginaires. Par-tout où le fyftême religieux domine, les intérêts de la terre doivent être néceffairement fubordonnés à ceux du ciel; & fi Dieu nous commande d'être cruels, fanatiques & rebelles, c'est en vain que la morale & la politique nous diront d'être humains, indulgens & fousmis. Dès que la fuperftition est la plus forte, la raifon est forcée de fe taire; la morale devient fa fervante, elle n'est écoutée qu'autant qu'elle parle conformément aux vues de fa maîtrefle impérieufe, & prefque tou-

jours en délire. La Religion a seule l'oreille du maître de toutes choses ; elle est seule dépositaire de ses intentions cachées ; elle jouit exclusivement du pouvoir d'attirer ou de défarmer son courroux ; ainsi c'est elle seule qu'il faut suivre, & ses préceptes tiennent lieu de tout aux yeux de ses sectateurs.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître l'inefficacité des notions religieuses pour rendre les hommes meilleurs ; les idées d'un Dieu vengeur & rémunérateur ne peuvent rien contre les passions de ceux qui en paroissent le plus fortement convaincus ; les Tyrans & les Prêtres même qui fondent tous leurs droits sur la Religion, n'en font ni plus justes, ni plus réglés dans leurs mœurs, ni plus vertueux : que dis-je ! nous avons montré que les nations les plus religieuses & les plus orthodoxes sont communément les plus plongées dans l'ignorance de la saine morale ; n'en soyons point surpris ; la Religion persuade aux hommes qu'elle leur suffit ; elle leur fait une morale accommodée aux intérêts de ses Ministres ; elle expie tous les forfaits, elle calme tous les remords, elle réconcilie avec Dieu ; par son crédit puissant, elle procure les récom-

penfes éternelles à ceux-mêmes qui les ont le moins méritées ; ces avantages peuvent-ils être mis dans la balance avec ceux que la morale procure ? D'ailleurs rien de plus aisé que d'être religieux , tandis que , dans la présente constitution des choses , rien de plus difficile que d'être vertueux. L'univers est rempli d'hommes religieux ; il est des nations entières chez lesquelles personne n'a jamais douté des dogmes qu'on leur annonce , la vertu y est-elle plus commune pour cela ? Les sociétés en font-elles plus heureuses de ce que les Tyrans qui les oppriment observent scrupuleusement des pratiques religieuses ? Une nation en est-elle moins vexée parce que son Despote dévot , accompagné d'une foule de courtisans hypocrites , va au temple implorer la clémence du ciel sur un peuple que ses oppressions , ses injustices & ses folies retiennent dans la misere ? Il semble que la Religion ne soit faite que pour jouer les hommes , ou pour leur donner le change sur les auteurs de leurs maux. Qu'importe-t-il aux nations que ceux qui les gouvernent soient religieux ou impies ? Un Tyran crédule est-il moins un Tyran que celui qui ne croit point à la Religion ? Un Ministre , un Courtisan , un Prêtre,

qui pillent, qui trompent, qui oppriment les peuples, en font-ils donc des hommes moins nuisibles parce qu'ils allient l'ignorance & la crédulité à tous leurs crimes? La Religion, loin de rendre les hommes plus vertueux, leur fournit des moyens de se dispenser de l'être; elle sanctifie les fraudes du facerdoce; elle justifie, elle expie les crimes de la Tyrannie; elle réconcilie avec Dieu tous ceux qui ont outragé & offensé ses malheureuses créatures. Ainsi, loin de rendre la morale plus respectable, elle invite à violer ses règles, elle émouffe les aiguillons de la conscience; mais jamais d'un scélérat elle ne parvient à faire un homme honnête & vertueux.

Que l'on ne nous parle point de ces changemens merveilleux que la Religion opere sur les cœurs des hommes; de ces *conversions* éclatantes, qui, de l'aveu même de ceux qui les vantent, sont si rares qu'on les regarde comme des effets surnaturels de la grace divine. En bonne foi la vraie morale gagne-t-elle beaucoup à ces prodigieux changemens, à ces révolutions subites qui se font dans le tempérament ou la conduite de quelques hommes, touchés par la Religion? La société est-elle bien dédommée des vices & des crimes

dont elle a longtems souffert , parce que ceux qui les ont commis ont tout d'un coup pris le parti de fréquenter les Temples, de multiplier leurs prieres , de pratiquer des jeûnes & des austérités , de vivre dans la retraite , de fuir le grand monde , de renoncer à ses plaisirs , sans songer à réparer tous les maux qu'ils ont faits ? La Religion osera-t-elle se vanter de rectifier ces penchans habituels qui enchaînent l'homme à ses vices ? Fera-t-elle d'un Conquérant , incommode à ses sujets & à ses voisins , un Monarque paisiblement occupé du soin de rendre ses États heureux ? Amollira-t-elle le cœur inaccessible d'un avare qui toute sa vie ne fait que thésauriser ? Déterminera-t-elle un Courtisan hautain , un Ministre injuste , à renoncer à leurs vexations , à leur orgueil dédaigneux ? Engagera-t-elle un voleur public à restituer ses biens à la société ou à s'abstenir de ses rapines ? Non , sans doute ; la Religion opere rarement de pareils miracles. Que résulte-t-il donc de ces importans changemens , qu'on lui attribue & qu'elle nous montre comme capables de réjouir la Divinité & toute sa cour céleste ? Chacun dans les remedes que sa Religion lui propose , consulte son propre tempérament , il fait

choix de ceux qui sont les plus analogues à ses passions & à ses intérêts & qui lui coûtent le moins. Ainsi l'homme colere, impérieux & d'un sang échauffé, deviendra zélé, persécuteur, intolérant; l'homme d'une imagination forte deviendra fanatique, l'homme bilieux & mélancolique ira dans la retraite nourrir sa misantropie; l'avare consentira à faire de fréquentes abstinences; le prodigue versera son bien dans le sein des pauvres; la femme, jadis dissolue, ennuyée de ses galanteries, aimera son Dieu d'après la vivacité de son tempérament, & deviendra peut-être une dévote inspirée.

Ainsi chacun de ceux que la Religion a touchés ne fera que donner un nouveau cours à ses passions habituelles, & croira plaire à son Dieu en se livrant, en vue de lui, à leurs impulsions. Les changemens merveilleux que la Religion opere consistent toujours à tourner vers des chimeres les passions qui avoient antérieurement d'autres objets; ses guérisons se bornent à appliquer des remèdes idéaux à côté d'un mal réel. La société ne peut rien gagner à une dévotion, si souvent incommode, à des prières & des jeûnes inutiles, à des austerités insensées, à ces visions extatiques,

qui succèdent à des vices dans ceux qui l'ont troublée. Une nation longtems tyrannisée, dépouillée, réduite à la mendicité, se trouvera-t-elle bien dédommagée par les regrets tardifs d'un Monarque pu-sillanime qui, au lit de la mort & dans l'impuissance de lui nuire désormais, demandera pardon à son Dieu du mal qu'il lui a fait pendant toute sa vie? Si quelqu'un méritoit de mourir dans le désespoir, ce seroit, sans doute, ces hommes de sang, dont la vie n'a été qu'un tissu de crimes & d'injustices; la Religion ne devroit point écarter de leur couche les torches des furies; leurs exemples effrayeroient au moins le crime audacieux & puissant; leur supplice & leurs remords en imposeroient, peut-être, à ces monstres cruels qui se font un jeu du malheur, des soupirs & des larmes des peuples.

En supposant les changemens que les idées religieuses produisent dans les cœurs des hommes, plus utiles, plus réels ou plus fréquens qu'ils ne sont, nous trouverons toujours, en prenant la balance, que les biens que la superstition fait aux hommes ne peuvent se comparer aux maux continuels & sans nombre qui en sont les suites immédiates & nécessaires. Si ses terreurs & ses menaces influent quelque-

fois sur les mœurs de quelques individus, mettent un frein à des passions peu fortes, contiennent quelques hommes timides, que le tempérament, que l'éducation, l'opinion publique & la crainte des loix auroient déjà suffisamment contenus, ces foibles avantages peuvent-ils donc dédommager la race humaine des plaies réitérées que le fanatisme lui fait en tout tems? Les désordres & les calamités que la Religion produit sont vastes & journaliers, ils se font sentir à chaque instant à des nations entières; les biens qu'elle peut faire, s'ils existent, sont rares, sont personnels & particuliers, se bornent à quelques individus que leur tempérament n'invite point fortement au mal. Pour un bras que la crainte des Dieux arrête, il en est cent mille qu'elle arme pour la destruction. Les fureurs religieuses sont des épidémies; lorsqu'elles sont allumées, ni la raison, ni les loix, ni la puissance souveraine ne peuvent plus les arrêter.

En un mot si nous pesons les avantages & les désavantages de la Religion, nous verrons que les maux qu'elle a faits sont immenses comme l'océan, & que les biens qu'elle peut faire sont comme une goutte d'eau. Comparons en effet les

guerres, les persécutions, les tyrannies, les troubles, les assassinats, les violences que le nom de Dieu a fait commettre sur notre globe; avec le bien qui a pu résulter dans chaque siècle de la bonne conduite de quelques hommes qui, même sans Religion, eussent été d'honnêtes gens. Un remède, justement décrié pour avoir empoisonné des Nations entières, seroit-il donc avantageux parce qu'il auroit guéri deux ou trois citoyens, ou parce qu'il n'auroit pas fait périr quelques individus d'un tempérament plus sain & plus robuste que les autres? Il est sans doute des poisons capables de procurer quelquefois une guérison, ou plutôt des soulagemens momentanés, à des hommes bien constitués, mais ils finissent par détruire & par donner la mort au plus grand nombre de ceux qui les emploient.

Plus nous considérerons les choses & plus nous aurons lieu de nous convaincre que la Religion fut en tout tems un flambeau dont la lumière trompeuse ne servit qu'à égarer les mortels & embraser leur séjour. Ce flambeau secoué par le fanatisme, l'imposture & la Tyrannie, ne fit qu'allumer des passions cruelles, des fureurs inextinguibles, des discordes fatales, & produire des révolutions sanglantes. Par les

disputes religieuses, toujours suites nécessaires de systèmes qui n'ont de fondement que dans l'imagination des enthousiastes ou l'intérêt des fourbes, qui n'ont que l'ignorance opiniâtre & présomptueuse pour garant, que l'autorité & la violence pour preuves, l'homme fut presque toujours séparé de l'homme; son cœur fut déchiré par des haines immortelles, ses notions superstitieuses ne le rendirent actif que pour se nuire à lui-même, & incommode aux êtres que la nature devoit lui rendre chers. Loin de lui inspirer des vertus, la Religion le rendit essentiellement injuste, inhumain, emporté, malfaisant; ou si elle le rendit paisible, elle ne fit que le plonger dans le chagrin, la langueur, l'apathie & l'inaction.

Cette Religion qui se vante de fortifier la morale en s'appuie donc réellement les véritables fondemens; elle en fait un édifice flottant en l'air, en l'établissant sur des Dieux incompréhensibles, sur des révélations incroyables, sur des préceptes absurdes & contradictoires, sur des oracles qui si souvent combattent la nature, la raison, les intérêts de l'espèce humaine: les vertus qu'elle recommande & les devoirs qu'elle impose sont non seulement puériles & inutiles, mais souvent encore

font détestables aux yeux de la sagesse. Enfin tous nous prouve que l'homme religieux ne peut être humain, tolérant, bienfaisant, s'il n'est inconséquent, ou s'il ne renonce dans la pratique aux principes destructeurs de sa Religion, qui veut qu'il sacrifie les intérêts les plus évidens, ceux de la vertu & de la raison même, dès qu'il s'agira des intérêts cachés de la Divinité.

Ainsi distinguons pour toujours la morale, d'une Religion qui ne s'identifie avec elle que pour la détruire: ne confondons plus cette morale évidente avec un amas de chimères, qui depuis tant de siècles la défigurent au point de la rendre totalement méconnoissable; séparons la vérité de l'alliage impur du mensonge & de l'imposture; montrons son éclat aux hommes; que sa lumière les éclaire, & les fasse marcher d'un pas sûr vers l'utilité, vers la vertu réelle, d'où dépend leur bonheur sur la terre. Eteignons les noirs flambeaux de la superstition, qui après avoir obscurci nos yeux ne nous font marcher qu'à tâtons, nous font chanceler à chaque pas, & qui sous prétexte de nous conduire à un bonheur lointain que l'imagination nous montre dans les cieux, ne nous permettent point de

regarder à nos pieds, & de jouir de celui que la raison nous présente. Au lieu d'une morale mystique, ténébreuse, surnaturelle, donnons aux hommes une morale claire, sociable, naturelle; la Religion est fondée sur l'enthousiasme & le merveilleux; la Morale a pour objet les intérêts de l'homme; la Religion a pour objet les intérêts des ennemis des hommes; la Morale a l'expérience, la raison, la vérité pour ses garans; la Religion n'a pour garans que l'ignorance, l'imposture & la tyrannie. La Morale élève le cœur de l'homme, lui montre sa dignité, lui enseigne ses droits, lui inspire de l'activité, de l'énergie, du courage; la Religion l'épouvante, le dégrade, ne l'occupe que de sa bassesse, comprime le ressort de son ame, le met au désespoir & finit communément par le rendre furieux. La Morale dit à l'homme de travailler à son bonheur; la Religion lui prescrit de se priver de tous les objets propres à le rendre heureux, sous peine d'encourir la colère d'un Dieu, dont le plaisir est de voir gémir ses créatures infortunées. La Morale dit à l'homme de chérir les êtres qui l'entourent; la Religion lui dit d'aimer par dessus toutes choses un Tyran odieux, qui lui feroit un crime de sa tendresse pour

de viles créatures. La Morale lui dit d'être doux, humain, pacifique, indulgent; la Religion lui fait un devoir d'être zélé, persécuteur, haineux, féditieux, toutes les fois qu'il s'agira de la cause de son Dieu, ou de ses Prêtres. La Morale lui dit d'être raisonnable; la Religion lui fait un crime d'écouter sa raison. Des bornes immobiles doivent donc à jamais séparer l'empire de la Morale & celui de la Religion; ils ne sont point faits pour s'unir, leurs intérêts ne peuvent se confondre; leurs sujets ne peuvent s'allier; ceux de l'une ne peuvent être les amis de ceux de l'autre, ils ne peuvent combattre sous les mêmes étendarts.

Que l'on ne nous dise donc plus que la Morale sans le secours de la Religion seroit insuffisante pour rendre les hommes bons & vertueux. Seroit-il donc plus difficile d'inculquer dès l'enfance à des êtres raisonnables des vérités utiles & palpables, que des rêveries nuisibles & dépourvues de vraisemblance, que des contradictions sensibles, que des mystères & des fables révoltantes pour le bon sens? Est-il plus aisé de leur faire comprendre ce que c'est qu'un Dieu voilé de nuages, que de leur faire connoître l'homme & sa véritable nature? Trouve-t-on plus d'embarras à leur faire sentir

leurs devoirs véritables, la conduite qu'ils doivent tenir par intérêt pour eux-mêmes, qu'à leur remplir l'esprit d'hypothèses intelligibles, de dogmes merveilleux, ou qu'à les soumettre à des cérémonies futiles, à des pratiques gênantes, à des rites dont le bon sens ne peut deviner l'utilité? L'homme seroit-il donc plus disposé par sa nature à prendre des opinions fausses & avilissantes, que des vérités propres à élever son ame, à l'ennoblir à ses propres yeux, à le consoler, à lui donner du ressort? Est-il plus difficile de le convaincre qu'il doit s'aimer & s'estimer lui-même, qu'il est fait pour travailler à son propre bonheur, que de lui persuader de se haïr, de se nuire, de s'affliger? Trouve-t-on plus de facilité à l'anéantir, à en faire un esclave, à l'abrutir, qu'à lui montrer ses prérogatives & ses droits? En un mot peut-on de bonne foi prétendre qu'un être doué de sens eût plus de peine à placer dans sa mémoire les leçons si simples, si claires, si évidentes de la vraie morale, que les préceptes intelligibles, que les fables bizarres, que les dogmes absurdes, que les mystères & les articles de foi de sa Religion? La théorie ou la pratique des vrais devoirs de l'homme sont-elles plus difficiles à saisir que les éléments d'un art quelconque, que les prin-

cipes d'une science, ou même que les connoissances, souvent très-complicquées, qu'exige le métier d'un Artisan?

C'est à la Théologie & à ses vains sophismes qu'il faut s'en prendre, si la morale est devenue une science obscure, remplie d'énigmes & de contradictions, dont l'ensemble fut impossible à saisir même par les penseurs les plus profonds. Par son moyen la science des mœurs, fondée sur des principes immuables, fut soumise aux caprices des Dieux, ou plutôt de ceux qui les firent parler. (32) Nous avons fait voir dans tout le cours de cet ouvrage les conséquences fâcheuses qu'eurent les notions affligeantes qu'on inspira aux mortels sur la Divinité, toujours modifiée par l'enthousiasme, l'imposture & l'intérêt; toujours despotique, injuste, & peu morale; toujours proposée comme modèle, malgré les traits hideux sous lesquels on se complut à la peindre; cette Divinité devint le germe fécond de tous les égaremens du genre humain;

(32) Il est aisé de voir que Platon & Pythagore ont puisé leur morale mystique chez les Prêtres Egyptiens. La morale est de toutes les sciences la plus claire, la plus simple; c'est la rendre inutile que de la rendre mystérieuse; c'est la rendre inconcevable que de la combiner avec la Religion, qui n'est jamais qu'un tissu de fables, d'allégories & de mystères.

main; la nature disparut auprès d'elle, la raison ne fut plus consultée; l'homme n'eut plus d'autre morale que celle qui lui fut prescrite par une Théologie effrayante, inconcevable & peu d'accord avec elle même; la Religion fut l'unique objet de l'attention des hommes; ils crurent avoir des mœurs, posséder des vertus, remplir tous leurs devoirs en accomplissant fidèlement les ordonnances inutiles & souvent criminelles qu'on faisoit descendre du ciel. En vain la nature & la vérité leur crioient-elles de songer à la terre, de s'occuper de leur bonheur présent, de chercher les moyens de l'obtenir, de cultiver la raison qui leur disoit d'être bons, justes, indulgens & paisibles; ils voulurent du merveilleux, il leur fallut des oracles divins, surnaturels, énigmatiques; & ces oracles sublimes les rendirent inquiets, infociables, malheureux, ou les empêchèrent de sçavoir à quoi s'en tenir.

En un mot la morale de la nature fut écrasée sous l'autorité de la Religion qui lui fut préférée; la raison simple fut obligée de céder au merveilleux; sa voix ne fut point écoutée dès qu'on crut entendre la voix redoutable de l'être à qui tout est soumis: la morale devint une science compli-

quée, obscurcie par la théologie & qui lui fut toujours soumise. Elle fut incertaine & flottante, elle n'eut point de principes assurés, elle heurta souvent de front les loix de la nature; l'utilité générale, le bien des sociétés furent obligés de céder au fanatisme, ou bien il fallut recourir à des subtilités infinies pour les concilier avec les ordres bizarres & déraisonnables de ce Monarque invisible, qui s'étoit réservé le droit de gouverner la terre par ses Ministres & ses affreux Représentans. L'amour si naturel que l'homme a pour lui-même, le desir de se conserver & de rendre son existence heureuse, les sentimens d'affection qu'il doit à ses semblables, les intérêts de l'Etat, sa prospérité, son repos furent traversés par des ordres formels de la Divinité qui vouloit que l'homme s'étudiât sans relâche à se rendre malheureux dans un monde qu'on ne lui montra que comme un passage pour arriver dans un autre.

Les fondemens de la morale ne furent pas moins ébranlés par les Princes que la superstition a par-tout déifiés. Leurs caprices, leurs passions, leurs délires passèrent pour décrets du ciel; les peuples furent obligés de s'y soumettre, & les institutions les plus contraires à la saine morale,

les préjugés les plus dangereux, les Loix les plus iniques réglerent souvent la conduite des Sujets; ils n'eurent aucune idée ni du bien ni du mal, ils se crurent autorisés à mal faire dès que le souverain, l'opinion ou l'usage le permirent. C'est ainsi que la guerre, le carnage, l'usurpation, la conquête, la rapine, la mauvaise foi, la fourberie politique parurent des choses honnêtes, légitimes & nécessaires lorsqu'elles furent ordonnées par le Prince, par les prétendus intérêts de l'Etat, dès qu'elles eurent des exemples pour elles. En conséquence il n'y eut plus de justice sur la terre, la vertu en fut bannie; c'est ainsi que le vol cessa d'être un crime dès que le Prince y trouva son intérêt. Les outrages les plus sanglans faits à la nature humaine, passerent dans l'esprit des peuples pour des actions louables, dès qu'ils furent approuvés ou ordonnés par des Souverains que l'on crut en droit de tout rendre licite, & aux volontés desquels la morale fut par conséquent subordonnée comme à celles des Dieux.

A ces causes si puissantes qui corrompirent la morale & qui la rendirent incertaine & chancelante, joignons encore ces usages souvent nuisibles & criminels, ces préjugés

fatals qui constituerent l'opinion publique, qui influerent sans cesse sur la conduite & les idées des Citoyens & qui autoriserent ou du moins justifiaient par-tout les actions les plus contraires à la vertu & aux intérêts du genre humain. Par une suite de ces notions dépravées les vertus les plus réelles furent quelquefois regardées avec mépris, elles devinrent les objets du ridicule, elles attirèrent des châtimens & l'ignominie à ceux qui en dépit des opinions reçues osèrent les pratiquer. C'est ainsi que dans des nations accoutumées à la guerre & à mettre le plus haut prix au carnage, la douceur, la patience, l'oubli des injures furent regardés comme des lâchetés, & ceux qui les exercerent furent notés d'infamie. C'est ainsi que dans des nations soumises de longue main à des gouvernemens dépravés, l'amour du bien public fut traité de folie, & l'ami de sa nation fut regardé comme un féditieux punissable. C'est ainsi que chez des peuples corrompus, les vices les plus honteux furent souvent approuvés ou justifiés par l'exemple & conduisirent aux honneurs; la fidélité conjugale, la pudeur, l'innocence des mœurs furent traitées de foiblesses & chargées de ridicules.

Telles sont les vraies causes qui ont ané-

anti la morale ou qui du moins en ont fait une science conjecturale, remplie d'incertitudes, dont les vrais principes sont devenus si difficiles à démêler. La Religion en fit une science romanesque par les fondemens imaginaires qu'elle prétendit lui donner; elle la détruisit par ses contradictions, & par les vertus fanatiques & meurtrieres qu'elle prescrivit aux hommes; elle la rendit obscure par ses subtilités, par les efforts qu'elle fit pour la concilier avec ses rêveries informes, & par les idées révoltantes qu'elle donna de son Dieu. Enfin elle confondit les idées de la morale en faisant regarder des opinions absurdes, des expiations, des cérémonies arbitraires comme des choses plus importantes que la vertu. La politique ne fut pas moins ennemie de la morale par les loix & les usages qu'elle enfanta, par les crimes qu'elle autorisa, par la corruption des mœurs que les souverains introduisirent, par les exemples qu'ils donnerent, par les vices que des Cours dépravées propagerent dans les nations. Enfin tout conspira à rendre les hommes ignorans & méchans, & à confondre leurs idées sur la morale.

Il n'est donc pas surprenant si cette science ainsi défigurée devint méconnoissa-

ble, & fut un sujet de recherches profondes & de disputes interminables pour ceux qui l'étudierent. Tout en elle devint problématique, dès le premier pas on fut embarrassé de savoir sur quoi l'établir. Les Prêtres la fonderent sur la volonté des Dieux, qui ne furent jamais les mêmes pour les habitans de la terre & dont les oracles prétendus furent aussi diversifiés que les idées ou les intérêts de ceux qui les firent parler. D'autres fonderent la justice sur les loix discordantes admises par les nations, qui ne sont communément que les expressions des passions, des délires & de l'impéritie des chefs, ou des notions absurdes, des préjugés ridicules, des intérêts momentanés, des faillies imprudentes des différens peuples du monde. Par-là l'on vit souvent les crimes les plus atroces, les actions les plus noires, les vices les plus honteux autorisés & légitimés dans un pays & détestés dans un autre; la morale des peuples fut soumise aux bornes politiques de la convention; ce qui fut horrible au delà d'une riviere ou d'une montagne, fut une chose honnête & approuvée en deçà; les Dieux, les Souverains & les Loix d'un Etat autoriserent d'un côté ce que les Dieux, les Souverains & les Loix

proscrivirent & punirent de l'autre. Le Tartare fut parricide, le Spartiate fit périr ses enfans, le Juif fut un brigand, le Chrétien un monstre de cruauté; le Romain fut le fléau des nations; (33) l'Indien fut dissolu; l'Espagnol fut cruel & intolérant. Cependant chacun de ces peuples se crut autorisé dans sa conduite abominable, soit par ses Dieux, soit par l'intérêt de la Patrie, soit par ses usages révéérés. Belle morale, sans doute, qui n'a pour base que les idées peu raisonnées des peuples égarés par leurs guides religieux & politiques! étranges mœurs que celles qui autorisent les crimes les plus affreux, les dérèglemens les plus infâmes, les actions les plus révoltantes pour l'humanité!

Un seul soleil luit pour tous les habitans de notre globe, une seule morale doit les guider. Malgré la diversité de leurs opinions, de leurs institutions, de leurs loix, de leurs usages; malgré la variété presque infinie que le climat & le tempérament mettent

(33) Il est évident que ce fut la Religion qui rendit les Romains conquérans, c'est-à-dire injustes & sanguinaires: des oracles divins leur avoient, comme aux Juifs, promis l'Empire du monde. *Virtus*, chez les Romains, signifioit le courage & la férocité nécessaires à des brigands déterminés à tout envahir.

entre eux, leur nature est par-tout la même; ils ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes desirs; ils sont forcés d'employer les mêmes moyens pour les satisfaire. Tous les hommes naissent, se nourrissent, se conservent, se détruisent de la même manière; tous sont épris d'eux-mêmes, tous desirent le bonheur, tous pour y parvenir ont besoin d'assistance, tous cherchent ce qui leur paroît desirable, tous fuyent ce qui leur semble nuisible; tous sont susceptibles d'expériences, de réflexions, de plus ou de moins de raison; ainsi tous sont capables de connoître le prix de la vertu & le danger du vice.

Voilà les seuls principes sur lesquels on doit établir la morale universelle, faite pour tous les individus de l'espece humaine; il faut la fonder sur l'essence commune à tous les hommes, sur leur nature, sur leurs besoins constans; il faut que l'expérience la confirme sans cesse & qu'elle ne soit jamais ni contredite ni démentie; il faut qu'en tous lieux & en tout tems elle procure le bonheur, qui fait l'objet de nos desirs; enfin il faut que destinée pour tous elle soit sentie par tous. Une morale fondée sur ces principes immuables est la seule qui convienne à des hommes, elle est la

seule Religion nécessaire au genre humain.

(34).

Qu'il nous suffise donc de savoir que la vertu est ce qui est constamment avantageux & le vice ce qui est nuisible à des êtres, qui sentent, qui desirent le plaisir & qui fuient la douleur. La vertu est le plaisir, le vice est la douleur, causés par les actes des volontés humaines. Pour régler nos actions il suffit d'être convaincus que tous les hommes, ainsi que nous-mêmes, cherchent leur propre bien-être, & par conséquent n'aiment que ceux qui seconcent leurs desirs & sont forcés de haïr ceux qui les contrarient. La réflexion nous montrera chaque jour que seuls & privés de secours nous ne pouvons efficacement travailler à notre félicité propre; que l'association nous est utile, & que pour qu'elle nous soit vraiment avantageuse, il faut que nos associés conspirent à nous aider: l'expérience nous apprendra les moyens de nous conserver; elle nous prouvera la nécessité

(34) Cicéron dit avec raison: *Natura duce errari nullo modo potest.* Tertullien, tout fanatique qu'il étoit, convient que la Loi divine est inutile à la morale. *Quæres igitur, dit-il, Dei Legem, habens communem istam in publica mundi, in naturalibus tabulis.*

Vide Tertull. de Coronâ milit.

d'exciter par notre conduite la bienveillance des êtres capables de concourir à notre propre bonheur.

C'est à des principes si simples que se réduit le code de la nature. Les leçons de la morale ne sont donc point abstraites ou réservées à des penseurs profonds; elles sont toujours proportionnées à l'entendement de l'homme, que dis-je! de l'enfant même. La morale doit parler une même langue à tous les hommes, elle se fera toujours entendre d'eux quand elle s'expliquera clairement, ou lorsque le préjugé ne leur bouchera point les oreilles. Est-il donc si difficile de prouver à tout homme qu'il ne peut être heureux tout seul, qu'il a besoin pour cela de l'assistance des autres, & que ces secours ne s'accordent qu'au bien qu'on leur procure? Faut-il des lumières bien étendues pour sentir qu'en nuisant à ceux qui nous entourent nous anéantissons notre propre félicité? Faut-il un grand effort de génie pour s'appercevoir qu'un être qui s'aime lui-même & qui s'estime, doit tâcher par sa conduite de faire partager aux autres les sentimens qu'il éprouve?

Il est vrai que ces préceptes si clairs deviennent obscurs & compliqués lorsqu'ils sont contredits par des systèmes imposans qui nous défendent de nous aimer nous-mêmes, de nous occuper de notre bon-

heur, de nous attacher aux Créatures, de perdre de vue le ciel qu'on nous montre souvent irrité du bien même que nous faisons, de l'affection que nous avons pour les êtres qui nous entourent, de l'indulgence que nous leur montrons. Ces mêmes préceptes sont pareillement anéantis par des gouvernemens qui semblent prendre à tâche de rendre l'homme ennemi de ses associés & qui le forcent de haïr une patrie dont il n'éprouve que des mépris, des injustices & des rigueurs, si pour se rendre heureux lui-même il ne s'occupe à faire des malheureux.

Les hommes n'auront jamais de principes sûrs en morale tant qu'ils la feront dépendre d'une Religion dont les ordres seront plus respectés que ceux de la nature, dont les oracles seront plus écoutés que ceux de la raison, dont les caprices seront l'unique règle du juste & de l'injuste, dont les loix seront préférées à celles de la vertu, dont les prétendus intérêts deviendront bien plus chers que les vrais intérêts de la Société, dont les Ministres avides expieront les forfaits, dont les interpretes, tantôt flatteurs pour les Souverains les diviniseront & les convertiront en Tyrans, & tantôt féditieux, les feront égorger par leurs sujets fanatiques.

Enfin, l'on ne peut trop le répéter, il n'y aura point de morale pour les hommes tant qu'on leur proposera pour modele un Dieu rempli de vices & d'imperfections. Un Dieu capricieux & changeant, un Dieu dont la conduite est toujours entourée de nuages, tel que celui que toutes les Religions adorent & prescrivent d'imiter, un Dieu sans cesse irrité contre l'homme, un Dieu despotique qui a le droit d'être injuste, parce qu'il est tout-puissant, ne peut servir de base à la morale ni être proposé à des hommes comme un modele de la vertu. (35)

La morale ne fera qu'une science chimérique & ses leçons seront constamment méprisées tant qu'elle sera contredite par des Gouvernemens corrompus aussi despotiques, aussi peu vertueux, aussi fantasques & déraisonnables que les Dieux de la superstition. Elle parlera inutilement aux sujets tant que leurs maîtres abuseront de leurs droits divins pour les empêcher de s'éclairer, pour les rendre vicieux, pour les for-

(35) Les Théologiens nous disent que la Justice de Dieu n'est pas la même que la Justice des hommes. Mais dans ce cas qu'entendent-ils eux-mêmes par la Justice divine? Il nous est impossible de nous faire une autre idée de la Justice que celle que nous voyons reconnue parmi les hommes: si Dieu n'est point juste à leur maniere, il leur est impossible de sçavoir s'il l'est ou comment il peut l'être.

cer d'être malheureux, s'ils ne consentent à partager & à servir leurs passions & leurs frénésies.

Cependant la morale est faite pour régler sans partage le sort des hommes; la vertu est la chose la plus importante pour eux; elle doit commander aux Princes, régler les Gouvernemens, diriger la Législation, maintenir la Société, fixer le droit des Gens, être la vraie bouffole des Nations & des individus. Elle suffit pour les rendre heureux, elle a donc seule droit à leurs hommages, à leur culte, à leur obéissance, à leurs respects. Tous ceux qui la contredisent sont des séducteurs, des rebelles, des impies que l'on ne peut écouter sans danger. En un mot, je le répète, la morale est la seule Religion nécessaire à l'homme; il est religieux dès qu'il est raisonnable, dès qu'il se rend utile, dès qu'il est vertueux; il jouit de la raison lorsqu'il suit les impulsions de sa propre nature, conciliée avec celle des êtres parmi lesquels le Destin l'a placé.

Telle est la Religion que la nature a destinée pour tout le genre humain. Tout homme connoîtra ses dogmes, quand il voudra rentrer dans le fond de son cœur; en consultant son être, en examinant ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il desire, il

faura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres. Il n'a donc pas besoin de recourir à la Religion, ni aux oracles de ses Ministres pour savoir ce qu'il doit faire ; il n'a pas besoin de porter ses vues au delà de son existence actuelle pour trouver des motifs puissans de travailler à son bien-être présent ; il se voit dans ce monde ; il s'y trouve entouré d'êtres semblables à lui, disposés à l'aider s'il leur montre des sentimens qu'ils approuvent, & à le détester dès qu'il contrarie la tendance générale. Il n'a besoin ni des récompenses ni des menaces d'une autre vie pour faire le bien en celle-ci ; l'expérience lui prouve à tout instant, que le méchant est un être haïssable & méprisable, que l'homme de bien est chéri & respecté de ceux-mêmes dont la conduite est opposée. Pour peu qu'il ouvre les yeux il voit que les sociétés ainsi que les membres qui les composent ne sont si misérables que parce que les vices des hommes se punissent toujours eux-mêmes. Il voit le Gouvernement puni, par l'indigence & la foiblesse, des maux qu'il fait à sa nation, dont son ambition, ses caprices, son avidité, sa corruption, ont épuisé les ressources, anéanti le courage, détruit l'activité. Une expérience journalière lui prouve invinciblement qu'il

ne se permet pas à lui-même un vice, un excès sans en éprouver des remords, sans s'exposer au repentir, sans endommager son être.

Cette Religion si simple & si pure parle un langage uniforme à toutes les nations, elle est intelligible pour tout être sensible; elle n'est point l'ouvrage de l'imagination, elle est faite par la nature humaine, qui nous est assez connue pour savoir ses vues, sa tendance invariable, ses mobiles & ses ressorts. Elle n'est point environnée des ombres du mystère, elle ne se couvre point du masque des fictions & des allégories. Elle ne se vante point d'être émanée des régions célestes, elle avoue qu'elle est humaine & destinée pour la terre. Elle n'est point réservée par une Divinité partielle à quelques hommes privilégiés, à quelques élus choisis; elle est la Religion commune de tous les êtres raisonnables; la nature en leur donnant le jour la destine à tous ses enfans, elle la sème dans tous les cœurs, elle l'y grave en caractères ineffaçables; elle fonde l'authenticité de ses preuves sur le consentement de tous les hommes, sur le témoignage unanime de tous les peuples de la terre, sur l'amour raisonné que tout mortel a pour lui-même, sur le besoin constant qu'il a de ses semblables. Ses décrets, à couvert

des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de l'usage, ne peuvent être changés ni abrogés. Le culte qu'elle prescrit n'est point une pompe stérile qui ne parle qu'aux yeux; ses dogmes ne sont point des spéculations vagues & sujettes à dispute; il parle au cœur, ses préceptes sont d'agir en consultant la raison; leur utilité se prouve à chaque instant. Egalemeut éloignée d'un enthousiasme insensé ou d'une yvresse sublime qui ravit l'homme au dessus de sa sphere, ou de cet état d'avilissement où la superstition le précipite, cette Religion, conforme à la nature de l'homme, ne prétend pas le dénaturer; elle lui laisse ses passions, elle les dirige & les approuve quand elles le rendent véritablement heureux, elle les nomme des vertus quand elles sont utiles à ses semblables, elle les admire quand elles procurent l'avantage de la société. Tout homme vertueux en est le Prêtre, les erreurs & les vices sont ses victimes, l'univers est son Temple, la vertu est sa Divinité.

C H A P I T R E XIV.

De l'influence de la Religion sur le bonheur des individus ; elle les rend très-malheureux.

Nous avons examiné jusqu'ici les effets généraux de la Religion sur la politique & sur la morale ; il nous reste encore à examiner la façon dont elle opere sur les individus les plus soumis à ses loix , ou sur ceux qui se piquent de lui être le plus inviolablement attachés. Voyons donc si dans chaque société les hommes les plus religieux sont les plus heureux ; assûrons-nous si les personnes les plus favorisées du ciel, les plus dignes de la complaisance du Très-Haut, jouissent de quelques prérogatives qui les distinguent des autres. Toutes les Religions du monde ont eu pour objet de leur culte quelque Divinité terrible & malfaisante ; si la crainte enfanta les Dieux & leurs cultes au sein des malheurs, ce fut la crainte qui

fit durer leur Empire & ce furent des calamités qui ramenerent aux pieds de leurs autels les hommes que le bien-être en avoit éloignés. Une épidémie, une famine, un tremblement de terre, des succès malheureux ont toujours suffi pour replonger les nations dans la superstition; une maladie, des traverses, la mélancolie ramènent souvent à la Religion les personnes mêmes qui sembloient s'en être détrompées pour toujours.

Cela posé, il est aisé de deviner pourquoi la Religion, qui n'est faite que pour réveiller des idées fâcheuses dans les esprits, & qui parle toujours sur un ton lugubre des tristes objets qu'elle annonce, déplaît communément aux personnes enjouées, ne trouve point de prise sur celles qui se livrent à la dissipation & aux plaisirs, ne rencontre que des sourds dans celles qu'emportent des passions fougueuses ou que lient des habitudes invétérées; elle ne fait des impressions profondes que sur des mélancoliques mécontents, & malheureux, que le chagrin a mis au ton de ses leçons; sur des infirmes & des lâches toujours prêts à trembler, & que la raison ne peut point rassurer; sur des Enthousiastes dont l'imagination trop acti-

ve se plaît à s'égarer; enfin sur des ignorans, dont l'esprit faux ne se laisse point redresser par le jugement, & que l'habitude de penser par eux-mêmes rend susceptibles de recevoir les passions qu'on veut leur inspirer. Beaucoup de gens d'esprit peuvent être les dupes de la Religion, mais à coup sûr ils manquent de jugement au moins sur cet article. (36)

La terreur étant la base de toute superstition, nous devons en retrouver les symptômes dans tous ceux qui sont infectés de cette dangereuse épidémie : nous voyons qu'elle remplit leur imagination de chimeres effrayantes, dont ils sont poursuivis sans relâche, & qui empoisonnent tous leurs plaisirs : nous les trouvons agités de vains scrupules & tourmentés de remords pour les

(36) On est tout surpris de voir un grand nombre de personnes très-sensées sur toute autre chose, raisonner très-mal ou plutôt ne point raisonner du tout dès qu'il s'agit de la Religion : on les voit même pour l'ordinaire refuser d'écouter les raisons qu'on veut leur proposer. Cependant ce phénomène s'explique par la force de l'éducation, de l'habitude & du préjugé. Comment veut-on que des gens à qui l'on a dit dès l'enfance que la Religion est *au dessus de la raison*, qu'elle n'est point de son ressort, que c'est un crime d'en douter ou de la citer au tribunal d'une raison que l'on prétend *corrompue*; comment, dis-je, veut-on qu'ils se servent de la raison en matière de Religion ? Le sçavant homme qui parmi nous a fait *le Christianisme raisonnable*, a été forcé de le dénaturer; le délire & la raison ne sont pas faits pour s'accorder.

actions les plus indifférentes , dont souvent la Religion leur fait des crimes impardonnables. En un mot le superstitieux peut être comparé à ces hypocondriaques, continuellement allarmés de leurs maux imaginaires , & qui , sans cesse inquiets d'une fanté que rien ne semble menacer, voyent du danger par-tout, craignent de rencontrer la mort à chaque pas, & finissent par se rendre véritablement malades à force d'inquiétudes, de mélancolie & de remedes.

De tout tems le superstitieux fut à-peu-près le même: les Dieux ont changé, leurs cultes se sont diversifiés, mais toujours le superstitieux a tremblé, toujours il fut ingénieux à se tourmenter, toujours il fit des efforts pour se rendre malheureux dans l'idée de plaire aux Puissances invisibles qu'il voulut honorer. „ Celui, dit Plutarque, qui craint les Dieux, craint toutes „ choses; il craint la terre, la mer, l'air, „ le ciel, les ténèbres & la lumière, le „ bruit & le silence, les songes, &c: les „ esclaves, quand ils dorment, oublient „ la dureté de leurs maîtres; le sommeil „ soulage les chagrins & les ennemis de „ ceux qui sont dans les prisons & dans les „ fers; les plaies les plus envenimées, les „ ulceres les plus malins qui dévorent

„ cruellement les membres donnent quel-
„ que relâche à ceux qui souffrent pen-
„ dant qu'ils sont endormis la
„ superstition ne permet point au super-
„ stitieux de respirer ; elle seule ne fait
„ point de trêve avec le sommeil ; elle ne
„ permet à l'ame de prendre aucun repos ,
„ ni de se rassûrer en se débarrassant des
„ idées funestes qu'elle a conçues de son
„ Dieu. Bien plus , comme si le som-
„ meil des superstitieux étoit un enfer &
„ le séjour des damnés, il leur suscite des
„ imaginations horribles , des visions ef-
„ frayantes & monstrueuses ; il leur mon-
„ tre des Démons & des Furies qui tour-
„ mentent leurs ames infortunées & les
„ privent de leur repos par leurs propres
„ songes, dont le superstitieux n'a point
„ le courage de se moquer, même quand
„ il est éveillé la mort, dit-il plus
„ loin, est la fin de la vie pour tous les
„ hommes, mais elle ne met point fin à la
„ superstition ; elle étend son empire au
„ delà même du trépas ; ses craintes sont
„ plus longues que la vie, puisqu'elle at-
„ tache à la mort l'idée de malheurs éter-
„ nels les superstitieux craignent
„ les Dieux , & néanmoins ils recourent
„ à eux ; ils les flattent & les accusent, ils

„ les prient & les outragent d'où
 „ il suit qu'ils les haïssent ; ils ne peuvent
 „ avoir d'autres sentimens pour ces Dieux ,
 „ vû qu'ils se persuadent qu'ils leur sont
 „ redevables des plus grands maux qu'ils
 „ aient enduredéjà, ou qu'ils s'attendent
 „ à souffrir dans la suite. (37)

L'on ne peut rien ajouter aux traits vigoureux sous lesquels un des plus grands peintres de l'antiquité nous montre le superstitieux ; nous y retrouvons ceux des superstitieux de notre tems, ou de toutes ces malheureuses victimes de l'enthousiasme, de l'ignorance & de la crainte, que la Religion rend les ennemis d'eux mêmes. Lorsqu'ils ont une fois placé dans les cieus des êtres malfaisans, par lesquels ils supposent la nature gouvernée ; dès qu'ils en

(37) *V. Plutarch. de superstitione.* Les Grecs nommoient la superstition *Δεισιδαιμονία* ou *crainte des génies malfaisans*. Les hommes tant qu'ils sont heureux ne se livrent gueres à la superstition. C'est le malheur qui les y dispose. Quinte-Curce remarque qu'Alexandre, depuis la défaite de Darius, ne consultoit plus les devins, mais quand il vit les Bactriens révoltés, les Scythes inondant ses Etats, & la blessure qui le tenoit au lit, il dit à Aristander de faire des sacrifices. *V. Quint. Curt. Lib. VII.* Cléomene Roi de Sparte devint fort superstitieux à la suite d'une longue maladie, tandis que pendant toute sa vie il avoit négligé la Religion ; quelqu'un lui en ayant montré sa surprise, *de quoi vous étonnez vous ?* lui dit-il, *je ne suis plus ce que j'étois alors, & n'étant plus le même, je ne suis plus du même avis.*

V. ERASMI APOPHTEGMATA.

font dépendre leurs destinées dans cette vie & dans une autre, il faut nécessairement que leur esprit se remplisse de troubles & de terreurs ; il faut qu'ils s'occupent sans cesse de ces objets importants ; ils rechercheront continuellement leur propre conduite, ils se feront peur à eux-mêmes ; leur conscience allarmée sans cause, leur formera des scrupules ; à leurs yeux prévenus les actions les plus naturelles & les plus innocentes se changeront en crimes, & leur imagination leur montrera les bûchers éternels déjà préparés pour les expier.

Ainsi le superstitieux, s'il est conséquent à ses principes religieux ou aux notions funestes qu'il s'est faites de la Divinité, doit vivre dans l'amertume & dans les larmes ; il fait avec transport les pratiques les plus insensées qu'on lui propose pour appaiser son Dieu ; ses tristes jours se passent à expier des fautes souvent imaginaires ; uniquement absorbé par ses devoirs religieux, il ne peut vaquer à ce qu'il doit à ses semblables, il se feroit un crime de perdre son Tyran un instant de vue. (38)

(38) Un Empereur Chrétien se croyoit obligé de demander pardon à Dieu de tout le tems qu'il étoit à ses prières pour le donner au gouvernement de l'Etat. Une secte de Chrétiens appellés EYXITAI ou *Messaliens* faisoit consister la perfection à toujours prier. Les Prêtres & les

Perpétuellement occupé d'un objet désagréable, non seulement il devient inutile, mais encore sa mélancolie habituelle le rend farouche, infociable: toujours mécontent de lui-même, comment feroit-il content des autres? Obligé par devoir de se refuser tous les plaisirs & les douceurs de la vie, comment s'occuperoit-il de procurer à ceux dont il est entouré des amusemens qui déplairoient à son Dieu? Enfin forcé de se haïr lui-même, auroit-il de l'affection, de l'indulgence, de la douceur pour ses semblables, & leur pardonneroit-il des fautes qui les rendent les objets de la colere divine? Non; le superstitieux toujours malheureux au dedans de lui-même, ne peut souffrir le spectacle du bien-être; les plaisirs l'importunent; la sérénité des autres doit elle-même l'offenser, & pour se rendre agréable à son Tyran céleste, il travaille sans relâche à se rendre insupportable à tous ceux qui l'approchent.

Tels sont communément, & tels devroient être toujours, les effets de la Religion sur ceux qui, pénétrés de ses no-

Moines Papistes, Japonois, Chinois, Indiens, Mahométans ne font que prier, ce qui suppose un Dieu qui ne sçait pas ce qu'il leur faut, ou qui est assez malin pour ne point vouloir l'accorder facilement,

tions terribles, veulent être conséquens à leurs principes. Il est impossible qu'un homme qui croit son Dieu susceptible de colere, de vengeance & de jalousie; qui l'a toujours présent à l'esprit; qui voit ses yeux étincelans perpétuellement ouverts sur sa conduite; qui s'imagine que l'on peut l'offenser, même à son insçu & contre son intention; qui pense que ce Dieu jaloux ne veut point que le cœur se partage entre lui & ses créatures; il est, dis-je, impossible qu'un tel homme se livre à la gaieté, se permette d'aimer ceux qui l'entourent, & s'occupe d'autre chose que du redoutable *Argus* aux regards duquel rien ne peut le soustraire: tout plaisir est interdit à un mortel, qui ne voit ce monde que comme un séjour d'épreuves, où il vit sous les loix d'un Maître rigoureux, prêt à le rendre éternellement malheureux, pour avoir transgressé ses volontés captieuses & souvent inintelligibles; se livrer à la joie en pareil cas, feroit le comble de la folie; le rire est insensé sous un Dieu lugubre, chagrin, capricieux; il s'offenseroit, sans doute, de la gaieté de ses esclaves, qu'il peut à chaque instant envoyer au supplice; un Dieu triste &

un Dévot gai font des choses incompatibles. (39)

Il ne faut donc point être surpris de l'extérieur sombre & sévère, ni de l'humeur atrabilaire que nous trouvons dans la plupart des hommes profondément infectés du venin de la superstition; une Religion affligeante est faite pour anéantir la paix de l'ame & pour déclarer la guerre aux plaisirs; il faut gémir, souffrir & prier sous un Dieu qui lui-même a donné l'exemple des souffrances. De quel droit en effet la créature coupable se dispenserait-elle de souffrir quand son Dieu innocent a consenti à s'immoler lui-même? C'est, sans doute, d'après ces principes que tous ceux qui se sont servis de la Religion pour prendre de l'ascendant sur les peuples, ont communément affecté une grande sévérité & beaucoup de mauvaise humeur, que l'on regar-

(39) Les Chrétiens les plus dévots sont ordinairement chagrins & mélancoliques; tout doit continuellement les ramener à la tristesse. Est-il permis d'être gai quand on adore un Dieu flagellé, couronné d'épines, crucifié? Apulée reproche aux Egyptiens leurs chants & leurs cérémonies lugubres; leur *Osiris* fut, comme le Christ, un Dieu très-malheureux & qui avoit essuyé bien des traverses. L'*Adonis* des Syriens fut encore un Dieu malheureux, dont les tristes adorateurs se mutiloient & se déchiroient comme les Prêtres de Cybele ou comme les Joghis Indiens, ou comme les Moines Chrétiens du Papisme.

L'idée de Dieu doit perpétuellement affliger celui qui le médite; ce Dieu est pour lui un *Lutin Domestique*, (*Οικειον Δαιμονιον*) dont il ne peut se débarrasser.

da toujours comme une véritable perfection. Plus une Secte est rigide, plus une superstition est triste, plus elles en imposent au vulgaire, qui les juge, avec raison, plus conformes aux intentions de son Dieu. Un enthousiaste, dont tout l'extérieur annonce l'austérité, dont le visage pâle & décharné porte l'empreinte de la pénitence, dont les yeux creusés paroissent mouillés de larmes, dont la voix plaintive fait retentirourdement les voûtes d'un temple obscur, est très-propre à remuer les esprits; sa présence seule vaut un discours éloquent. (40)

L'on se tromperoit néanmoins si l'on s'imaginait que la Religion dût agir de la même manière sur tous ceux qu'elle soumet à son joug; ses effets sont aussi variés que les tempéramens des hommes; une organisation heureuse l'empêche souvent de faire des impressions également profondes. D'ailleurs cette chimère se montre sous différens

(40) Les fanatiques qui ont causé les plus grands ravages sur la terre, en ont communément imposé au vulgaire par une grande rigidité. Nos *Puritains* n'ont acquis tant de pouvoir dans le siècle passé que parce qu'ils affectoient des mœurs austères & qu'ils prêchoient en parlant du nez. A l'aide de ces grimaces ces fripons enthousiastes se persuadoient qu'ils étoient parfaits, & les Chrétiens parfaits ne sont point disposés à laisser en repos ceux qu'ils jugent moins parfaits qu'eux. Les plus grands libertins sont moins à craindre pour un Etat que des saints.

aspects, & chacun s'arrête à celui qu'il trouve le plus analogue à son propre caractère. C'est, sans doute, un bonheur pour les nations superstitieuses, qui ne rassembleroient qu'un amas de citoyens inutiles, sans énergie, haïssables les uns pour les autres, si leurs spéculations religieuses influoient sur tous de la même façon. Quoique les mortels, pour la plupart, n'envisagent la Divinité que du côté de la terreur & de la sévérité, il en est, comme on a vu, qui ferment les yeux sur ces qualités effrayantes pour ne fixer leurs regards que sur sa bonté, sa clémence, sa douceur; tous les Dieux sont des JANUS, ils nous montrent deux faces; ainsi chacun choisit la face qui lui convient le mieux, & c'est toujours celle qu'il trouve la plus conforme à sa propre façon d'être. Un homme sensible & tendre ne se persuadera jamais que son Dieu soit inhumain; il l'aimera comme un père, il ne le verra point régner avec un sceptre de fer, ou muni d'un cœur d'airain; il sentira pour cet être, qu'il se peint sous des traits aimables, des accès de tendresse, de ferveur, de dévotion: si à ces dispositions il joint une ame douce & honnête, ses idées religieuses ne le rendront point l'ennemi de ses semblables; il aura de l'indulgence pour eux; en gémissant de

leurs fautes, il ne se croira point en droit de les en punir ou de les reprendre avec aigreur. Un autre, pourvu d'une imagination vive, d'un tempérament échauffé & d'organes foibles, aura des extases, des visions, des inspirations d'en-haut; il croira de bonne foi aux chimères produites par les mouvemens déréglés de son cerveau. Toutes ces différentes nuances font les dévots & les enthousiastes. C'est sur-tout chez les femmes que la ferveur religieuse agit avec le plus de force; la foiblesse de leur organisation, leur timidité naturelle, leur peu d'expérience les disposent à la dévotion, & la vivacité d'une imagination que la réflexion refroidit rarement, les expose plus souvent que les hommes aux délires religieux: (41)

(41) C'est surtout parmi les femmes que l'on voit des Inspirées, des dévotes, des illuminées. Les révolutions fréquentes qu'éprouve leur machine les rend susceptibles d'extases, de visions, de mouvemens convulsifs que l'on prend pour surnaturels. C'étoit une femme qui rendoit les oracles à Delphes. - *Velleda*, selon Tacite, régloit les entreprises des Germains, qui respectoient beaucoup les femmes, parce qu'ils leur supposoient le don de Prophétie. Bien des Chrétiens ont eu les mêmes idées; ils ont fait des Saintes & des Prophétesses d'un grand nombre de femmes hystériques, mélancoliques & visionnaires, qui souvent se sont crûs des Inspirées, & l'ont fait croire à d'autres. Il est bon de remarquer que ce fut à l'instigation des femmes que presque tous les Rois du Nord & de l'Occident ont embrassé la Religion Chrétienne. Dans les querelles religieu-

Si la Religion s'empare de l'esprit d'un homme ardent ou d'un sang bouillant, elle en fait un zéléteur; si elle opere sur celui d'un homme bilieux, sombre, mélancolique, tels que sont pour l'ordinaire les méchants tourmentés de remords, elle le rendra lâche & cruel; la trahison & le crime ne lui couteront plus rien dès qu'on lui promettra l'expiation des forfaits dont l'idée l'importune, ou dès qu'on lui montrera sa grace écrite au ciel. Ce sont ces dispositions qui forment des fanatiques, des persécuteurs, des assassins; par de nouveaux crimes ils esperent obtenir le pardon de ceux dont le souvenir vient troubler leur repos.

La Religion n'a pas le même pouvoir sur les hommes d'un tempérament flegmatique, ceux-ci sont trop tièdes pour elle, il lui faut des sectateurs zélés; ce n'est que sur des ames ardentes & susceptibles de passions fortes qu'elle agit fortement. Les détails de la superstition sont infiniment variés, le merveilleux qui lui sert de base fournit une pâture continuelle à l'imagination; voilà, sans doute, pourquoi la dévotion remplace si souvent les passions frus-

les les femmes sont les plus âcres & les plus obstinées, parce que ce sont elles qui sont le moins au fait de la question.

trées & malheureuses ; elle s'empare pour l'ordinaire de tous ceux que leurs passions assouvies plongent dans le vuide, dans le chagrin, dans l'ennui ; elle donne des protecteurs & des consolateurs dans le ciel à ceux qui se font attiré des mépris, des disgraces sur la terre ; les malheurs, les dégoûts, la honte, les remords, l'impuissance de jouir, la fatiété, la vieillesse ramènent souvent les hommes aux pieds de la Religion ; la dévotion dédommage leur imagination du rang, de la fortune, de la réputation, de l'amour même.

L'homme du peuple est communément attaché à sa Religion parce qu'il est ignorant & malheureux ; le pauvre croit y trouver de la consolation à ses peines, il l'aime parce qu'elle lui fait entrevoir un meilleur sort ; le riche s'y livre parce que souvent au milieu de son opulence il éprouve des chagrins qui le rendent misérable ; le soldat en est susceptible parce qu'il vit au sein des dangers ; les Princes, les Grands, les Courtisans la jugent utile, non seulement pour pouvoir opprimer impunément, mais encore parce qu'ils la trouvent toujours disposée à calmer leurs remords. L'homme éclairé est quelquefois la dupe de la superstition parce qu'elle met son imagination en

travail ; le sage a souvent de la peine à s'en défendre ; on le voit très-fréquemment céder à ses attaques lorsque le chagrin l'abat & confond son jugement, ou lorsque la maladie, lui otant l'usage de ses facultés, le livre aux mains d'un Prêtre qui le sollicite, qui le trompe par des sophismes, & vient porter le trouble dans ses derniers momens. Voilà d'où viennent les triomphes si fréquens que la Religion remporte au lit de la mort sur ceux-mêmes qui l'avoient méprisée ou négligée pendant toute leur vie. Cependant c'est l'homme sain & jouissant de sa raison qui seul est en état de juger ; (42) il n'y a que l'imposture qui puisse se prévaloir du témoignage d'un mourant.

(42) Le Docteur Burnet nous a donné de grands détails sur la mort édifiante du Comte de Rochester, qui après avoir vécu en libertin, se convertit à la mort ; il en tire des preuves en faveur de sa Religion, mais cette conversion ne prouve rien, sinon qu'un débauché, qui a fort peu raisonné toute sa vie, peut encore moins raisonner à la mort.



C H A P I T R E X V.

*De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger
ou de réformer la superstition. Des remèdes
efficaces que l'on peut lui opposer.*

DE tous les liens qui attachent les hommes à la Religion, l'habitude est le plus fort; l'éducation identifie avec nous les opinions les plus étranges, nos premières idées nous restent communément toute la vie: elles ne nous choquent point dès que nous les avons reçues dans notre enfance, dès que nous les voyons autorisées par l'exemple, par l'opinion publique, par les loix, & sur-tout lorsque nous les voyons munies du sceau de l'antiquité. (43) Ainsi

(43) Est-il un homme parmi nous à qui dans l'âge de raison l'on pût persuader que trois ne font qu'un & qu'un fait trois; que Dieu a pu mourir pour s'appaiser lui-même; que ce Dieu peut se changer en pain &c.....? Cependant l'éducation parvient tous les jours à mettre de pareilles idées dans l'esprit des personnes les plus raisonnables d'ailleurs; & si elles ont de l'enthousiasme, elles se feront égorger pour les défendre: à leur avis c'est celui qui refuse de croire ces dogmes merveilleux, qui passe pour un in-

tout concourt à rendre la superstition chère aux hommes, ou à les maintenir dans une honteuse inertie qui les empêche de rien examiner. En matière de Religion presque tout le monde est peuple : les grands & les riches occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, ne songent pas plus que le vulgaire à examiner les fondemens de leurs opinions ; presque personne d'entre eux ne se trouve assez gêné par sa Religion pour se révolter contre elle, on la quitte & on la reprend suivant que les passions l'ordonnent ; ses spéculations paroissent sacrées à tout le monde, mais l'intérêt le plus foible l'emporte sur elles dans la pratique ; elles n'influent sur la conduite que lorsqu'elles s'accordent avec les passions ou lorsqu'elles les justifient. C'est ainsi que la Religion devient une arme sure

sensé. Il y a pourtant une raison qui rend les opinions les plus folles très-durables, c'est qu'on ne les examine point, & que lors même qu'on les examine l'esprit n'y trouve jamais que des mots vuides de sens ou des idées qui ne présentent aucun côté direct par où l'on puisse les attaquer. Les mystères & les dogmes de la Religion sont d'une nature aussi fugitive que les Dieux ou les phantômes qui leur servent de base ; des Dieux inintelligibles, de purs Esprits, des chimères doivent enfanter des chimères. Comme ces Dieux exigent des sacrifices, on a cru qu'on ne pouvoit leur en faire un plus grand que celui de la raison & du bon sens ; ou bien chacun a dit : *que sçait-on si des Etres que je ne conçois pas, ne peuvent point agir d'une façon dont je n'ai nulle idée ?* Voilà, je crois, comme on parvient à croire tous les mystères.

pour nuire aux hommes, sans jamais leur fournir des remèdes utiles. Le Dieu bon les invite à mal faire, le Dieu vengeur & méchant les rend insensés & cruels sans les rendre meilleurs.

Bien des gens sont convaincus de l'utilité & de la nécessité d'une Religion, très-peu en connoissent les dangers: les souverains, ou superstitieux ou tyrans, la regardent comme l'appui de leur pouvoir, sans vouloir s'appercevoir qu'elle devient leur ennemie dès qu'ils refusent de se rendre ses esclaves. Les personnes les plus détrompées d'ailleurs des préjugés religieux ne laissent pas de se persuader que la Religion est nécessaire pour contenir le peuple: cependant ce peuple sans avoir rien examiné est toujours prêt à se soulever à la voix de ses Prêtres dès qu'on lui dit en gros que sa Religion est attaquée. En un mot les erreurs religieuses acquièrent une solidité inébranlable, parce que jamais on ne peut les attaquer sans péril, tandis que ceux qui les défendent sont applaudis, honorés, récompensés.

Tout semble donc conspirer à donner à la Religion des défenseurs ardens & à décourager ses adversaires; toute innovation, toute opinion hasardée, toute cérémonie

changée devient un monstre aux yeux des peuples ; ils se figurent que les foudres du ciel vont tomber en éclats sur eux pour les punir des blasphêmes de quelques spéculateurs. Si quelquefois une nation s'apperçoit des malheurs dans lesquels la superstition l'a plongée, jamais elle n'a ni assez de lumieres ni de courage pour remonter jusqu'à leur source & pour détruire le levain qui tôt ou tard produira de nouvelles fermentations. Les hommes ne font que diversifier leurs folies religieuses ; ils ne quittent une superstition dont les abus les dégoûtent que pour en adopter une nouvelle, qu'il faut toujours acheter au prix du sang, & qui souvent devient encore plus funeste que la premiere. Ce sont des Dieux atroces & déraisonnables, formés sur le modele des plus méchans des hommes, ce sont leurs attributs insensés & contradictoires, ce sont leurs oracles trompeurs, annoncés par le fanatisme & l'imposture, qui ont inondé l'univers de crimes & de miseres : c'est le trône de ces idoles malfaisantes, ce sont ces phantômes dangereux qu'il faut renverser & détruire, si l'on veut tarir la source des maux dont le genre humain est inondé.

En effet les mortels ont-ils beaucoup gagné aux changemens successifs que leurs

Religions ont éprouvés? Hélas! ils n'ont fait que changer de délire, ils n'ont été ni moins esclaves, ni moins insensés, ni moins disposés à se nuire. Il n'appartient qu'à la vérité pure d'être toujours la même & de procurer pour toujours la liberté, le calme & la concorde. Les ouvrages défectueux du mensonge & de l'enthousiasme se détruisent d'eux-mêmes: le tems n'a point respecté ces Dieux, qui pendant une longue suite de siècles ont fait trembler les nations & usurpé leur encens. Les *Osiris*, les *Bélus*, les *Jupiters*, autrefois si redoutés, sont aujourd'hui la risée de quelques peuples bien fiers de s'être détrompés de ces Divinités futiles; ils les ont néanmoins remplacées par d'autres plus ridicules encore. Notre Europe a-t-elle donc lieu de se vanter d'avoir quitté les Dieux des Celtes & des Romains pour un vil artisan de Judée, mis à mort sur une croix, qui mille fois fut le signe de la révolte & du carnage pour ses disciples forcenés?

Que les mortels ne nous parlent point de l'antiquité de leurs cultes; ils n'ont adoré dans tous les tems que les mêmes phantômes, habillés diversément, suivant leurs besoins, leurs caprices, les fantaisies de

leurs modes, de leurs opinions, de leurs folies. Toujours leurs vaines idoles regnerent par les mêmes voies; leur trône fut établi sur la crainte & sur la crédulité. D'ailleurs l'ancienneté d'une erreur ne fera jamais un titre valable aux yeux de la raison: les témoignages successifs & multipliés de la crédulité & de l'imposture; les traditions du mensonge; des fables & des merveilles racontées de pere en fils pendant des milliers de siècles, ne pourront jamais rendre des folies respectables. Le Philosophe verra toujours dans les Dieux des nations des génies malfaisans, qui, semblables à ces lueurs trompeuses que le voyageur égaré à l'imprudéce de suivre, n'ont servi qu'à faire quitter aux hommes la route de la félicité.

En effet ces systémes religieux apportés aux nations par leurs législateurs, les ont-elles rendues plus heureuses? Ces révélations merveilleuses que l'on a fait descendre du ciel, ont-elles soulagé les peuples des maux dont ils étoient accablés? Ces changemens successifs, que leurs circonstances ont obligé de faire à leurs Religions, ont-ils amélioré leur sort? Non, sans doute; tous ces pompeux mensonges, toutes ces rêveries diversifiées, loin de les guérir, n'ont fait

que multiplier & diversifier leurs infortunes, combiner des erreurs nouvelles à des erreurs anciennes. (44). L'homme qui se crut instruit par la Divinité même n'en fut que plus malheureux ; l'importance qu'il fut obligé de mettre à des opinions & à de prétendus devoirs en fit souvent un être très-dangereux pour lui-même & pour d'autres. Les Dieux ne semblent s'être révélés à la terre que pour rendre plus fâcheux le sort de ses habitans ; ils se montrèrent par-tout comme des Conquérens, qui ne laissent sur leur passage que les signes de la désolation, ou comme ces mé-

(44) Toutes les Religions du monde sont des amas confus de dogmes, de mystères, de rites anciens, amalgamés avec des inventions modernes. En remontant à la source de la plupart des usages & des opinions du Christianisme, on les retrouvera chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains & les Celtes. Cette Religion est un cahos dans lequel on apperçoit des vestiges de toutes les extravagances anciennes. Les nouvelles révélations qu'on annonce aux hommes sont toujours greffées sur des révélations antérieures ; les cultes se fondent les uns sur les autres comme les langues, & sont, comme elles, sujets à des variations continuelles. La plupart des Dogmes & des Mystères des Chrétiens sont évidemment empruntés de Pythagore & de Platon, qui ont été puiser leur Doctrine chez les Prêtres Egyptiens : d'où l'on voit que les opinions les plus respectées parmi nous ne sont que des rêveries de quelques Payens enthousiastes ou trompeurs. Pallavicini convient que sans Aristote l'Eglise n'auroit point eu plusieurs de ses articles de Foi.

V. Diction. de Bayle art. ARISTOTE.

téores terribles, dont le souvenir ne se perpétue que par les traces des ravages qu'ils ont causés.

Les sociétés humaines furent communément sauvages, ignorantes, dépourvues de lumières & de connoissances dans les tems où leurs Législateurs leur donnerent des Dieux, des cultes & des loix: à mesure que les mœurs, les circonstances & les besoins des nations changerent, leurs idées religieuses durent aussi souffrir des changemens; le Dieu de l'homme social, policé, plus raisonnable, ne peut être le même que celui de l'homme errant, stupide & féroce: ainsi l'homme civilisé & plus éclairé sur ses intérêts doit peu-à-peu se dégoûter de la Religion, lorsqu'elle est devenue trop contraire à ses mœurs adoucies, aux idées qu'il a pu acquérir, à sa raison plus cultivée. Voilà pourquoi l'on voit souvent les peuples secouer le joug de leurs Dieux surannés pour en adopter d'autres dont ils attendent plus de bonheur: fatigués de leur tyrannie ou de celle de leurs Prêtres, détrompés des erreurs & des fables qu'on leur débite, ils adoptent quelquefois des nouveautés avec empressement, ou du moins ils prêtent l'oreille à ceux qui leur présentent leur ancienne Religion sous

une forme nouvelle, moins contraire à leurs idées présentes.

Cependant les changemens dans la Religion ne se font point tranquillement ; c'est toujours par des guerres, des révolutions, des massacres que les hommes sont forcés d'apprendre ce qu'ils ont à penser sur cette matiere. La Religion ancienne, ayant communément pour elle la possession, le grand nombre & le pouvoir, opprime & persécute les Novateurs qui lui disputent ses titres ; à force de mauvais traitemens elle irrite leur opiniâreté & les oblige de s'armer pour repousser les violences qu'elle leur fait. Ainsi la guerre s'allume, & la force décide de la secte qui demeurera maîtresse du champ de bataille. Chez les hommes ce ne font jamais que des passions & des folies, qui combattent d'autres passions & d'autres folies ; le délire le plus impétueux oblige le plus foible à lui céder la place. Au milieu de ces tumultes la raison ne peut se faire entendre ; des combattans également acharnés ne font point en état de l'écouter ; vainement cette raison, d'accord avec leurs intérêts véritables, leur crieroit-elle qu'ils se battent pour des chimeres indignes de les occuper ; vainement leur montreroit-elle

le la futilité des objets qui les divisent & de cette Religion qui donne lieu à leurs disputes ; les fanatiques sont sourds , ils s'obstinent à se détruire pour soutenir la cause de leur entêtement.

Dans les disputes religieuses jamais on ne songe à discuter le fond , personne ne doute de sa bonté ; c'est toujours de la forme dont les combattans sont occupés. (45) Après que des sectes fougueuses se sont fatiguées à force de combats , se sont tourmentées tour-à-tour , ont fait couler des flots de sang , les nations n'en sont pas plus guéries de leurs folies ; elles laissent toujours subsister la racine d'un mal qui tôt ou tard produira de nouvelles calamités. Ce sont les idées funestes de la Divinité qu'il faut éteindre chez les hommes , si l'on veut leur ôter pour toujours le pré-

(45) Rien de plus utile à l'Eglise que des hérésies , un Apôtre l'a dit ; les querelles des Novateurs absorbent communément les plus grands génies d'un pays , qui prennent parti pour ou contre. Ainsi les hommes les plus capables d'attaquer les erreurs de l'esprit humain & de la superstition , au lieu d'être utiles , deviennent des chefs de parti & perdent leur tems en disputes futiles. Quels biens n'auroient pas fait nos *Réformateurs* , si au lieu d'attaquer quelques dogmes ridicules de l'Eglise Romaine , ils eussent employé leur génie à démolir le Christianisme , qui depuis tant de siècles fait le malheur des nations Européennes ! Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther , Calvin , Mélanchton , Erasme , &c !

texte de se nuire : la raison ne pourra jamais se faire entendre d'eux tant qu'on leur dira de la soumettre à l'autorité de ces Dieux qui n'est que celle des interpretes de leurs décrets ; ceux-ci ne leur font parler que le langage de leur propre délire ou de leur propre intérêt.

Ce n'est pas non plus la raison ni l'amour de la vérité, ni le desir sincere de soulager les peuples & de leur procurer le bien-être, qui arment quelquefois les Princes contre la Religion : s'ils font divorce avec elle c'est lorsqu'elle s'oppose à leurs passions, à leurs intérêts, à leurs caprices. Ce ne fut pas l'idée de rendre plus heureux nos ancêtres qu'il tyrannisoit qui déterminâ Henry VIII. à secouer le joug de la Religion Romaine, devenue depuis tant de siècles si fatigante pour eux. Ce fut le desir de jouir d'une femme que cette Religion lui défendoit d'épouser. La Nation Britannique débarrassée d'une superstition onéreuse crut envain respirer en faisant des changemens à ses opinions religieuses toujours entées sur le système ancien ; la Religion parmi nous se partagea en des sectes différentes, qui donnerent lieu par la suite à de nouvelles guerres, & qui nous couterent des torrens de larmes & de sang. C'est par le Dieu jaloux

& dévorant que l'on doit commencer la réforme de la Religion ; tant que les hommes regarderont un tel Dieu comme l'arbitre de leur fort, ils s'en occuperont nécessairement, leur esprit fermentera sur son compte, ils en disputeront sans fin, ils se battront pour leurs opinions, qu'il croiront importantes.

On conviendra, peut-être, que dans toutes les Religions les Prêtres n'ont donné que des idées absurdes & fausses de la Divinité ; mais qui peut se flatter d'en avoir des idées véritables ? qui pourra se vanter de connoître son essence ? Le parti le plus sage ne feroit-il donc pas de n'en jamais parler ? Ne voit-on pas que les hommes ne cesseront jamais de se quereller sur un objet dont ils n'auront jamais des idées ni précises ni uniformes ? Que fera-ce s'ils se persuadent qu'un Dieu s'intéresse à leurs argumens ridicules, & se fâche contre ceux qui raisonnent mal de ce qu'il ne leur est point donné de sçavoir ?

La Théologie fera toujours une science de conjectures, sur lesquelles les mortels ne peuvent être d'accord ; s'ils veulent parler des Dieux, ils devroient au moins les supposer assez sages pour ne point se mêler de leurs disputes insensées, assez grands pour ne point s'alarmer de leurs

opinions enfantines , assez justes pour ne point leur sçavoir mauvais gré d'avoir déraisonné sur des objets impossibles à comprendre. (46)

Faute de sentir la nécessité des maux que le Dieu bizarre de notre superstition moderne devoit nécessairement produire , les spéculateurs , qui en des tems différens ont prétendu la réformer ou la rapprocher du bon sens , n'ont fait qu'élaguer & rajeunir un vieil arbre , prêt à reproduire en tout tems des rejettons funestes & des fruits empoisonnés ; ils ont greffé sur des menfonges un petit nombre de vérités stériles. D'accord sur les dogmes fondamentaux d'un systême nuisible , les Prêtres des différentes sectes disputèrent sur des abus & des questions accessaires , sur des sophismes , des cérémonies , des détails ridicules. Dominés eux-mêmes par des passions & des intérêts étrangers à ceux de la société , ou trop aveugles pour s'élever jusqu'à la vérité , ils n'eurent communément pour objet que de nuire à leurs adversaires , de

(46) „ C'est assez , dit Théophraste , de permettre au „ peuple d'être sot sans souffrir qu'il devienne une bête „ féroce... que l'on donne cours à sa folie mais qu'on s'op- „ pose à sa fureur”. Dans toutes les révolutions & les sé- „ ditions causées par la Religion , on ne voit que des dévots „ imbéciles conduits par des fripons hypocrites.

s'élever sur leurs ruines , de faire valoir leurs propres opinions , & de décrier celles des Théologiens qui ne pensoient pas comme eux. Le sacerdoce, sous quelque forme qu'il se soit montré , n'eut jamais que ses intérêts en vue. L'orgueil, la jalousie , l'avarice & l'ambition diviseront toujours les membres d'un corps dont l'existence ne se fonde que sur l'aveuglement des nations , dont ils disputent les dépouilles.

Ainsi les différentes réformes que l'on fit dans la Religion ne firent que multiplier les querelles , les combats & les miseres des peuples : les prétendus *réformateurs* , fiers d'avoir découvert quelques abus , quelques erreurs , quelques fraudes grossieres , les retrancherent & bâtirent des systêmes nouveaux sur des fondemens ruineux. Au lieu d'examiner des révélations mensongeres , au lieu de rejeter avec mépris des livres sacrés ou ces recueils de fables révérees , de dogmes contradictoires , de mysteres incompréhensibles , d'ordonnances opposées à la nature & à la raison , ces vains spéculateurs ne s'occupèrent que de commentaires , de distinctions , de subtilités ; & les nations n'en furent que plus malheureuses par les dissensions nouvelles ,

les persécutions , les tyrannies auxquelles ces idées discordantes donnerent lieu à chaque pas. Quelles que fussent ses opinions , le Prêtre trouva toujours , soit dans les souverains , soit dans les sujets , des esprits disposés à entrer dans sa querelle ; ses décisions importantes furent toujours soutenues par le fer & par le feu. Se trouva-t-il opprimé , foible , persécuté ? il prêcha la tolérance , la douceur , la liberté de conscience. Devint-il le plus fort pour avoir mis les puissances de son côté ? il ne parla que de zèle , de vengeance & d'exterminer les ennemis du Seigneur (47). Par un aveuglement qui tient du prodige , ses inconséquences les plus marquées ne furent jamais senties ; ses passions furent toujours écoutées , le repos des nations lui fut toujours sacrifié.

Si dans ces combats des sectes les unes contre les autres le masque de l'imposture fut quelquefois forcé de tomber , les peuples ne s'en apperçurent jamais. Le bandeau de l'opinion recouvrit bientôt leurs

(47) Dans tous les schismes & démêlés sur la Religion les parties disputantes ont communément le secret d'avoir tort de part & d'autre. Toute secte est rampante quand elle est foible , & quand elle est forte elle veut tout envahir. Les Anabatistes , qui ont été les devanciers de nos paisibles *Quakers* , ont mis autrefois l'Europe en combustion.

paupieres, parce que jamais l'on n'eut le courage de l'écartier tout-à-fait. Malgré les révolutions continuelles dont la Religion fut le germe, elle fut toujours *militante & triomphante*, elle eut toujours le crédit de faire immoler ses ennemis à son Dieu ou à sa propre sûreté ; elle infecta les Rois ; elle enivra les sujets, elle porta l'incendie & le trouble dans le sein des Etats. Si les nations rougissent quelquefois des frénésies de leurs ancêtres, elles ne voient pas qu'à chaque instant elles sont elles-mêmes prêtes à tomber dans des excès également dangereux : elles ne sentent pas que l'éducation fanatique qu'on leur donne, l'aveuglement & l'ignorance de la morale où on les tient, les préjugés qu'on leur inspire, les haines religieuses dans lesquelles on les nourrit contre tous ceux qui ne se conforment point à leurs cultes, les injustices & les mépris que l'on fait éprouver aux sectaires, les richesses & le pouvoir immense qu'on accorde par-tout à des Imposteurs autorisés à infecter les peuples & à dominer les consciences, enfin les passions toujours indomptées des Prêtres, peuvent à tout moment faire éclore de nouvelles extravagances & de nouvelles tragédies. Il

Il s'est trouvé de tout tems des hommes qui ont réclamé plus ou moins fortement contre les abus & les excès de la superstition, mais très-peu ont osé l'attaquer dans sa source ; & d'ailleurs que pouvoit leur foible voix contre les cris du sacerdoce, les menaces de la Tyrannie, les préventions de la multitude toujours esclave de l'habitude & du préjugé. Comment proposer des remèdes à des malades parvenus à chérir leurs maux, à les regarder comme utiles & nécessaires, & prêts à détruire leurs médecins? Les prisons, la cigue, les bâchers furent communément les récompenses dont on paya le zèle de ceux qui voulurent rompre le charme: leurs concitoyens, semblables à ces oiseaux de nuit pour qui le jour est incommode, s'élançerent avec furie sur les mortels bienfaisans qui leur présentoient des lumières peu faites pour des yeux accoutumés aux ténèbres.

L'Autorité souveraine fut elle-même obligée de reculer cent fois devant les forces de la superstition. Les Princes éclairés qui lui ont marqué de l'indifférence & du mépris, en furent communément punis par le fanatisme irrité qui ne veut point qu'on dédaigne les objets de sa vénération.

C'est en vain que des Rois sages, fatigués des excès de la superstition, ont voulu réprimer & dompter ce monstre, il trouva le moyen d'é luder leurs coups, l'hydre montra toujours des têtes renaissantes; semblable à cet insecte étonnant qu'on voit se multiplier sous le couteau qui le divise, la chimere mutilée produisit de nouvelles chimeres. Cela devoit, sans doute, arriver; temporiser avec le mal ce n'est point le détruire. Il n'est qu'un remède contre l'erreur, c'est la vérité. Mais les Tyrans, ainsi que les Prêtres, en furent toujours les ennemis; les Souverains les mieux intentionnés crurent cette vérité dangereuse à leurs peuples, ils ne s'apperçurent point qu'elle ne peut nuire à leur pouvoir quand ils voudront ne l'employer qu'à faire des heureux; l'erreur sacrée & ses prestiges ne sont nécessaires qu'aux imposteurs ou aux Princes ignorans & pervers qui veulent tromper les hommes & les asservir à leurs passions; mais ces passions deviennent tôt ou tard fatales à des inconsiderés, qui sont communément les premières victimes de la stupidité des peuples. Nul Prince n'est intéressé à devenir Tyran. (48)

(48) *Ad generum Cereris sine cæde & vulnere pauci
Descendunt Reges, & sicca morte Tyranni.*
JUVENAL. SATYR. X.

Souverains des Nations! régnez par la justice, la morale, & les loix, & vous régnerez sans les Prêtres. Vous n'aurez pas besoin des secours du mensonge pour gouverner des hommes, que vos soins vigilans rendront véritablement heureux. Vous n'aurez point à craindre que la vérité souleve des sujets, à qui la raison fera sentir le prix de vos bienfaits. Soyez grands, actifs, bienfaisans, équitables; respectez la liberté & les possessions du citoyen; ne souffrez point qu'on l'opprime en votre nom; donnez-lui des loix utiles & sages; faites qu'on lui forme le cœur; qu'on lui inspire de bonne heure des talens & des vertus réelles; récompensez fidèlement ces talens & ces vertus; que le vice soit déshonoré & le crime puni partout où ils se trouveront, & bientôt votre Empire, fondé sur des idées véritables, sera plus solide que celui qui se fonde sur des mensonges & sur de vains préjugés. Princes! soyez Citoyens. Citoyens, choisis par les autres pour les guider, que votre cœur soit plus flatté de la gloire si douce de commander à des amis, à des hommes libres, à des patriotes actifs, industrieux, éclairés & vraiment vertueux, qu'à des ennemis, aigris

par la captivité, engourdis, par la misère, dépourvus de lumières & de mœurs, dont l'unique vertu est d'obéir aveuglément à des Prêtres, rivaux de votre pouvoir. Armez-vous enfin d'une juste défiance contre des hommes altiers dont les intérêts ténébreux ne feront jamais les vôtres. Tremblez à la vue des avantages inouis dont jouissent des Citoyens qui ont le droit de se révolter & de nuire au nom du ciel; arrachez de leurs mains ces armes si souvent dangereuses à vos pareils; faites rentrer les Nations dans ces possessions depuis tant de siècles usurpées par la fraude; que les richesses de l'imposture si longtems employées à payer l'ignorance, l'orgueil, l'oïveté, soient enfin appliquées à l'instruction des peuples. Que vos sujets n'apprennent plus à se haïr, à s'égorger, à se soulever pour des opinions. Qu'ils apprennent à être justes, humains, bienfaisans, modérés; qu'ils apprennent à servir la Patrie & les chefs qui la rendront heureuse. Qu'ils apprennent de bonne heure à respecter la raison & la nature qui jamais ne leur conseilleront d'être féditieux & méchans.

Si la force de l'habitude a rendu les illusions chères à vos peuples, permettez

à la science de fapper l'empire du fanatisme; tenez une balance egale entre les sectes; n'entrez jamais dans leurs querelles indifférentes, que le poids de l'autorité rendroit trop sérieuses. Souffrez que chaque Citoyen spécule à sa maniere pourvu qu'il agisse toujours conformément à la raison. Ainsi les Gouvernemens feront les vrais guides des peuples; ces peuples feront soumis pour leurs propres intérêts à un pouvoir que tout leur prouvera nécessaire à leur bonheur. Législateurs! gouvernez bien des hommes, heureux & libres, & les Dieux feront toujours propices à vos sujets: quelles que soient leurs opinions, elles ne feront dangereuses que lorsqu'on voudra les gêner. (49)

Pous vous, Tyrans aveugles & méchans! qui dépourvus de raison, d'éner-

(49) Un Gouvernement sensé ne peut pas se proposer de guérir tout d'un coup toute une Nation de ses préjugés religieux, mais il peut, & il doit empêcher que ces préjugés ne deviennent nuisibles; il y parviendra sûrement en ne se mêlant jamais ni des disputes des Prêtres ni des opinions des citoyens, & en punissant quiconque troublera le repos des autres sous prétexte de leurs opinions. Quand la façon de penser sur la Religion sera aussi libre que la façon de penser sur les sciences, telles que la Physique ou la Géométrie, l'on n'aura point à craindre que la Théologie excite dans l'Etat des secousses plus dangereuses que les disputes sur ces objets, qui jamais n'intéressent la tranquillité publique.

gie, de vertus, ne vous sentez point capables de régner sans le secours des Prêtres, & de leurs illusions: vous! dont le lâche cœur ne fait commander qu'à des esclaves abrutis; vous! dont la puissance, ainsi que celle de la superstition, n'est fondée que sur la crainte, l'opinion & le prestige; gardez-vous de permettre que le moindre rayon de lumière vienne éclairer vos États engourdis: tenez vos peuples ensevelis dans de profondes ténèbres, dans une léthargie perpétuelle; redoublez, s'il se peut, la nuit de leurs préjugés; que la liberté soit bannie même de leur pensée; que la vérité, toujours funeste pour vous & désolante pour eux, ne leur soit jamais montrée; que la raison enchaînée, que la science proscrite, que la sagesse persécutée, n'élevât point leurs importunes voix pour troubler le silence de vos tristes contrées. Réprimez un courage qui ose discuter les droits de vos Dieux; craignez qu'il ne respecte pas plus vos titres usurpés. Appelez donc la Religion à votre secours; que ses Prêtres ordonnent à vos sujets de plier sous votre joug & de baiser vos chaînes; mais songez que les oracles de leurs Dieux feront toujours plus forts que vos lois arbitraires. Cette Religion, dont

vous empruntez l'assistance, tournera quelque jour contre vous-mêmes ses armes terribles & sacrées; vous n'aurez du pouvoir qu'autant qu'elle le voudra; vos sujets, rendus vos ennemis par vos vexations, n'hésiteront point entre elle & vous; ses Prêtres vous précipiteront du trône auquel ils vous auront élevés, dès que vous refuserez d'être leurs premiers esclaves....

La Tyrannie & la Superstition sont deux monstres auxquels la félicité de nul Empire ne peut jamais résister quand ils combinent leurs efforts; mais si leurs intérêts se séparent, la superstition triomphera tôt ou tard du Tyran son ouvrage. Régente impérieuse elle ne permet aux Princes d'être méchants, qu'à condition de les tenir en tutelle & de diriger leurs coups: Sans cela bientôt maître elle méconnoît ses enfans.

Les Tyrans sont des enfans capricieux, gâtés par la superstition: uniquement occupés des vains jouets de leur enfance, ils sacrifient à leurs fantaisies passagères leur vraie gloire, leur bonheur solide, leur propre sûreté. Ils veulent que leurs sujets aveuglés soient guidés par des Prêtres aveugles, qui conduiront toujours & le Souverain & le Peuple dans des abîmes dangereux.

C'est pour se rendre heureux dans le monde actuel que les hommes se sont mis en société; c'est pour y vivre tranquilles & sûrs qu'ils ont choisi des chefs, formé des Gouvernemens, reconnu l'autorité des Loix qui les forçassent de conformer leur conduite à la raison, à l'intérêt général de leurs Associés. Ils n'ont jamais pu ni voulu soumettre leur pensée à l'autorité de personne; vouloir l'enchaîner ou la rendre uniforme, c'est de tous les attentats le plus extravagant: la pensée fera toujours aussi libre que l'air, aussi incoërcible que les vents.

La justice, la raison, la vertu, les talens peuvent seuls affermir les trônes des Souverains & la prospérité des Empires. Sans justice, point de sûreté pour les Gouvernemens ni de liberté pour les citoyens: sans liberté, point de raison, ni de lumières, ni d'activité; sans raison, point de mœurs; sans lumières & sans mœurs un Etat ne peut être ni heureux ni puissant.

